L'AMOUR À VINGT ANS

Étienne Énault




·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala OS
6-VI-20



III 6 VI 20

L'AMOUR

A

VINGT ANS

DU MÊME AUTEUR

L'ENFANT TROUVÉ, 2 vol. gr. in-18........... 6 fr.

HISTOIRE D'UNE CONSCIENCE, 1 vol. gr. in-18... 3 »

LE ROMAN D'UNE ALTESSE, 1 vol gr. in-18....... 3 »

LE DERNIER AMOUR, 1 vol. gr. in-18........... 3 »

COMMENT ON AIME, 1 vol, gr. in-18 jésus........ 3 »

POISSY. — TYP. BOURET.

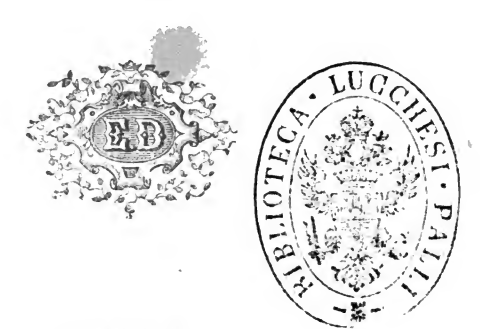
L'AMOUR

A

VINGT ANS

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

—

1868



A MONSIEUR

ALPHONSE MILLAUD

Mon cher ami,

Vous avez bien voulu accepter la dédicace de ce volume, et je vous en remercie cordialement.

J'eusse hésité, je l'avoue, à vous en faire hommage, si je ne savais combien vous êtes aimable et indulgent. Ce livre, en effet, ne ressemble guère à ce qui se publie de nos jours avec

un assez grand succès. Vous n'y trouverez aucune histoire d'aigrefin ; pas une *Odyssée* de larron moderne ; pas une *Iliade* de bandits en guerre ouverte contre la société. Des sentiments doux, des scènes idylliques, un peu d'enthousiasme de jeunesse, un peu de fraîcheur de style, voilà tout ce que je me suis efforcé de mettre en ces pages dont le titre révèle d'ailleurs la pensée et l'intention. Cela manque sans doute de réalisme excessif; cela n'est pas prodigue de violences d'imagination, de roueries, de meurtres, etc... Mais je suis sûr que vous ne m'en ferez point un crime, car je connais votre prédilection littéraire pour les œuvres qui n'ont rien de commun avec la chronique pessimiste des tribunaux.

Vous n'avez pas oublié, certes, que *le Petit Journal* si populaire, dont vous êtes l'un des habiles directeurs, a dû longtemps une partie de son

immense vogue aux récits gracieux, touchants et honnêtes que contenait son feuilleton. Le goût des lecteurs s'est modifié sans doute, il a donné évidemment la préférence aux élucubrations mélodramatiques qui puisent leur principal intérêt dans le vol et l'assassinat. Mais tout en cédant aux nouvelles exigences du public, dont les journaux subissent naturellement la loi, vous n'en êtes pas moins resté fidèle à vos anciennes préférences, et vous avez réservé une bonne part de votre estime aux romanciers qui ne cessent de refléter dans leurs créations un idéal de poésie, de noblesse d'âme et de moralité. C'est pour cela que j'ai tenu à placer sous votre patronage intelligent les historiettes que voici.

Elles n'ont pour la plupart qu'une petite dimension. L'étendue a son importance et sa valeur, on ne saurait le nier. Cependant les qualités d'un récit ne se mesurent pas toujours sur la

longueur, et je souhaite bien vivement, mon cher ami, que l'exiguité de quelques uns de mes contes ne vous semble pas en rendre le mérite imperceptible. Je serais heureux si, dans son ensemble, ce recueil de nouvelles était jugé digne de fixer l'attention de votre esprit si délicat et si distingué.

ÉTIENNE ÉNAULT.

L'AMOUR
A VINGT ANS

LA ROSE DE PROVINS

Voici une historiette qui a le bon esprit de se soucier médiocrement de l'avenir, et ne demande à vivre que

> ..... ce que vivent les roses :
> L'espace d'un matin.

Justement il s'agit d'une rose, d'une belle petite rose qui n'est, à coup sûr, ni la rose pâle ni la rose rouge, toutes deux panachées, que Henri de Lancastre et le duc d'York ont promenées sur les champs de bataille de l'Angleterre, comme si les fleurs, ces poétiques créations de la nature demandaient à s'épanouir dans l'atmosphère sanglante d'une guerre civile.

Ce n'est pas non plus cette rose de Bengale qu'une poétique et noble miss offrit à Charles Ier marchant à l'échafaud : gracieux et touchant témoignage de sympathie, qui dut émouvoir doucement, à l'heure suprême, l'âme du royal condamné.

Ce n'est pas encore cette autre rose purpurine qu'une grande âme républicaine, le général Marceau, reçut d'une belle jeune fille qui lui devait son salut : gage parfumé d'amour, qui semblait contenir une promesse d'hymen, et qui ne fut bientôt, hélas ! pour l'illustre général, qu'un souvenir de deuil, car mademoiselle des Mesliers périt victime de l'implacable Terreur.

Ce n'est pas davantage une certaine rose pompon que le poëte Henri Heine prétend avoir cueillie assez effrontément, en même temps qu'un baiser, sur une fenêtre où souriaient un rosier et une radieuse enfant de seize ans, qu'il n'avait pas l'honneur de connaître. Ce qui prouve que Henri Heine était un romantique audacieux et pimpant.

Ce n'est pas, enfin, la rose jaune musquée dont un adorable romancier, Charles de Bernard, a fait le sujet d'une spirituelle intrigue de bal masqué, de bal masqué où les roses se fanent si vite,

qu'elles ne durent pas même jusqu'au matin.

Non. La fleur dont nous voulons parler est une rose de Provins, agate, très-double, à pétales serrés et chiffonnés au centre. C'est une variété du rosier de France. Nous en avons fait une étude toute spéciale, et nous voulons vous la décrire avec soin, car il est de mode d'avoir l'air savant, *doctus cum libro.*

Notre rose croît sur un arbrisseau qui s'élève à peine à un pied et demi, se plaît à l'ombre et n'exige que la culture ordinaire. Cependant, quoiqu'elle n'affecte point de façons aristocratiques, elle n'en est ni moins jolie ni moins élégante. Petite, ronde, ferme, elle se couronne de huit ou dix rangs de pétales d'un pourpre violet foncé, plus pâle vers l'onglet. Les divisions du limbe sont pennatifides, courtes, et dominent à peine la fleur avant l'anthèse ; ce qui signifie en bon français que la corolle se divise en ailes légères qui ne parviennent à dépasser les pétales qu'à l'époque de l'entière floraison. Toute gaie, toute vivace que soit cette rose, elle aime la solitude, et rarement la trouve-t-on réunie à quelque compagne sur la même branche. Elle est sans doute une muse parmi les roses, et sa poésie c'est son suave parfum.

Il y a bien des années, vers la fin de la floraison, il n'existait plus qu'une seule rose de cette variété à Chennevières-sur-Marne, dans une charmante propriété située sur le bord de l'eau, et habitée par un riche Anglais, nommé William Cope. Cette fleur, qui était peut-être la dernière de la saison, paraissait être aussi la plus fraîche et la plus glorieuse qui se fût épanouie cette année-là. Elle dressait sa tête mignonne au-dessus d'une gracieuse touffe de sept folioles penchées et de forme ellipsoïde. Elle avait à la fois un air si attrayant et si virginal, que les abeilles voltigeaient amoureusement autour d'elle sans oser profaner son pudique calice. Aussi était-elle l'objet de la convoitise la plus effrénée de la part d'un jeune homme de fort bonne mine, nommé Edmond Estival, l'un des meilleurs avocats du jeune barreau de Paris.

Il se promenait, un matin, devant une grille posée sur un mur à hauteur d'appui. De là, il apercevait la rose de Provins, dont il détournait à peine le regard. Évidemment, il songeait à s'en emparer et ne savait comment s'y prendre, lorsque le propriétaire, enveloppé dans une robe de chambre à grands ramages, et fumant un superbe *puros*, parut à l'une des fenêtres de la villa.

Edmond poussa la porte d'entrée, s'avança, et, saluant d'assez mauvaise grâce, se mit à dire :

— Monsieur, j'ai visité ce matin tous les jardiniers fleuristes à deux lieues à la ronde, et je n'ai pu me procurer une seule rose de Provins agate.

L'Anglais laissa flegmatiquement s'échapper de ses lèvres une bouffée de fumée, et répondit avec un léger accent britannique :

— Eh bien, monsieur, il fallait parcourir dix lieues à la ronde.

— C'est précisément ce que j'allais faire, monsieur, reprit Edmond un peu ému, quand je me suis aperçu qu'il restait au moins une de ces roses dans votre jardin, et j'ai pensé qu'en votre qualité de parfait gentleman vous auriez l'obligeance de me la donner.

Avec le même sang-froid, l'Anglais laissa de nouveau s'envoler un petit nuage de fumée bleue, et répliqua tranquillement :

— Je l'offrirai moi-même à mademoiselle Léonie Bellanger.

— Je désire pourtant que ce soit moi, monsieur William Cope.

— Ce n'est pas possible, monsieur Edmond Estival. Voilà plus d'un mois que, chaque jour,

vous présentez à mademoiselle Léonie de ces jolies fleurs qu'elle aime particulièrement, et il est bien juste que ce soit mon tour cette fois.

— Monsieur, répondit vivement Edmond, vous plaît-il que nous nous coupions un peu la gorge auparavant?

— Cela me plaît beaucoup. Je suis à vous dans un instant. Donnez-vous la peine d'entrer.

Et notre impassible Anglais termina son cigare sans se presser, acheva de s'habiller, et descendit, avec des fleurets sous le bras, au salon, où l'attendait Edmond avec impatience.

— Ces armes vous conviennent-elles, monsieur?

— Parfaitement. La rose appartiendra au vainqueur?

— C'est convenu.

Deux voisins de campagne servirent de témoins. On s'achemina vers un petit bois au milieu duquel s'arrondissait une clairière dont le terrain était ferme comme celui d'une aire à battre le blé.

William Cope mit bas son habit; ses larges épaules, dignes de Milon de Crotone, jouèrent à l'aise sous sa fine chemise de batiste; sa belle figure, blanche et correcte, ne laissait transpirer

aucune espèce d'émotion. Edmond, au contraire, avait dans les yeux la vivacité d'un courage enthousiaste. Moins beau que le blond fils d'Albion, il avait plus de délicatesse et de charme dans toute sa personne. C'était ce que le monde appelle un joli homme, un parfait cavalier.

Les deux adversaires se mirent en garde, mais presque aussitôt William se releva, et s'approchant d'Edmond :

— Monsieur, dit-il avec son sang-froid imperturbable, je serais desolé de vous tuer sans vous avoir appris d'abord que je vais épouser mademoiselle Léonie Bellanger. C'est chose convenue depuis hier au soir entre elle, son père et moi.

Edmond tressaillit.

— Vous vous trompez! s'écria-t-il; si je n'étais poli, j'ajouterais...

— N'ajoutez rien, c'est inutile, interrompit William avec un calme superbe, et veuillez m'écouter encore un instant... Oh! je sais que mademoiselle Léonie ne vous voit pas avec indifférence, elle me l'a dit elle-même; c'est une jeune personne aussi franche et loyale qu'elle est gracieuse et jolie. Mais elle a ajouté qu'elle tâcherait de m'aimer quand elle serait ma femme.

C'est tout ce qu'il me faut; je suis sûr qu'elle m'aimera.

— Comment avez-vous pu lui arracher cette promesse? demanda cette fois Edmond en pâlissant.

— Je ne lui ai rien arraché du tout. J'ai offert deux cent mille francs à M. Bellanger, qui est compromis dans de malheureuses spéculations, et j'ai demandé la main de mademoiselle Léonie, que j'ai obtenue. Voilà le fait. C'est simple, comme vous voyez.

Un vague sourire de bonheur erra sur les lèvres de William.

Edmond demeura comme écrasé sous le poids de cette révélation, dont il ne pouvait nier la sincérité; car il connaissait William Cope et savait parfaitement que ce fils de la perfide Albion était incapable d'un mensonge. Une larme jaillit de ses yeux.

— Vous comprenez maintenant, reprit l'Anglais, qu'il est inutile que nous nous battions, puisque moi seul ai désormais le droit de porter des fleurs à mademoiselle Léonie.

Edmond passa convulsivement la main sur ses joues humides pour effacer la trace de son émotion, et s'écria:

— En garde, monsieur ! en garde !

— Vous êtes un entêté !

— En garde ! répéta Edmond avec un sombre désespoir.

Les fers se croisèrent de nouveau, et, après quelques dégagements, Edmond tomba grièvement blessé. On l'emporta chez lui, dans un chalet situé entre le cottage de William et la villa de M. Bellanger. Un chirurgien posa le premier appareil sur la blessure, et déclara qu'il ne répondait pas de la guérison si l'état moral du blessé, qui lui paraissait profondément ébranlé, venait encore aggraver le mal.

Edmond, en effet, souffrait moins du ressentiment de sa blessure que du chagrin causé par la déception qui l'avait frappé. Il adorait Léonie Bellanger, qui était réellement une adorable jeune fille de dix-sept ans, brune et blanche comme une créole, impressionnable et vive comme un oiseau. Elle avait l'air d'une fleur qui aurait eu des ailes, tant son allure avait de grâce harmonieuse, tant sa jeunesse exhalait de frais parfums. Ce qui la rendait surtout exceptionnelle, c'était un certain penchant généreux, héroïque même, qui entraînait sa vive imagination. On devinait aisément qu'elle avait l'esprit de charité selon l'Évangile, et que

son cœur aimant cachait une force rare: celle qui inspire au besoin l'abnégation et le sacrifice de soi. Et c'est pour cela qu'Edmond lui avait voué cet amour exclusif, enthousiaste, qu'inspirent irrésistiblement l'éclat d'une forme accomplie et l'irradiation d'une âme pure comme le diamant. Aussi, dans le délire d'une fièvre aiguë, sa voix, parfois éclatante et parfois brisée, répétait-elle le nom de Léonie avec des ravissements et des sanglots. Ah! les passions de la vingtième année! feu dévorant qui s'éteint si vite! folie sublime qu'on regrette toujours un peu lorsque le temps — cet ironique Esculape — nous a guéris en nous administrant l'ellébore de la triste expérience et de la froide raison!

Tout à coup une résolution s'empara de l'esprit malade d'Édmond. Sous un frivole prétexte, il éloigna la personne qui veillait sur lui, se leva tout chancelant, s'habilla malgré d'horribles souffrances, et se traîna plutôt qu'il ne marcha vers la propriété de William Cope. Parvenu devant la grille d'entrée, qui était entr'ouverte, il regarda et poussa un cri à demi étouffé.

La rose de Provins était sur sa tige, le méthodique Anglais ne l'avait pas encore cueillie.

— Ah! murmura-t-il avec un fol accès de joie

amère, c'est moi qui te la donnerai, ô Léonie! je ne mourrai pas du moins sans t'avoir fait mon cadeau de noce!

La fièvre le soutenait. Il se précipita vers l'arbuste, coupa la rose de Provins, et s'enfuit comme un larron qui a dérobé un trésor. Mais à chaque pas, ses forces, pour ainsi dire galvanisées, s'affaiblissaient, et il alla tomber à demi évanoui derrière un massif de charmille et d'arbustes en fleur qui s'étendait sous les fenêtres du salon de M. Bellanger.

Le murmure de deux voix bien connues le ranima comme par magie; il parvint, en rampant, jusque sous une croisée ouverte, et là, caché dans l'ombre d'un beau genêt d'Espagne, il entendit ces mots échangés entre Léonie et son père. M. Bellanger était un ingénieur civil d'un rare mérite, d'un véritable talent d'invention, mais dont les entreprises, trop hardies sans doute, avaient détruit la fortune acquise et compromis l'avenir industriel.

— Ma fille, disait-il d'une voix altérée, ce sacrifice est au-dessus de tes forces. Oui, l'engagement que tu as pris dans un élan de générosité te rend malheureuse; ne le nie pas : je le vois à la pâleur de ton front, à la mélancolie de tes yeux.

Je n'entends pas que mes intérêts, si précieux qu'ils soient, passent avant les espérances et les joies de mon enfant!

— Mon père, répondit Léonie avec une grâce profondément mélancolique, M. William vous rend-il un service important, décisif?

— Immense, car il sauve mon honneur et me met en position de continuer des expériences dont le succès est désormais certain.

— C'est bien, dit la jeune fille avec un calme contraint; je serai le vivant témoignage de votre reconnaissance, mon père, et, je vous le répète, j'épouserai M. William.

— Mais, ma fille, tu n'aimes donc pas Edmond?

Il y eut un de ces silences qui oppressent le cœur.

— Qu'importe? balbutia Léonie avec un effort douloureux; où serait le mérite si je n'aimais personne?

— Avant tout, il faut que tu sois heureuse, ma fille... Edmond sera ton époux.

— Je refuse!... répliqua la jeune fille avec fermeté. Mon père, reprit-elle en s'animant, ma mère est morte en me donnant le jour; c'est vous, vous qui m'avez élevée, et avec quelle ineffable

tendresse!... Vous avez fait de mon enfance un enchantement, de ma jeunesse un paradis. Pour me créer une opulence, vous avez travaillé sans relâche et tenté peut-être l'impossible. Je vous admire, je vous vénère et je vous remercie de toute mon âme; mais puisque la réussite n'a pas couronné vos efforts, c'est à votre fille, à votre fille bien-aimée, de vous venir en aide et de vous prouver qu'elle vous préfère à tout, même au bonheur.

M. Bellanger s'élança vers elle, la saisit dans ses bras, et la pressa contre sa poitrine qui bondissait.

Edmond leva douloureusement la tête au-dessus de l'appui de la fenêtre, et vit la frêle jeune fille suspendue au cou de son robuste père comme une liane en fleur à un haut et vigoureux palmier. Elle était admirable ainsi. Edmond s'affaissa en soupirant.

Léonie reprit avec un accent d'indicible résignation :

— Ainsi, c'est entendu, j'épouserai M. William Cope. Mais je désire, mon père, que vous me conduisiez demain dans notre famille, en Touraine. J'y passerai tout le temps nécessaire aux préli-

minaires du mariage. J'espère que l'éloignement me donnera l'oubli.

— Non! je ne puis consentir!...

— Et moi, je veux, mon père! répliqua Léonie avec fermeté. Mon cœur m'appartient... j'ai le droit d'en disposer... Je vous le donne.

Comme elle achevait ces mots, un domestique annonça M. William Cope.

Le flegmatique Anglais avait perdu un peu de sa gravité ordinaire; son visage reflétait même une légère émotion, ce qui équivalait à un bouleversement complet de l'esprit de tout autre individu... Ce fut à peine s'il salua.

— Est-ce qu'il est ici? demanda-t-il.

Léonie et son père le regardèrent avec étonnement.

— Qui donc? demanda M. Bellanger.

— M. Edmond Estival.

A ce nom, la jeune fille tressaillit irrésistiblement.

— Nous ne l'avons pas encore vu aujourd'hui, répondit-elle avec anxiété.

— Vraiment?... C'est singulier!... très-singulier!

— Pourquoi?

— Figurez-vous que j'avais une rose, une

superbe rose de Provins, la seule peut-être qu'il y eût ce matin dans ce pays, une rose que je voulais offrir à mademoiselle Léonie... Eh bien...

— Eh bien?

— Elle a disparu, et M. Edmond a disparu de même. Je vous assure que c'est tout à fait extraordinaire.

— Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? demanda M. Bellanger avec un mouvement d'impatience. Expliquez-vous.

— Cela signifie, cher monsieur, que l'on m'a pris une rose pour laquelle je me suis battu ce matin — oh! bien malgré moi — avec M. Edmond, et je cherche à la reprendre. Je croyais trouver mon voleur ici.

Léonie devint pâle comme une morte.

— Quoi! balbutia-t-elle, vous vous êtes battu avec M. Edmond?

— Ah! mademoiselle, c'est lui qui l'a voulu absolument. Mais je croyais l'avoir assez grièvement blessé pour qu'il ne pût quitter le lit avant un mois... J'arrive de chez lui... Il n'y est plus.

Léonie, violemment agitée, appuya ses mains sur son cœur pour en contenir les battements; puis elle s'assit sans force dans l'embrasure de la croisée ouverte. Elle pleurait.

— Le malheureux! murmura-t-elle, qu'est-il devenu?

Au même instant, Edmond, blême et défaillant, se dressa près d'elle au dehors, et, lui tendant une rose:

— Adieu, chère Léonie! soupira-t-il; voici le dernier souvenir de celui qui vous aimait plus que la vie!... Pardonnez à William, ajouta-t-il, car c'est moi qui l'ai provoqué.

William s'avança pour reprendre la rose, mais Léonie le prévint et s'en empara. Aussitôt elle poussa un cri déchirant, car elle venait de voir Edmond, vaincu par la douleur, tomber à la renverse. Elle s'évanouit.

Deux jours plus tard, William entrait dans le salon de M. Bellanger. Il annonça que le médecin avait répondu de la vie d'Edmond.

— Moi, je pars, ajouta-t-il tranquillement.

— Et où allez-vous? lui demanda le père de Léonie.

— Voyager un peu... autour du monde... J'ai besoin de distraction...

Puis il tendit un portefeuille à M. Bellanger, et reprit :

— Voici la somme que je vous ai offerte...

Vous me rendrez cela quand je serai de retour... Acceptez... pour me faire plaisir.

Alors, se tournant vers Léonie :

— Soyez heureuse, mademoiselle..., ajouta-t-il; heureuse avec M. Edmond... C'est un vrai gentleman... qui vous aime bien.

Malgré lui, sa voix s'altéra.

Léonie lui tendit vivement la main. Il la pressa sans effusion, mais il pâlit.

Par une inspiration charmante, la jeune fille alla prendre la rose de Provins dans un vase de Chine, et l'offrit silencieusement à William.

L'Anglais tressaillit, son flegme l'abandonna.

— Merci! merci!... balbutia-t-il, et adieu!

Il sortit d'un pas précipité.

Une chaise de poste l'attendait.

Deux mois après, Edmond était rétabli. Il épousait Léonie Bellanger.

Un an s'écoula. Un jour, la femme du jeune avocat reçut un coffret d'ébène et une lettre portant le timbre des États-Unis d'Amérique. La lettre ne contenait que ces mots, presque illisibles :

« Madame,

» Je m'ennuyais, et pour me distraire je me
» suis battu dans les rangs de l'armée fédérale du
» Nord contre les confédérés du Sud. A la bataille
de Cincinnati, j'ai reçu trois balles dans la poi-
» trine, et je vais mourir. Tant mieux, je ne
» m'ennuierai plus.

» Permettez-moi de vous léguer tout ce que je
» possède et de vous rendre même ce que vous
» m'avez donné.

» Et moi aussi, je vous aimais bien !

» William. »

Le cœur oppressé, les yeux remplis de larmes, Léonie ouvrit le coffret d'ébène... Elle y trouva un testament olographe et une rose desséchée, incolore, reconnaissable pourtant comme si elle sortait d'un herbier.

C'était une rose de Provins...

LA LETTRE DE CHANGE

Après avoir quitté la baie de la Forêt, un jeune homme remontait vers la campagne bretonne en suivant le bord d'un ruisseau qui serpentait entre deux collines verdoyantes et fleuries. Il gravit lestement une pente rapide, tapissée de bruyères roses, et arriva sur une éminence couronnée de sapins et de genêts. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber; le grondement du tonnerre lointain mêlait sa menace au déferlement terrible de la vague contre les rochers de la côte. Déjà la tempête envahissait l'espace.

Trop éloigné de Concarneau pour espérer d'y arriver avant que la tourmente eût déployé toute

sa violence, le voyageur aperçut, à peu de distance, un petit manoir à demi-caché derrière un massif de bouleaux et de chênes, et se dirigea à la hâte vers cet endroit où il comptait trouver un abri. Lorsqu'il arriva devant cette vieille construction, flanquée de quatre tourelles en encorbellement dont les fossés, en partie comblés, se tapissaient de titymale, de pariétaire et de rhododendron, dont le pont-levis moussu semblait témoigner d'une immobilité centenaire, notre jeune homme frappa à la porte massive et cintrée qui ne s'ouvrit point à cet appel, malgré l'aboiement d'un chien à l'intérieur. Un coup plus énergique parut avoir plus de succès, car bientôt une voix féminine, nettement accentuée, s'écria :

— Paix, Tom ! paix donc !

Le chien cessa d'aboyer; il se contenta de grogner sourdement.

— Qui est là? reprit la même voix. Que voulez-vous ?

— Je voudrais échapper à l'orage qui menace de me tremper jusqu'aux os, et je vous supplie de m'accorder un abri pour quelques instants.

— Qui êtes-vous? demanda-t-on après un silence. Êtes-vous du pays ? êtes-vous étranger?

— Je suis du pays, en ce sens que j'y suis né ;

mais je suis étranger, en ce sens qu'après dix ans de séjour dans une contrée lointaine, je n'ai trouvé ici ni parents ni amis.

— Encore une question, monsieur, s'il vous plaît, malgré la pluie qui redouble : Quel est votre nom? Je le connais peut-être, car il y a longtemps que j'habite le canton.

— Je me nomme Bernard Trémic; mon père était armateur à Concarneau.

— Bernard Trémic, Bernard Trémic!

La porte roula sur ses gonds, et le jeune homme se trouva en face d'une jeune fille abritée sous un vaste parapluie. Cette jeune fille, brune et jolie, fixa sur son hôte un regard investigateur, d'abord plein d'inquiétude, puis promptement confiant et gracieux, car l'extérieur de Bernard Trémic, avec ses vêtements simples mais de bon goût, avec ses manières distinguées, avec sa physionomie ouverte, avec ce que je ne sais quoi qui révèle l'homme de bonne éducation, était de nature à rassurer l'hospitalité la plus timide.

— Excusez-moi, monsieur, de ne vous avoir pas fait entrer plus tôt; je suis seule ici en ce moment, et mon père m'a recommandé de ne recevoir personne.

— Alors, mademoiselle, je me retire. Il ne faut

pas enfreindre la recommandation de monsieur votre père.

— Oh ! restez, je vous en prie : il fait un temps affreux : je serais vraiment cruelle de vous refuser un abri. Et, tenez, reprit-elle, après avoir fermé la porte, mettez-vous sous mon parapluie et traversons vivement la cour.

Bernard fit ce que la jeune fille désirait; ils gagnèrent un vestibule, puis ils entrèrent dans un salon décoré d'un meuble rouge en velours d'Utrecht et de quelques pastels représentant les sites les plus pittoresques du Finistère. Deux vases de fleurs se dressaient à côté d'une pendule en marbre noir à colonnes cannelées. Un clavecin de vieille date étalait ses formes grêles sous une glace à reflets bleus, au cadre doré et découpé. Cet ameublement ne se distinguait point par l'élégance, mais on y remarquait tant de symétrie et de propreté, que le regard ne pouvait manquer d'en être bientôt séduit. La jeune fille approcha un fauteuil près de la cheminée et pria son hôte de s'y asseoir ; puis elle sortit sans dire un mot, revint un moment après avec un panier rempli de chenevotte et de sarment, en jeta des poignées dans l'âtre, y mit le feu, et dit alors à Bernard :

— Maintenant, séchez-vous, monsieur, car vous êtes tout mouillé.

Et, sans écouter les remercîments du jeune Trémic, elle plaça le panier dans l'angle extérieur de la cheminée, balaya la poussière qu'elle avait faite sur la bordure de marbre, fit le tour du salon comme pour le passer en revue, et vint s'asseoir en face de Bernard, prête à raviver par de nouveaux aliments le feu qui menaçait de s'éteindre. Bernard avait admiré l'aisance élégante de ses manières, la charmante expression de sa physionomie. Svelte, elle avait une taille d'un dessin parfait, une jolie main d'enfant, un visage pur et doux, des cheveux noirs légèrement ondés, de grands yeux veloutés, un sourire d'ange et dix-huit ans. Il eût été difficile de trouver, sinon une créature plus belle, du moins une jeune fille plus mignonne et plus délicieuse. Elle se nommait Marcelle.

Bernard et Marcelle étaient depuis quelques instants silencieux; ils ne paraissaient pas devoir bientôt rompre ce silence embarrassant, lorsque Tom, le dogue qui avait si bien aboyé, présenta son gros museau dans l'entrebâillement de la porte du salon, et sembla promener un regard soupçonneux sur les deux jeunes gens en présence.

— Tom, au chenil! s'écria Marcelle en souriant; votre place n'est pas au salon.

L'animal regarda fixement Bernard, et, convaincu sans doute que sa jeune maîtresse n'était point en danger près de lui, il s'en alla lentement.

— Je crois, mademoiselle, que Tom est venu m'envisager, pour voir quel degré de confiance il devait mettre en moi.

— Et le résultat de son investigation ne vous a pas été défavorable, monsieur, car il s'est retiré sans grogner, ce qui ne lui arrive que lorsqu'il a bien auguré des personnes. Je dois dire à sa louange que c'est un physionomiste excellent.

— Il vient d'être pour moi d'une bienveillance dont je le remercie de tout mon cœur, mademoiselle. Je regrette bien vivement de ne pouvoir lui témoigner ma reconnaissance par quelque relief d'ortolan.

— Hélas! il n'y serait que trop sensible, reprit la jeune fille d'un ton comique. Notre cher Tom est de bonne garde; mais sa gourmandise est si insatiable qu'elle fait taire parfois sa méfiance et sa circonspection. Un voleur aurait facilement raison de lui avec quelque morceau friand de

bœuf ou de mouton. Un sourd grognement annoncerait seul alors l'approche du danger.

Marcelle avait à peine prononcé ces mots lors que le grognement sourd dont elle parlait se fit entendre. La jeune fille tressaillit et devint pâle. Elle prêta attentivement l'oreille et crut entendre, à travers le clapotement serré de la pluie qui battait la terre, un bruit de pas sur le sable de la cour. Elle se leva avec émotion et fit quelqnes pas pour sortir du salon; mais, remarquant que Bernard se disposait à l'accompagner, elle l'arrêta et lui dit :

— Ne me suivez pas, monsieur. Ce ne peut être un voleur qui s'introduise ici en plein jour : il n'y a guère de voleurs dans le pays.

— On aura su que votre père est sorti, et quelques mauvais sujet...

— C'est probable, monsieur, mais ce mauvais sujet-là, je crois le deviner, n'est pas de l'espèce des larrons. Laissez-moi faire, et veuillez ne sortir du salon que si vous m'entendez réclamer votre secours.

— En vérité, mademoiselle, vos paroles éveillent en moi une vive inquiétude!

— Soyez tranquille, monsieur, je ne cours aucun danger.

Elle alla cependant décrocher un poignard maltais pendu au-dessus de la cheminée, le cacha dans un pli de sa robe, et sortit d'un pas ferme et d'un air calme, après avoir fait un salut de la main à Bernard, qui resta stupéfait de l'étrangeté de cet incident.

Lorsque Marcelle eut fermé la porte du salon elle se trouva face à face avec un homme de taille moyenne, mais trapue, dont le visage, dessiné à grands traits, offrait cette expression énergique qui révèle de prime abord un caractère violent et déterminé. Son teint très-pâle tranchait durement sur le contraste de ses cheveux et de sa barbe d'un noir mat, presque sans reflet. Ses yeux, enfoncés dans un orbite que semblait creuser davantage une sombre teinte de bistre, lançaient un éclat fulgurant que plus d'un regard, même hardi, n'eût pu soutenir. La physionomie de cet homme, ardente et froide en même temps, décelait une volonté implaçable et prête à tout braver pour atteindre un but et satisfaire une passion. Il était mis avec recherche, et paraissait avoir cinquante ans.

— Comment êtes-vous entré ici, monsieur? lui demanda Marcelle en s'efforçant de dominer sa propre émotion; et qui demandez-vous?

— Vous, répondit tranquillement le nouveau venu. Je vous l'avoue, reprit-il avec une velléité d'enjouement, j'ai mis dans mes intérêts votre servante, qui, sous prétexte de se rendre à Concarneau, s'est empressée de venir m'apprendre l'absence de votre père. J'ai donc profité de l'occasion; et, muni d'un appât que Tom ne dédaigne jamais, j'ai escaladé le mur du jardin, de sorte que me voici près de vous, Marcelle. Je désire vous parler.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur? articula la jeune fille avec un accent aussi dédaigneux que le lui permettait le secret effroi dont elle se sentait l'âme oppressée.

— Je veux avoir avec vous une explication qui sera, si vous le voulez, mon dernier entretien. Je vous apporte la preuve que j'ai entre les mains... le déshonneur de votre père.

— Vous mentez, monsieur! balbutia Marcelle avec une expression de douleur. Cette preuve, vous ne l'avez pas! vous ne pouvez pas l'avoir!

— Faites-moi le plaisir de me recevoir un peu mieux qu'à la porte, et vous serez bientôt convaincue que je ne mens pas.

En disant ces mots, il se dirigeait vers le salon. Marcelle ouvrit vivement la porte du cabinet de

travail de son père, et y fit entrer le bizarre visiteur.

Une table en merisier, deux chaises, une petite bibliothèque, un canapé jaune et flétri, composaient le mobilier de cette pièce. Des engins de pêche, des modèles de barques, gréées en cotres, en sloops, une longue-vue, une boussole, quelques instruments de précision, dénonçaient les goûts du maître de la maison, ancien armateur qui avait fait le cabotage sur le littoral de l'Océan.

Marcelle alla s'appuyer contre la petite table; elle croisa les bras sur sa poitrine, comme pour en contenir les battements. Son interlocuteur s'assit sur le canapé, à deux pas, et la contempla un instant avec une fixité ardente qui attira le sang aux joues de la jeune fille, dont les yeux furent contraints de se fermer.

— Eh bien! monsieur, cette preuve? lui demanda-t-elle après un effort pour maîtriser son émotion.

— Cette preuve, je vous l'ai déjà dit, c'est une lettre de change tirée sur moi par mon ami Kernol, à une époque où ses affaires d'armateur étaient tombées dans un complet désarroi, et où j'étais comme banquier en relations d'intérêts avec lui. L'acceptation que porte cette lettre de

change, je vous le répète, est un faux, et le coupable, je viens de vous le nommer.

— Votre accusation est une calomnie, monsieur! Je ne veux pas vous croire, je ne vous crois pas!

— Hier, devant vous, j'ai fait allusion à cet épisode malheureux de son passé; vous avez vu pâlir votre père, des larmes ont jailli de ses yeux. Est-ce vrai?

— Que sais-je, hélas!... Enfin quelle est votre intention? Après avoir longtemps gardé le silence, avez-vous donc réellement conçu le projet de vous adresser à la justice? Mais si vous agissez de la sorte, en supposant que vous puissiez le faire, on saura le motif qui dicte votre conduite, et l'on vous méprisera.

— Votre père en sera-t-il pas moins déshonoré?

— Vous êtes odieux!

— Soit. Le cœur qui se venge est-il si scrupuleux, quand on l'a blessé dans ses sentiments les plus profonds? D'ailleurs, quel rôle jouez-vous? en quoi vous montrez-vous plus noble, plus héroïque que je ne le suis? Je sape d'un coup de ma colère le renom d'honnêteté que votre père

s'est arbitrairement acquis : c'est juste, et c'est mon devoir.

— C'est inique, et c'est une infamie; s'écria Marcelle d'une voix altérée.

— Affaire d'opinion, répliqua froidement l'âpre contradicteur. Je continue : La dénonciation dont je menace votre père s'explique très-bien, vous en conviendrez, par le sentiment vindicatif qu'excite en moi votre dédain persistant. Mais comment excuser votre insouciance? Pour prévenir un grand scandale, il vous suffit d'un élan de générosité, et cependant, égoïste et cruelle, vous livrez votre père à la sévérité des lois. J'admets que ma vengeance soit détestable : la sécheresse de votre cœur l'est-elle donc moins? Voilà pourtant nos positions respectives. Pour la dernière fois, je vous apporte la paix où la guerre, choisissez : perdez votre père ou sauvez-le.

Marcelle était violemment oppressée : ses paupières se gonflaient de larmes, tout son corps tremblait.

— Tenez, monsieur, murmura-t-elle d'une voix brisée, ce que vous me dites là est tellement affreux que je doute encore de la réalité. Quoi! vous qui êtes marié, vous, un ancien ami de notre famille, vous qui devriez être mon secours et

mon appui pour me faire rentrer dans le chemin de l'honneur si j'essayais d'en sortir, vous m'excitez au mépris de mes devoirs! vous exigez impérieusement que je ternisse ma vie, et, pour m'y contraindre, vous ne craignez pas de spéculer sur une faute que mon père a commise, dites-vous, et vous me menacez, si je résiste à vos injonctions, de le livrer à la justice dans le but de vous venger de mes mépris! en un mot, vous avez l'audace de me placer entre mon propre déshonneur et le déshonneur de l'être que j'aime le plus au monde. Mais quel homme êtes-vous donc? quelle conscience est la vôtre? Vous prétendez que votre façon d'agir à mon égard n'est qu'une action détestable! Ah! vous vous trompez, monsieur, c'est une horrible lâcheté!

Ces paroles semblèrent frapper comme d'une balle la poitrine du sinistre interlocuteur. Il frissonna; son regard eut un lugubre rayonnement. Mais l'impression violente se dissipa vite en lui. Il retrouva bientôt toute sa présence d'esprit, tout son aplomb.

— Que m'importent vos injures, Marcelle! dit-il. Je vous les pardonne. Mais, je vous le répète, vous m'avez inspiré une passion indicible, folle;

absurde, mais violente, mais tenace, et je suis prêt à tout...

— Je ne vous comprends pas, murmura Marcelle avec un secret effroi. Achevez!

— Eh bien! oui, s'écria-t-il d'une voix vibrante et saccadée : oui, je me suis armé d'une résolution désespérée, et je tenterai l'impossible pour vous obtenir, fût-ce en dépit de vous-même! Je suis un insensé! je suis un misérable! c'est possible! Je suis méprisable, si vous voulez! Mais est-ce ma faute à moi si vous avez allumé dans mon sein cette ardente passion? Est-ce ma faute à moi si je ne puis résister à l'élan coupable qui m'entraîne vers vous? J'ai voulu d'abord me retenir sur la pente fatale : mes efforts n'ont réussi qu'à me faire sentir davantage l'invincible puissance de mon penchant. J'ai laissé mon cœur éclater devant vous; je vous ai révélé mon martyre. Mais à peine avez-vous daigné vous émouvoir de mon tourment? Alors j'ai mis ma fortune à vos pieds; je vous ai offert, loin du monde où nous vivons, une existence enchantée, pleine de luxe, d'élégance et d'éclat, car j'eusse brisé toute entrave, foulé sous mon dédain toute convenance pour me réunir à vous. Mais, hélas! rien ne vous a touchée, rien ne vous a fléchie.

Vos répulsions persistantes, en m'humiliant sans cesse, ont fini par surexciter en moi le désir implacable de la vengeance à tout prix!

Le ton déclamatoire qui accentuait cette tirade avait d'abord épouvanté Marcelle; cependant son instinct de femme, subtil et pénétrant, n'avait pas tardé à lui faire comprendre qu'il y avait de l'affectation et de la fanfaronnade dans un langage si dramatique. Ce fut avec un calme légèrement railleur qu'elle répondit :

— Vos menaces ne me font pas peur, monsieur. Vous avez assez d'expérience pour savoir que la brutalité ne réussit jamais près des femmes. La persuasion, voilà la seule force qu'il faut employer avec elles; c'est la seule qui soit honorable.

Puis, apercevant Tom qui venait en grognant de se présenter à la porte du cabinet, elle ajouta d'un ton à la fois ironique et triste :

— C'est aussi la seule qui soit sûre!

Elle fit un signe à Tom qui s'accroupit au seuil et continua de grogner, mais plus bas, en dardant un regard oblique et sombre sur celui qui tentait d'effrayer la jeune fille. Le terrible personnage n'eut pas l'air de remarquer cet incident; il reprit néanmoins en adoucissant singulièrement l'expression de sa voix :

— Voyons, Marcelle, décidez. Montrez-vous généreuse pour votre père, et aussi pour cet insensé qui est là, souffrant, devant vous, qui vous aime et qui vous supplie avec ardeur! Dites un mot, un mot propice, et je vous livre la lettre de change avec laquelle je puis faire condamner votre père. Condamner, entendez-vous ? Tenez, Marcelle, voici cette pièce de conviction, reprit-il en tirant de son portefeuille deux papiers pliés.

Il montra l'un et le serra soigneusement; puis il déploia l'autre, et dit :

— Je vais vous lire maintenant un écrit qui constate le fait incriminable. Écoutez :

« Mon cher Danglaz,

» Je suis un homme flétri, perdu! Ayez pitié
» d'un insensé qu'un accès de désespoir a jeté
» dans le crime. Ruiné par la faillite d'un com-
» merçant, pressé de toutes parts, sans argent,
» sans ressources, j'ai commis... Oh! je meurs de
» honte et de remords!... j'ai commis un faux!
» oui, un faux! J'ai fait traite sur vous, et, con-
» trefaisant votre signature, j'ai signé votre ac-
» ceptation! Grâce, mon cher Danglaz! Ne me
» vouez pas à l'infamie! Je vous rembourserai

» avec le temps. Sauvez l'honneur de ma fille,
» de ma pauvre Marcelle! Pitié et miséricorde!
» J'attends votre réponse; je l'attends avec angoisses.

» Adieu,

» PIERRE KERNOL. »

Il mit cette lettre sous les yeux de Marcelle.

— Reconnaissez-vous l'écriture de votre père? lui demanda-t-il.

Après quoi, il serra le pli, tandis que la jeune fille, accablée, anéantie, restait muette, le visage ruisselant de larmes, le cœur déchiré par l'évidence de cette affreuse révélation.

— Il y a quatre ans que ces choses se sont passées, reprit tranquillement Danglaz, satisfait de l'impression que la lettre avait produite sur Marcelle. J'ai toujours dit à votre père que j'avais déchiré son faux, afin de le tranquilliser. Mais je me flatte d'être un homme sérieux; j'ai pour règle absolue de ne jamais détruire aucun papier important, même lorsque je ne prévois pas qu'il puisse jamais de me devenir utile. Du reste, je l'avoue, votre père a voulu me rembourser, et j'ai refusé, ne voulant pas restreindre sensible-

ment la modique fortune, qu'une succession est venue fort à propos lui donner, lorsque dangereusement malade il était contraint de renoncer à ses opérations d'armateur pour la pêche et de se confiner dans ce manoir délabré. Ainsi, vous le voyez, le sort de votre père est entre mes mains. Eh bien! ma belle enfant, je le remets entre les vôtres : c'est à vous de consolider la tranquillité de votre père ou de lui enlever le repos dont il jouit.

Marcelle demeura un instant sans répondre; elle était atterrée; puis elle leva lentement un regard étrange vers Danglaz, qui dardait sur elle des yeux étincelants.

— Revenez ce soir, dit-elle enfin d'un ton bref et résolu. Ce soir, je vous donnerai une réponse définitive. A ce soir!

— Pourquoi ce retard? demanda le terrible interlocuteur en se levant et en s'approchant de la jeune fille avec vivacité.

Il voulut lui saisir la main. Elle fit un mouvement de dégoût et poussa un cri étouffé. Tom se dressa soudain et renfla le grognement dont il avait accompagné cette scène en sourdine. Il allait s'élancer sur l'insolent, quand Marcelle le retint.

— Paix, Tom! paix donc! Et vous, monsieur,

reprit-elle avec une expression sardonique, prenez garde à vous; vous connaissez cette bête; elle ne tolère pas qu'on m'approche de trop près, surtout quand on n'est point son ami. Et vous savez que Tom ne vous aime pas.

— Je m'en flatte, répliqua Danglaz en jetant sur le chien un coup d'œil haineux, que celui-ci lui rendit énergiquement.

— J'ai besoin de me recueillir, reprit Marcelle, et je compte interroger mon père pour acquérir une certitude devant laquelle je recule, malgré les preuves que vous m'avez données.

— Refusez-vous de croire à l'authenticité des pièces que je viens de vous montrer?

— Hélas! je la redoute plus que je ne la suspecte! Ce soir, vous pouvez venir, monsieur, cette fois par la porte. Vers sept heures, mon père ira faire le whist à Concarneau. J'ai l'habitude de l'accompagner; je prétexterai quelque fatigue, quelque souffrance. J'aurai soin d'éloigner la servante, que vous avez si bien mise dans vos intérêts.

— Et alors?...

— Alors, répliqua Marcelle en cachant dans ses mains son visage pâle et endolori, vous me

livrerez la lettre de change avec l'écrit qui confirme la culpabilité.

— Mais quelle garantie?

— Ma parole ! répondit vivement Marcelle; j'ai résolu de sauver mon père, dussé-je en mourir!

Puis elle murmura imperceptiblement :

— Et j'en mourrai !

Danglaz n'osa pas contester la valeur de cette garantie, qu'il interpréta mal. Il s'efforça, par quelques phrases banales, de ramener la jeune fille à une meilleure opinion sur ses sentiments. Marcelle ne daigna pas même l'écouter.

— A ce soir, huit heures, dit-il, je serai exact, car je vous aime ardemment et sincèrement.

— A ce soir, monsieur. Moi, je vous hais, n'importe !

— Vous êtes impitoyable !

— Et vous donc? répartit Marcelle avec une sombre animation.

— Vous me jugerez plus tard avec indulgence, et vous me pardonnerez.

— Jamais !

Tom accompagna le sinistre amoureux jusqu'à la porte de la cour, en paraissant regretter sérieusement de ne pouvoir lui sauter à la gorge et lui faire sentir la vigueur de ses crocs éblouissants.

Marcelle fut quelques minutes à se remettre des émotions qui l'avaient agitée durant cette scène violente. Quand elle eut repris du calme, elle rentra au salon. Bernard Trémic s'y promenait à grands pas. En apercevant la jeune fille, il s'avança rapidement vers elle, et lui dit avec vivacité :

— L'orage a cessé, mademoiselle ; il est tard ; je suis pressé de regagner Concarneau, permettez-moi de me retirer.

— Il pleut toujours, monsieur. Restez encore quelques instants, si cela vous est possible. Mon père ne tardera pas à rentrer, il vous fera beaucoup mieux que moi les honneurs de l'hospitalité.

— Ne me retenez pas, mademoiselle. Une affaire très-urgente me réclame. Je suis contrarié de ne pouvoir demeurer plus longtemps ici ; je vous prie d'agréer l'expression de mes regrets et de mes remercîments.

— Je n'insiste plus, monsieur, et vous demande pardon de vous avoir laissé seul si longtemps. Mais une visite imprévue... particulière...

— J'ai entendu, en effet, le bruit confus de deux voix dans la pièce voisine, dit Bernard, sans paraître ajouter aucune importance à ces paroles.

Marcelle rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle

venait de se rappeler que la sonorité du cabinet de son père pénétrait jusque dans le salon. Elle jeta sur Bernard un regard inquisiteur et perçant, que celui-ci soutint avec plus de surprise que d'embarras. Elle en conclut qu'il n'avait, sinon rien entendu, du moins rien distingué de ce qui s'était passé entre elle et son mystérieux visiteur.

—Adieu, mademoiselle, dit le jeune homme avec une légère nuance de mélancolie. Je souhaite que le hasard me permette de vous revoir encore une fois.

— Je suis sûre, monsieur, que mon père aurait un grand plaisir à vous serrer la main, car je me souviens qu'il m'a parlé quelquefois de votre famille, originaire de Concarnean. Votre père, je crois, était comme le mien armateur pour la pêche, et tous deux s'estimaient et s'aimaient.

— Ne vous nommez-vous pas mademoiselle Kernol ? demanda Bernard avec émotion.

— Qui vous l'a dit? balbutia Marcelle stupéfaite.

Bernard parut hésiter.

— Je l'ai appris à la ville, répondit le jeune homme avec vivacité. Oui, oui, continua-t-il en s'animant, Kernol, je me souviens ! Kernol, une vieille connaissance de mon père dont il me parlait souvent ! Un brave et digne homme qui est

venu au secours de ma famille, alors qu'un affreux ouragan avait détruit presque toutes nos embarcations en mer! Plus de dix ans passés loin de la France, dans l'Amérique du Sud, n'ont point diminué en moi le sentiment de la reconnaissance. Grâce à votre père, mon père a pu rétablir ses affaires et échapper à une ruine imminente. Ce acte de générosité ne s'effacera jamais de ma mémoire, dussé-je vivre cent ans!

— Vous avez une belle âme, monsieur, dit la jeune fille avec une mélancolie touchante. Revenez nous voir, je vous en prie; mon père en sera bien heureux. La vue d'une personne qui nous rappelle une bonne action doit toujours nous réjouir le cœur.

— Je reviendrai, mademoiselle, je reviendrai bientôt!

— Au revoir donc, reprit Marcelle en insistant avec grâce : n'oubliez pas votre promesse.

— Il me faudrait vous oublier, repartit Bernard, et cela me semble impossiblé à présent.

Marcelle, doucement émue, le reconduisit jusqu'au sentier qui bordait les fossés de l'habitation. Tom les suivit en gambadant.

L'orage était dissipé, il ne pleuvait plus. Un

rayon de soleil, traversant les nuées éparses et floconneuses, se réfléchissait en se brisant avec éclat dans les flaques d'eau et diamantait les gouttelettes suspendues au feuillage des arbres et des buissons. Les bergeronnettes trottillaient sur le sable humide, et l'hirondelle de mer se jouait dans l'air brillant et rafraîchi. Un souffle tiède semait par bouffées à travers l'espace des senteurs d'herbe verte et de fleurs printanières. Il y avait, dans le retour du beau temps, une quiétude et un bien-être inexprimables dont Marcelle subissait malgré elle l'influence. Elle accompagna Bernard d'un regard souriant et charmé jusqu'à ce qu'il fut sur le point de disparaître au détour du chemin. Tout à coup le jeune homme s'arrêta, et, se retournant, il salua de loin la jeune fille, dont le cœur se mit à battre avec précipitation. Lorsqu'elle s'inclina pour lui rendre son salut, elle ne pouvait déjà plus le voir. Un soupir lui échappa; puis elle s'en revint lentement, s'appuya contre la porte entr'ouverte qu'ombrageaient deux grands tilleuls plantés à l'intérieur, et tomba dans une rêverie profonde, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux perdus au ciel. Son père la surprit dans cette situation, et vit une grosse larme briller sous ses longs cils noirs.

M. Kernol semblait avoir plus de cinquante ans ; il était petit et maigre ; il avait une figure pâle et souffreteuse, des yeux doux et faibles, un front chauve et chargé de rides violentes, creusées par le tourment plus encore que par les années. Quelques mèches de cheveux gris et légers, flottant sur ses tempes et sur son cou, achevaient de communiquer à sa physionomie une ascétique et touchante expression. Il souriait parfois, mais son sourire était presque toujours pensif. Sa voix avait des inflexions pleines de tristesse et de sensibilité. En un mot, il présentait toute l'apparence d'une nature éprouvée par la souffrance et le malheur.

— Eh bien! qu'as-tu donc, chère petite? dit-il. Est-ce que tu pleures?

— Moi, mon père? Mais non. Pourquoi pleurerais-je?

Elle s'efforça de paraître gaie, et, saisissant dans ses mains mignonnes la tête du bonhomme, elle l'embrassa plusieurs fois avec effusion.

— J'ai pourtant vu une perle humide là, sur ta joue, reprit Kernol... Et, tiens, voilà que j'en revois une autre dans tes yeux.

— J'aurai regardé trop fixement le ciel, répondit Marcelle avec un enjouement contraint.

— C'est possible, chère petite, c'est possible. A propos, pourquoi te trouvè-je à la porte, quand je t'avais bien recommandé de ne point l'ouvrir pendant mon absence?

. — Parce que je suis une désobéissante, et que j'ai enfreint votre recommandation.

— Ce n'est pas bien, Marcelle; j'avais mes raisons pour tenir à ce que la porte restât fermée. Mais, dis-moi, n'as-tu pas vu M. Danglaz, par hasard?

Marcelle tressaillit à cette question subite qui la ramenait au sentiment de sa position. Pour se donner le temps de réfléchir, elle feignit de n'avoir point entendu. Son père répéta sa question.

— J'ai vu M. Danglaz, répondit-elle; il n'est resté qu'un instant ici.

— Ah ! fit Kernol d'un air chagrin. Franchement, je voudrais bien que ce Danglaz ne revint plus chez nous. Il m'a pourtant rendu un grand service autrefois. C'est égal, je ne saurais l'aimer, cet homme... Aussi, pourquoi a-t-il osé...

Il n'acheva pas sa pensée. Marcelle, voyant que son père abordait le sujet fatal, le fit asseoir et s'assit elle-même sur un banc de pierre que le soleil avait déjà séché, se pencha gracieusement sur son épaule; puis, d'un ton câlin et mélancolique :

— Quel grand service vous a donc rendu ce M. Danglaz? demanda-t-elle. Il en a été vaguement question entre vous et lui devant moi ; mais je n'ai jamais pu comprendre ce dont il s'agissait.

— Il vaudrait mieux peut-être que tu ne comprisses jamais, balbutia le vieillard avec un pénible embarras. Au fond de la vie de plus d'un homme estimé, il se cache parfois de certaines fautes que ton ingénuité ne soupçonne pas, et que ton jeune esprit condamnerait avec une juste rigueur.

— Je pense, mon père, que l'on doit indulgence et miséricorde aux culpabilités en apparence les plus graves, parce que souvent elles ont été le résultat d'un excès de faiblesse ou d'une heure d'égarement, et que les coupables, d'ailleurs, sont cruellement punis par les reproches que leur adresse leur conscience et par les remords qui troublent leur repos.

— Tu as raison, ma fille, bien que tu ne connaisses pas toute la portée de tes paroles : il y a des êtres en ce monde qui ont forfait à l'honneur, et qui cependant sont plus à plaindre qu'à blâmer.

— Si je connaissais un de ces infortunés, reprit Marcelle avec émotion, acquérant déjà la doulou-

reuse certitude que Danglaz n'avait point voulu la tromper, il me semble que je m'efforcerais de l'entourer de tendresse et de respect pour effacer de son cœur le poignant souvenir d'une faute expiée par un long tourment.

— Bonne Marcelle! soupira Kernol, dont les yeux se mouillèrent. Qui sait? peut-être connais-tu un des malheureux dont nous parlons.

— Je ne vous comprends pas, murmura la jeune fille en pâlissant, car elle craignait de voir son père s'humilier devant elle jusqu'à lui faire l'aveu du crime qu'elle connaissait.

— Écoute, ma fille, dit alors Kernol avec effort : il y a dans mon passé une action épouvantable dont je t'eusse toujours fait un mystère, si les circonstances dans lesquelles nous sommes ne m'obligeaient à te la révéler.

Marcelle se sentit froid au cœur. Elle en savait assez, et voulait épargner à son père la honte d'un complet aveu. Mais Kernol continua :

— Je te disais tout à l'heure que je n'aimais pas ce Danglaz, et pourtant je ne puis méconnaître qu'il a des droits à ma reconnaissance.

Kernol s'interrompit comme s'il fléchissait sous le poids de ce qu'il allait ajouter.

— Qu'ai-je besoin d'apprendre ce qui paraît

vous coûter tant à dire, mon père? Vous paraissez bien fatigué; tenez, ne me parlez plus de cela, et rentrons.

— Non, ma fille, non, je veux aller jusqu'au bont, j'en aurai la force; ce sera pour moi une nouvelle expiation, pour toi un avertissement utile sans doute... Eh bien! reprit-il avec énergie, il y a quatre ans... j'ai fait...

— Je sais tout, mon père! s'écria la jeune fille en mettant sa main sur la bouche qui allait proférer le cruel aveu.

— Comment? s'écria le vieillard stupéfait.

— Oui, je sais tout!... M. Danglaz m'a tout appris!

— Le misérable! je m'en doutais... Quand t'a-t-il révélé cela?

— Aujourd'hui même, ce matin.

— Ah! ma pauvre enfant, méfie-toi de cet homme! C'est un démon!

— Je m'en méfie, mon père, mais je ne le crains pas.

Il y eut un instent de silence pendant lequel Kernol, le visage caché dans ses deux mains, resta immobile et comme anéanti : il pleurait. Sa fille l'entoura de ses bras et couvrit son front de baisers.

— Du courage! dit-elle. M. Danglaz n'osera pas porter plainte contre vous.

— Je le crois aussi, soupira Kernol en relevant la tête. Il ne saurait me flétrir sans qu'il rejaillît sur lui-même quelque chose d'odieux.

Un instant après, le père et la fille se levaient et rentraient dans l'intérieur de l'habitation.

Marcelle apprit alors à son père quel hôte inattendu le hasard lui avait amené pendant l'orage. Au nom de Bernard Trémic, le visage du bonhomme exprima la surprise et la joie.

— Bernard Trémic! s'écria-t-il, le fils de mon vieil ami Jean Trémic, établi depuis douze ans à la Plata. Bernard était encore tout enfant quand son père l'emmena au Brésil. Déjà cependant il se montrait plein d'intelligence et promettait de faire un homme capable. Pourquoi ne l'as-tu pas prié de m'attendre? j'aurais été si ravi de le revoir.

— Je me suis efforcée de le retenir, mais je n'ai pas réussi. Une affaire urgente l'obligeait à partir; mais il s'est engagé à revenir bientôt.

— A la bonne heure! S'il revient aujourd'hui, pendant mon absence, tu l'engageras de ma part à dîner pour demain. Je te recommande cela.

— Comptez sur moi, répondit la jeune fille avec animation.

— Eh! eh! ma chérie, répartit Kernol d'un air doux et légèrement moqueur, est-ce que tu lui aurais trouvé bonne mine, au petit Bernard Trémic?

— Oui, mon père, il m'a paru assez joli garçon, répondit Marcelle, non sans rougir un peu.

— Le jeune homme a tenu les promesses de l'enfant. Je l'avais prévu.

— Son âme m'a semblé encore plus charmante que son visage, reprit Marcelle. Il m'a dit en effet, à propos d'un service que vous avez jadis rendu à sa famille, de touchantes paroles qui m'ont prouvé que c'est un noble cœur.

— Quoi! notre jeune ami s'est rappelé!...

— Qu'il y a dans votre existence une belle action dont le souvenir, mon père, doit vous consoler de bien des ennuis!

Kernol attira sa fille dans ses bras, et l'y pressa silencieusement.

— Tu trouves toujours, Marcelle, des mots qui sont comme un baume, et qui cicatriseraient ma blessure, si elle n'était incurable.

— Incurable! repartit la jeune fille. Moi, je veux la guérir, et je la guérirai.

Vers le soir, sur les instances réitérées de Mar-

celle, Kernol, qui avait d'ailleurs grand besoin de se distraire, se rendit à Concarneau, où il allait habituellement deux ou trois fois la semaine faire le whist chez un ami.

En se voyant seule alors, dans l'attente du moment terrible où Danglaz se présenterait pour lui demander l'accomplissement du marché consenti, Marcelle se sentit le frisson, elle eut peur. Silencieuse, immobile, les yeux fixés sur le parquet du salon, elle pleurait, lorsque la porte du vieux manoir résonna sous un coup violent. La foudre éclatant sur sa tête n'eût point communiqué à Marcelle un ébranlement plus profond. Elle se leva d'un bond, puis retomba comme foudroyée. Cette soudaine commotion ne la secoua qu'un instant; elle se releva ensuite avec énergie, prit résolument le poignard dont elle s'était armée le matin, le cacha d'un air sombre et résolu, puis elle sortit du salon, traversa la cour où Tom se tenait sans aboyer, contre son habitude. Mais, sur le point d'ouvrir, elle eut une nouvelle défaillance qui paralysa ses mouvements. Un second coup frappé avec vigueur la fit tressaillir et la galvanisa en quelque sorte, car ce fut avec un geste nerveux et fébrile qu'elle tira le verrou, fit jouer le pène de la serrure, et ouvrit.

— C'est encore moi, mademoiselle, dit Bernard Trémic en la saluant.

Marcelle poussa un cri de surprise : elle pâlit, chancela et s'évanouit.

Cet incident, en trompant sa redoutable attente, venait de briser toutes ses facultés tendues vers une certitude odieuse, la certitude de voir Danglaz. Toute la force qu'elle avait recueillie pour le recevoir avait réagi sur elle-même et l'avait accablée de son poids.

Bernard la prit entre ses bras et la porta dans le salon où il s'efforça de la secourir. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle vit le jeune homme agenouillé devant elle : il tenait une de ses mains dans les siennes, et suivait avec anxiété le progrès de son retour à la vie.

— Comment vous sentez-vous? lui dit-il d'une voix douce comme une caresse.

— Bien, murmura-t-elle en le regardant avec surprise, car elle était encore sous l'influence de cette vague perception qui suit l'évanouissement.

Elle promena bientôt autour d'elle un regard indécis qui semblait chercher quelque chose; puis, le repliant peu à peu sur Bernard, elle lui dit avec inquiétude, en lui faisant signe de se lever :

— N'est-il venu personne ?

— Personne, répondit le jeune homme, qui se tint debout dans une attitude à la fois triste et admirative. Attendez-vous quelqu'un ?

— Oui, soupira-t-elle sans avoir bien conscience encore de la valeur de ses paroles. J'attends M. Danglaz.

— M. Danglaz, répéta Bernard. Êtes-vous bien certaine qu'il doit venir ?

— Trop certaine, hélas !

— Vous seriez donc satisfaite s'il ne venait pas?

— Oh ! je serais heureuse! Sa vue m'est insupportable. Je le hais.

— Eh bien! réjouissez-vous, car il ne viendra pas !

Cette réplique produisit un effet décisif sur l'esprit de Marcelle, qui retrouva soudain le sentiment lucide de sa situation ; et, regardant Bernard d'un air stupéfait :

— Il ne viendra pas? s'écria-t'elle. Qui vous l'a dit? Vous le connaissez donc? vous l'avez donc vu ? Oh !monsieur, expliquez-vous ?

— Je l'ai vu, en effet, il y a quelques heures. Nous nous sommes parlé dans la gorge Saint-Laurent, au milieu d'un chemin de traverse qui conduit à sa propriété de campagne. Il regagnait

tranquillement sa demeure, et j'étais parvenu à le joindre en courant.

— Mais comment saviez-vous qu'il suivait cette direction ?

— Parce qu'il n'y avait pas dix minutes qu'il vous avait quittée. Un paysan que j'ai interrogé m'a indiqué le chemin que suivait ce Danglaz.

— Aviez-vous donc entendu ce qui s'était dit entre lui et moi ?

— Mal, déclara Bernard en s'animant; mais j'en savais assez pour être sûr que cet homme est un infâme et un lâche !

— O mon Dieu! murmura Macelle en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, si vous voulez que je vous conte ce qui est arrivé.

— Parlez, parlez !

— En l'abordant, je lui demandai s'il se nommait Danglaz ; il me répondit affirmativement. « Alors, répliquai-je en lui montrant deux pistolets que nous autres colons nous portons toujours par habitude plus encore que par nécessité... choisissez, vous allez vous battre avec moi. » Il refusa et me demanda le motif de mon agression. Je le lui expliquai. Il persista dans son refus. « Vous ne me connaissez pas, monsieur, m'écriai-je.

Quand j'ai pris une détermination, je ne recule devant aucun obstacle : acceptez ce duel à l'instant même, ou je vous tuerai comme un chien ! »
J'armai un pistolet. Il jeta autour de lui un regard effaré. J'en étais sûr, c'était un lâche. Celui qui est capable d'agir avec une femme comme il l'a fait avec vous doit trembler devant un homme.
« Ce lieu est désert, continuai-je, ne comptez sur aucun secours et décidez-vous, vous n'avez pas une minute a perdre ! — Mais enfin que me voulez-vous? dit-il en blémissant. — Votre vie ou la lettre de change avec l'écrit confirmatif! répliquai-je avec colère. Les remettre, dès l'origine, entre les mains de la justice, c'était votre droit, votre devoir peut-être; mais en faire maintenant les instruments d'une séduction infernale, voilà qui est hideux, monsieur ! voilà qui ne sera pas ! Et, puisqu'il n'existe aucun tribunal qui puisse vous juger, c'est moi qui vous juge, et qui vais vous châtier sur l'heure, si vous ne consentez à vous battre ou à me livrer les papiers que je veux ! »
Il parut atterré, fit un mouvement pour saisir un de mes pistolets ; puis, revenant sur sa résolution désespérée, il laissa retomber sa main et me dit :
« Mais c'est un guet-apens, monsieur, et tremblez que les tribunaux ne vous fassent repentir... — Il

n'y a pas de témoins, repartis-je. Et d'ailleurs ma conscience m'absout : je parierais que la vôtre vous condamne! Allons, dépêchons! je suis pressé.» Il me regarda fixement alors. Ses yeux parurent vouloir me foudroyer. Peut-être essayait-il de scruter jusqu'à quel point j'étais résolu. Je soutins avec une froideur ironique les éclairs dont il s'efforçait de m'aveugler. L'impuissance de son ridicule magnétisme le découragea. « Vous êtes fou, me dit-il en haussant les épaules, et je veux vous épargner un crime. » Je souris railleusement. Il prit son portefeuille, en tira deux papiers, et, non sans une répugnance excessive, les remit entre mes mains. Après les avoir examinés attentivement, je le saluai en m'inclinant à peine. « Ceci ne se passera pas de la sorte, me dit-il avec dépit. Je me plaindrai au parquet de Quimper. — Faites, si vous l'osez. Je dirai, moi, ce que j'ai entendu, et à quel prix vous vouliez rendre à mademoiselle Kernol les papiers que vous avez eu la bonne grâce de me remettre. Je vous couvrirai de honte et d'infamie. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est encore de rester tranquille. Adieu. » Je le quittai, à ces mots, avec la pensée de vous porter immédiatement ma capture ; mais j'ai réfléchi qu'il était plus prudent que je vous la remisse en

l'absence de votre père, car il convient qu'il ignore que j'ai surpris le secret d'une faute qu'il a sans doute commise dans un accès de désespoir et de folie.

Pendant tout ce récit, Marcelle avait été agitée, haletante, suspendue pour ainsi dire, à chaque phrase qui s'échappait des lèvres de Bernard. Elle avait suivi, avec des yeux presque égarés, chaque geste du jeune homme dont l'animation s'était accrue au souvenir de la scène qu'il racontait. Quand il eut achevé, Marcelle fondit en larmes, saisit les mainsde Bernard, et, les portant à ses lèvres, lui dit en les couvrant de pleurs :

— Je vous dois la vie, monsieur, plus que la vie, car vous avez sauvé l'honneur de mon père !

Un sanglot éteignit sa voix .Sa jolie tête endolorie s'inclina sur sa poitrine avec une navrante expression des ouffrance et de honte. Bernard sentit son cœur se remplir d'une tendre commisération.

— Relevez le front, mademoiselle ! s'écria-t-il, relevez le front ! vous n'avez point à rougir devant moi du dévouement que vous méditiez. Vous étiez sublime, vous étiez sainte, car vous vous prépariez au martyre !

— Oui, au martyre ! répéta Marcelle d'une voix profonde. Je me serais efforcée d'obtenir les pièces

de conviction qui menaçaient mon père. Après les avoir détruites, je me serais tuée !

— Grâce à Dieu ! elles vont disparaître. Les voici. Il faut les brûler à l'instant.

Il les remit à Marcelle, qui les déplia et les lut. Son visage exprimait tour à tour la joie, la tristesse et la reconnaissance. Bientôt elle s'élança vers le foyer où quelques flammeroles brillaient encore, froissa dans ses mains la lettre de change et l'écrit, les jeta au feu, et les regarda se consumer.

— Allez, unique action mauvaise d'un honnête homme ! soupira-t-elle, retournez au néant d'où vous n'auriez jamais dû sortir !

Puis, se tournant vers Bernard et souriant au travers de ses pleurs :

— Le feu purifie tout, reprit-elle. La seule teche de la vie de mon père est désormais effacée. M. Danglaz n'a plus de preuves à l'appui d'une accusation. Vous seul pourriez devenir un témoin à charge, ajouta-t'elle en souriant.

— Ce Danglaz n'osera certes pas porter plainte : une enquête le couvrirait de ridicule, car il a refusé de se battre comme un poltron qu'il est; et de honte, car il a tenté de vous séduire par des moyens odieux... Quant à moi, reprit-il

avec mélancolie, ce soir même je me rends à Quimperlé ; demain je pars pour Lorient, et dans deux jours je ferai voile pour l'Amérique du Sud. J'ai terminé les affaires qui m'appelaient en France, et l'établissement que je dirige réclame mon retour immédiat à la Plata.

Cette nouvelle impressionna vivement Marcelle; elle regarda le jeune homme avec une visible expression de tristesse et de regret. Il y eut un instant de silence que la jeune fille rompit en disant :

— A peine ai-je le temps de vous remercier, monsieur. Vous m'en voyez toute chagrine... Je vous prie d'emporter l'expression de ma gratitude et même le témoignage de mon admiration. Sur ce coin de terre où vous avez pris naissance, où vous venez d'agir avec tant de courage et d'héroïsme, il existe maintenant un cœur pour prier le ciel de vous rendre heureux.

— J'emporte avec moi, mademoiselle, répondit Bernard avec un subit enthousiasme, le souvenir de la plus belle et de la meilleure personne que j'aie encore vue, et je suis convaincu que ce souvenir, doux et suave, ne s'effacera plus de mon cœur... Et tenez, reprit-il chaleureusement, si trois mille lieues ne vous faisaient pas peur, si l'intérêt généreux dont vous honorez le pauvre colon

qui vous fait ses adieux était plus irrésistible, je vous dirais : Marcelle, je ne suis pas riche, mais j'ai un établissement qui prospère , une âme que votre vue exalte ineffablement ; partons ensemble ; emmenons avec nous votre père ; allons nous marier à la Plata, un beau pays! Là, nous vivrons tranquilles et heureux, sans inquiétude et sans ennuis. L'amour, dit-on, fleurit spontanément au soleil de la jeunesse. Cela est vrai, je le crois. Ah! si vous éprouviez ce que je ressens, vous n'hésiteriez pas à me suivre, et le repos de votre père serait assuré. Mais, pour vous expatrier ainsi, il faudrait que je fusse parvenu à vous inspirer une sympathie soudaine, et je n'ose penser, hélas! qu'un tel miracle se soit produit en vous!

Tandis que Bernard s'exprimait ainsi d'un ton passionné, la jeune fille rougissait et pâlissait tour à tour. La sensation dont elle était pénétrée la suffoquait un peu, et l'empêchait de répondre ; mais il était évident que cette sensation n'avait rien de pénible, qu'elle était au contraire la manifestation d'une joie contenue par un sentiment de modestie et de pudeur.

— Vous vous taisez, reprit le jeune homme. Votre silence est sans doute un refus.

— Que vous dirai-je, monsieur? balbutia Mar-

celle. Je suis surprise, troublée, et crains de manquer de réserve ou de sincérité.

— M'autorisez-vous, du moins, à faire part de mes vœux à votre père?

— Justement me voici, tout prêt à favoriser la réalisation de vos désirs, dit une voix douce à l'entrée du salon.

Les deux jeunes gens se retournèrent et virent M. Kernol. Il avait trouvé ouverte la porte d'entrée, qui n'avait pas été refermée après l'évanouissement de Marcelle. Il venait d'entendre en partie les paroles échangées entre les deux jeunes gens. Il tendit sa main à Bernard, qui la pressa avec effusion.

— Monsieur Kernol? dit le jeune colon.

— Lui-même, mon jeune ami. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes Bernard Trémic, je vous reconnais presque.

— Quoi! monsieur, vous consentez à ce mariage, à cette traversée?

— Le mariage regarde ma fille. Quant à la traversée, pour mon compte, je la ferais de grand cœur... Mais, avant tout, permettez-moi de vous demander si vous avez à là Plata une position solide?...

— Je ne saurais mentir à celui qui a sauvé

mon père de la pauvreté et qui m'accueille avec tant de bienveillance et de franchise : je vous dirai donc que je suis négociant, et que mes affaires sont en prospérité. Vous pourrez d'ailleurs prendre des informations chez les principaux banquiers de Lorient.

— Votre déclaration me suffit, jeune homme. Il ne sera pas dit que j'aurai mis en doute la véracité du fils de mon vieil ami Trémic. Vous lui ressemblez beaucoup ; vous devez être un excellent homme. Nous partirons donc avec vous, si cependant ma fille ne s'y oppose pas.

Marcelle garda le silence, mais sa figure eut un sourire charmant.

— Vous me rendez tout joyeux! s'écria Bernard, dont le beau et franc visage rayonnait. Le bâtiment à bord duquel j'ai retenu mon passage appareille sous deux jours.

— Tant mieux!

— Aurez-vous le temps de faire vos préparatifs?

— Avant vingt-quatre heures, nous serons prêts.

— Demain je serai à Lorient, et je retiendrai vos places pour la traversée. Vous me trouverez à l'hôtel de la Marine.

— C'est convenu.

— Au revoir donc, monsiaur Kernol... Chère Marcelle, puissiez-vous ne pas trop regretter la France! Je ferai en sorte, d'ailleurs, que vous trouviez dans le dévouement d'un ami la félicité que vous méritez si bien.

— La patrie est surtout aux lieux où l'on aime, répondit la jeune fille. Je serai heureuse, j'en suis sûre. J'espère que votre bonheur ne sera pas moins grand que le mien.

Bernard fut reconduit jusque sur la route de Concarneau. A l'endroit où l'on allait se séparer, Kernol prit les deux jeunes gens par la main, les approcha l'un de l'autre, et leur dit avec tendresse :

— En présence de ce beau ciel, mes enfants, je vous fiance! Que votre union soit belle et douce comme lui!

—Vous prenez là, mon père, dit Marcelle avec une moue charmante, un témoin et un exemple bien changeants. Il me semble même que j'aperçois là-bas, au clair de lune, un point noir de mauvais augure.

— C'est vrai, dit le jeune colon en dirigeant ses yeux vers l'horizon, je crois que c'est encore un grain.

— Un grain ! dit Kernol. Alors partez vite, mon ami, pas une minute de retard.

— Dans deux jours, à Lorient, reprit Bernard. Je serai impatient de vous voir arriver.

— Nous serons exacts au rendez-vous, répondit Marcelle en tendant sa petite main mignonne au jeune homme, qui la couvrit de baisers.

Puis il s'éloigna.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'une double détonation retentit dans la campagne. Marcelle frissonna.

Un instant après, une nouvelle détonation se fit entendre. Marcelle poussa un cri.

— Eh bien! qu'as-tu donc, poltronne? lui demanda son père, non sans un peu d'émotion.

— Ces coups de feu m'ont effrayée, balbutia la jeune fille toute tremblante.

— Quelque braconnier chasse sans doute dans le bois voisin.

— Si c'était plutôt!..,

— Quoi donc?

— Rien, rien, mon père!

— Hâtons-nous, enfant, voici la tempête qui commence à éclater.

— Tout à l'heure vous admiriez pourtant la beauté du ciel !

— Le ciel est comme la vie humaine : il s'assombrit au moment qu'on s'y attend le moins.

Et tous deux hâtèrent leur marche, silencieux et inquiets.

Le lendemain, un cadavre fut trouvé sur le chemin de Concarneau. Ce cadavre, frappé d'une balle à la tête, était celui d'un paysan de mauvaise mine et de mauvaise réputation, qu'on avait vu longtemps au service de Danglaz. Il tenait encore à la main un magnifique fusil à deux coups, dont l'état attestait qu'il avait été récemment déchargé.

Le surlendemain, M. Kernol, Marcelle, Bernard et Tom s'embarquaient à Lorient sur un navire qui partait pour l'Amérique du Sud.

Une main inconnue avait envoyé au terrible créancier de l'ancien armateur un portefeuille contenant, en billets de banque, le montant de la lettre de change que la flamme avait détruite en présence de Marcelle et de Bernard.

MADAME DE VOLVIC

Il était huit heures du soir. Le soleil lançait ses gerbes de feu à l'horizon et nageait splendidement dans un océan de pourpre et d'or. Ses rayons obliques, reflétés sur la nappe transparente de la Marne à Saint-Maur, près Paris, étalaient une éblouissante magnificence de tons. A l'orient, la campagne disparaissait dans une ombre violacée, tandis qu'à l'occident elle chatoyait comme une émeraude. Le château de Saint-Aignan, de construction moderne, comme un dandy efféminé, se dessinait à demi dans un harmonieux clair-obscur.

C'était une soirée faite pour exalter l'âme, pour pénétrer le cœur de poésie et d'amour.

Vers l'extrémité méridionale du parc de Saint-Aignan, deux jeunes femmes, appuyées sur le balcon d'une terrasse, à deux pas de la Marne, paraissaient absorbées dans la contemplation de ce superbe coucher du soleil. L'une d'elles pouvait avoir dix-huit ans; elle était petite, toute pâle, toute frêle, toute suave, toute jolie; son visage, accompagné de magnifiques cheveux noirs, était d'une blancheur pour ainsi dire brillante comme l'éclat d'une étoile. Elle se nommait Céleste de Saint-Aignan. Sa compagne était blonde et charmante; elle avait un air spirituellement enjoué; sa physionomie s'animait par instants d'un sourire moqueur qui lui seyait à ravir. C'était une de ces femmes aimables, frivoles et coquettes, qui se vantent d'être arrivées au scepticisme sur toute chose, et veulent désenchanter tout le monde, fût-ce même sur leur propre compte. Cette prétention n'avait pas lieu d'étonner chez Clémentine de Volvic : elle avait trente ans, s'était mariée par convenance à un vicomte, vrai laird normand, plus occupé de ses chiens de chasse que de sa femme, et avait eu, tant à Paris qu'en province, plusieurs intrigues plus ou moins secrètes, dans

lesquelles tour à tour elle avait dupé et avait été dupe. Depuis lors elle traitait les hommes comme des jouets, elle faisait de la vie un gai persiflage, et, forte de sa vieille expérience (l'expérience était sa plus grande fatuité!), elle s'imposait le devoir de dissiper l'illusion partout où elle la rencontrait.

Céleste, au contraire, la douce et rêveuse Céleste de Saint-Aignan, ne connaissait encore des choses de ce monde que la poésie qui s'en émane, que les vagues et secrètes aspirations de l'âme vers un idéal de tendresse et de beauté. Elle avait tout le charme d'une nature à la fois grave, mélancolique et délicieuse, toute la fraîcheur embaumée d'une fleur qui vient de s'épanouir.

Le silence régnait depuis quelque temps entre les deux jeunes femmes, lorsque, sur la Marne, une voix s'éleva, émue et vibrante ; elle chantait une barcarole amoureuse. Céleste tressaillit ; elle se rapprocha du balcon, se pencha, puis se redressa vivement. Clémentine sourit.

— Qu'avez-vous, chère enfant? demanda-t-elle; vous êtes toute singulière ; vous avez pâli.

— Moi? balbutia la jeune fille ; et elle reprit en se moquant d'elle-même : En effet, le soir, dans la solitude, je ne puis entendre chanter sans éprou-

ver une émotion très-vive; c'est vraiment ridicule : je suis alors comme une sensitive.

— Avec cette différence, reprit malicieusement Clémentine de Volvic, que la sensitive se retire pour éviter l'impression, tandis que vous, ma belle, vous vous avancez pour la mieux recevoir... Tenez, Céleste, je devine, et je parierais que vous aimez.

Mademoiselle de Saint-Aignan se troubla.

— Vous voulez rire? murmura-t-elle avec effort.

— Je parle très-sérieusement.

— Eh bien! oui, j'aime!... j'aime le vague frémissement des saules et des peupliers qui bordent cette rive! j'aime la splendeur mourante du soleil, le doux frémissement de la brise, l'enivrement des parfums champêtres! J'aime toutes ces harmonies de la nature qui s'exhalent comme un hymne d'adieu à la lumière! J'aime...

—Mieux que cela, ou pire que cela, interrompit Clémentine. Vous aimez un homme, un homme très-séduisant, ma foi!

Céleste froissa convulsivement une branche de charmille. Sa pâleur était extrême, et ses yeux se mouillaient malgré elle. L'indiscrète pénétration de sa compapagne irritait sa susceptibilité virginale. Elle parvint cependant à reprendre un peu de sang-froid.

— De qui parlez-vous? demanda-t-elle. En vérité, madame, vous m'intimidez ; je vous prie de croire que mon cœur est plein d'insouciance et de paix.

— Montaigne eût dit : *peut-être*, et Rabelais : *que sais-je?* Moi, je suis sûre que non... Oh ! ne vous fâchez pas, ne froncez pas ainsi le sourcil : écoutez-moi, écoutez une amie qui veut vous épargner bien des déceptions. Vous êtes très-jeune, Céleste ; vous êtes pure, toute parfumée encore de ces douces croyances, premiers enchantements de la vie, chères illusions qui éclosent brillantes dans un cœur de dix-sept ans, mais que les orages effeuillent impitoyablement, hélas ! Vous aimez et vous aimerez peut-être bien des fois, ignorante que vous êtes, avant de savoir ce que sont les hommes, leurs paroles, leurs serments d'amour. Cette leçon est souvent longue et douloureuse ; elle flétrit la plus belle partie de notre jeunesse. Avant d'arriver à l'expérience, qui seule peut donner le calme aux âmes aussi ardentes que la vôtre, il faut bien souffrir, mon enfant, répandre bien des larmes. Eh bien ! moi, je veux vous éviter ce cruel et long apprentissage, vous épargner, par une seule épreuve, toutes les violences qui menacent votre cœur. Je veux, en un

mot, vous guérir de votre amour. Oui, cette cure merveilleuse, je l'opérerai, et je vous rendrai ainsi, à jamais, cette tranquilité de l'âme que la science nomme *ataraxie,* un vilain mot, mais une excellente chose, croyez-moi.

Parmi ses amants, madame de Volvic avait compté un médecin et un philosophe. L'un des deux lui avait appris cette expression.

Céleste l'avait écoutée avec émotion, mais sans la comprendre beaucoup.

— En vérité, madame, dit-elle, je ne puis convenir que vous ayez raison. Je n'ai point d'amour.

— Vous niez encore!... Faut-il vous dire le nom de celui que vous aimez?

— Madame!

— Faut-il vous dire que vous avez tressailli au son de sa voix, que vous l'écoutez encore en ce moment, et que le voici qui paraît en bateau, là-bas, à la hauteur de la petite île, sous les saules... Je soupçonne qu'il vient à un rendez-vous...

Céleste avait la joue pourpre, le regard étincelant; elle répliqua d'une voix altérée :

— J'ignore, madame, quels sont les motifs qui vous engagent à me tourmenter ainsi, mais je dois vous dire que je trouve vos paroles tout au moins

légères et que je m'en sens blessée. Cessez, je vous prie, de me plaisanter de la sorte; autrement, je me verrais contrainte de vous quitter.

Elle se laissa tomber sur une chaise, cacha sa figure dans ses mains, et s'efforça de refouler les larmes qui lui venaient aux yeux. Clémentine la regarda avec un mélange d'ironie et de compassion, et reprit bientôt en appuyant sur chaque syllabe :

— Eh bien! je persiste à dire que M. Eugène de Guybé a donné un rendez-vous ici.

Céleste releva la tête avec une expression de fier dédain.

— Oh! ma belle, je ne vous accuse pas, repartit Clémentine. Il ne s'agit point de vous.

— De qui donc s'agit-il? demanda la jeune fille, en se levant avec une soudaine agitation.

— De moi, repartit madame de Volvic.

Céleste chancela.

— C'est impossible! murmura-t-elle; vous continuez votre plaisanterie.

— Mon enfant, vous ne savez pas encore dissimuler; c'est là pourtant la première nécessité de notre existence dans le monde... Quant à ce rendez-vous, je ne plaisante ni ne vous trompe.

A ces mots, elle tira de son sein une lettre qu'elle

remit sans la déplier à mademoiselle de Saint-Aignan.

— Lisez, ajouta-t-elle en souriant; la clarté de la lune qui se lève, et remplace le soleil disparu, sied bien à la lecture d'une missive si sentimentale.

Céleste lut ce qui suit :

« Madame,

» Puisque vous allez passer la soirée au château
» de Saint-Aignan, rendez-vous seule, à neuf
» heures, sur la terrasse du bord de l'eau. Soyez-
» y sans faute, je vous en supplie ! Il faut que je
» vous voie sans témoin avant votre départ. Je
» suis malheureux ! je souffre ! je vous aime ! je
» vous aime comme un fou ! »

— Cette lettre n'est pas signée ! objecta Céleste dont le cœur se serrait.

— Vous soupçonnez ma loyauté? c'est mal. Écoutez : neuf heures sonnent. Cette voix qui vous a tant émue, n'est-ce point la voix de M. de Guybé? Et d'ailleurs ne reconnaissez-vous pas son écriture? ne vous a-t-il jamais écrit?

— Jamais.

— Quoi, pas même quelques vers?

— Clémentine! Clémentine! vous êtes bien cruelle! soupira la jeune fille en pleurant. Vous l'aurait-il avoué?

— Folle! est-ce que ces choses-là s'avouent? elles se devinent. Tous ces messieurs, même les plus anti-poétiques, se croient obligés d'assaisonner leur cour avec des vers. Pauvre ragoût, souvent! Enfin, c'est la mode; et voilà pourquoi, sans doute, les volumes de poésie sont tombés en si grand discrédit : nous avons toutes bien assez de nos odes, de nos élégies, de nos romances personnelles! Peu nous importent les recueils de *bouts-rimés* qui se publient de nos jours. Il n'est pas jusqu'à mon mari, vraiment, qui, avant notre *hyménée*, ne m'ait adressé une superbe tirade en vers alexandrins. Malheureusement pour ma vanité, j'ai découvert depuis qu'il avait emprunté ce chef-d'œuvre littéraire à un in-12 précieux, intitulé : *l'Album des Amoureux, ou Choix de Déclarations variées en prose et en vers.*

— Que vous êtes moqueuse, Clémentine!

— Que vous êtes crédule, Céleste! Je parierais, si vous voulez être franche, que parmi les vers glissés dans vos jolies mains par M. de Guybé, il y en a quelques-uns que je possède. Ce n'est pas vraiment que notre Don Juan n'ait assez d'es-

prit pour en composer de nouveaux à chaque nouveau caprice, mais c'est que cet exercice serait par trop fatigant. Voyons, écoutez-moi bien, et répondez à mes questions : dites-moi si M. de Guybé vous a donné des vers intitulés, soit *Amour*, soit *Espérance*, soit *Soupir*, soit *Délire*, soit *Désespoir*, soit...! Mais en voilà bien assez. Si, dans le nombre de ces titres, il ne s'en rencontre pas un correspondant à l'un des vôtres, c'est que M. de Guybé est l'homme le plus scrupuleux de la terre.

Céleste gardait le silence.

— Eh bien? reprit madame de Volvic.

— Eh bien! répondit la jeune fille avec un tremblement nerveux, il m'a adressé des vers sous ce titre : *Amour*.

Clémentine frappa dans ses mains en riant, et reprit :

— Cet *Amour*-là nous est commun, j'en suis sûre. Rappelez-moi les premiers mots. Surtout dépêchez-vous, car M. de Guybé ne tardera pas à paraître ici.

— Ils commencent ainsi, dit mademoiselle de Saint-Aignan d'une voix altérée :

J'aime, et le plus doux nom que ma lèvre soupire,
Et la plus douce voix qui m'exalte et m'inspire,
Les yeux les plus divins, l'air le plus gracieux...

Clémentine interrompit, et ajouta joyeusement :

— Je les connais : ils sont détestables, et pourtant, comme vous, je les sais par cœur; écoutez :

C'est *sa* voix, c'est *son* nom, et *son* air et *ses* yeux.
J'aime et je veux aimer, même sans espérance,
Et, dussé-je être en butte à votre indifférence,
Je vous révèle ici mon secret le plus doux :
J'aime, et celle que j'aime, ô mon ange, c'est vous!

— *Vous*, poursuivit Clémentine en riant, c'est aussi vague que possible. En effet, c'est aussi bien moi que vous, vous qu'une autre, une autre que moi; cela ne peut-il pas s'adresser indistinctement à toutes les filles d'Ève?

— Infamie!

— Bah ! ma belle, il ne faut prendre ni la vie ni les hommes au sérieux, car alors on est infailliblement dupe. Il faut se moquer un peu de tout, effleurer dédaigneusement les passions du bout de l'aile, et toujours aimer un peu moins qu'on ne nous aime... Mais, à propos, reprit-elle, n'avez-vous rien donné à M. de Guybé?

— Peu de chose; ce matin, quelques fleurs que je venais de cueillir.

— Celles qu'il portait à sa boutonnière, lorsqu'il

est venu il y a quelques heures me voir chez moi... Un bouquet d'héliotrope, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Voyez donc le fat! s'écria madame de Volvic, un peu piquée peut-être, mais s'efforçant de ne le point paraître. Oser se présenter chez moi avec le gage de tendresse d'une autre femme? C'est pourtant alors que, ne pouvant m'entretenir seule, parce qu'il y avait du monde dans le salon, il m'a donné le mot d'écrit dans lequel il m'assignait un rendez-vous. Parbleu! monsieur de Guybé, c'est d'une impertinence qui a peu d'exemples, et vous me payerez cela, je vous en réponds.

— Cela est odieux!

— Pauvre enfant! reprit la jeune femme en entraînant Céleste loin du balcon... Vous êtes divinement jolie, parfaitement digne d'être aimée, mais M. de Guybé ne vous mérite pas. Est-il un homme qui vous mérite? Que sais-je? Quant à lui, c'est un cœur déjà usé, qui fait de l'amour un passe-temps; c'est une âme incapable d'une forte passion, par l'habitude qu'elle a d'en éparpiller les étincelles sur son chemin. Pauvre enfant! dans les soirées que nous avons passées ensemble chez votre mère, où vient quelquefois M. de Guybé, ses regards vous ont fait pressentir tout un monde

d'amour inconnu que vous avez voulu connaître. En un instant, votre âme, si pleine de naïves aspirations, fut ravie et séduite. Moi... qui vous observais... je vous ai vue frémir au toucher de sa main comme une harpe éolienne effleurée par la brise! Chère Céleste, prenez garde! le cœur de cet homme ne pourra jamais vous rendre l'amour que vous lui donnerez. Renoncez à cette passion, mon enfant. L'amour-propre est le plus sûr correctif de l'amour. Restez ici, derrière ce massif de verdure; vous entendrez ses aveux, ses serments; vous serez indignée!... Oh! vous souffrirez peut-être cruellement, mais vous serez guérie sans retour.

— Il vous aime donc, vous, madame? demanda la jeune fille d'un ton un peu amer.

— Comme il vous aime, comme il en aime bien d'autres, sans doute, peut-être un peu plus, parce que je pars après-demain pour l'Italie, et qu'il a peur que je ne lui échappe. Il lui reste si peu de temps pour me faire la cour, désormais! Aussi n'a-t-il pas craint de fixer une entrevue sur cette terrasse, dans la propriété même de votre mère, sachant bien que votre famille et la mienne, occupées à leur éternel whist, ne remarqueraient pas ma disparition, et que je serais assez habile pour

me soustraire à votre surveillance. Oh! M. de Guybé est un homme fort habile en matière de rendez-vous.

— Et vous êtes décidée à le recevoir ici?

— Pourquoi pas, puisqu'il semble le désirer si vivement ?

— Et vous ne voulez pas qu'il désire en vain? ajouta la jeune fille d'un air sombre et jaloux.

— Plaît-il? dit Clémentine en regardant fixement Céleste, qui rougit et baissa les yeux.

Clémentine sourit, puis elle reprit :

— En vérité, vous ne raisonnez pas bien, ma toute belle : la contrariété vous enlève toute logique et vous lance en des suppositions d'une hardiesse inaccoutumée. Si j'aimais M. de Guybé, si je voulais répondre à son ardeur, seriez-vous là? vous y aurais-je placée moi-même? L'amour ne veut-il pas le mystère? se ferait-il un jeu d'une trahison? Folle que vous êtes, pour avoir osé me dire les paroles que vous venez de prononcer, vous si pudique, si réservée d'habitude, il faut que votre amour soit bien profond et bien vivace; raison de plus pour que vous vous efforciez d'en guérir... Mais j'entends notre héros qui amarre son esquif ; il va escalader le mur, je remonte.

Quand vous le jugerez à propos, vous viendrez à nous, je vous permets cette petite vengeance. Au revoir, enfant.

Un sourire navrant fut la seule réponse de Céleste. Elle allait disparaître derrière une charmille, lorsque madame de Volvic la rappela.

— A propos, lui dit-elle, je sais que votre famille projette de vous unir à votre cousin, Gaston de Méricourt. Il n'est plus très-jeune, il n'est pas absolument beau. C'est égal, épousez-le, croyez-moi.

— Je le connais à peine, et je ne songe guère à l'aimer.

— Peuh! il s'agit bien d'amour quand on se marie. Gaston de Méricourt est très-riche, ma chère, et c'est l'essentiel.

Disant cela, Clémentine repoussait doucement Céleste dans l'ombre du massif de verdure; puis elle remontait sur la terrasse. M. de Guybé y était déjà. C'était un homme jeune encore, d'une figure intéressante, d'une taille parfaite, d'une tenue de bon ton; un de ces adeptes de la fashion à qui rien ne manque, ni les grâces du corps, ni l'élégance des manières, ni les charmes de l'esprit, rien qu'un peu de sensibilité. Les femmes en raffolent d'ordinaire, les femmes de cœur sur-

tout, comme pour se soumettre à ce système de compensation et d'antithèse que l'on remarque inévitablement quand on scrute les mystères de notre pauvre humanité.

M. de Guybé était un véritable dandy parisien, habitant une charmante villa, non loin du château de Saint-Aignan.

Dès qu'il aperçut madame de Volvic, il s'avança vers elle, et, la prenant par la main, il la fit asseoir :

— Que vous êtes donc bonne d'être venue ! dit-il.

— Avouez qne vous n'y comptiez guère, monsieur?

— Je l'espérais ! répliqua-t-il d'une voix passionnée.

— Allons, vous n'êtes pas trop fat.

— Toujours railleuse ! C'est singulier, vous m'imposez tellement, que je suis devant vous comme un enfant.

— Ce n'est guère dans vos habitudes, n'est-il pas vrai, de trembler devant les femmes?

— On les oublie toutes quand on a le bonheur de vous admirer.

— Vous êtes d'une galanterie !...

— Et vous d'une froideur impitoyable ! Clémen-

tine! reprit-il avec vivacité ; sommes-nous donc ici dans le monde? Pourquoi cette grâce de convention et ce scepticisme railleur? Ne vous sentez-vous pas émue sous l'influence de la solitude où nous sommes, et du doux éclat de l'astre qui semble nous dire : Aimez! Oh! loin de nous l'étiquette de nos sociétés importunes! Dans cette entrevue mystérieuse et charmante, l'esprit doit faire silence; le cœur seul doit parler? Aimons-nous! aimons-nous! ajouta-t-il en se laissant glisser adroitement aux pieds de la jeune femme ; l'amour est le vrai paradis des âmes, et vous êtes l'ange qui peut seul faire de moi un élu!

Comme il achevait ces mots, un bruissement de feuillage le surprit.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en écoutant. Nous épierait-on?

Il se leva pour chercher la cause de cette rumeur. Madame de Volvic le retint.

— Restez, dit-elle. Je verrai moi-même ce que c'est.

Elle descendit les marches de la terrasse, et s'approcha de la charmille ; puis elle revint.

— Nous sommes seuls, ajouta-t-elle, non sans une légère altération dans la voix.

Elle avait vu, au milieu de l'ombre, les yeux de Céleste briller d'un éclat surprenant.

M. de Guybé s'anima de nouveau.

— En vérité, Clémentine, s'écria-t-il, je vous aime comme un fou, comme je n'ai jamais aimé de ma vie ! Et tenez, c'est à ce point que, si vous partez, je vous suivrai ?

— En Italie?

— En enfer, si vous y allez !

— Dieu merci ! je ne vais pas si loin.

— Je ne sais quelle magie réside en vous, ma jolie fée, mais vous m'avez ensorcelé. Vivre sans vous voir me serait impossible.

— Pour le quart d'heure?

— Pour jamais.

— Pour jamais!... Ah bah!... Et mon mari! répliqua-t-elle en feignant l'effroi.

— Que m'importe? vous m'aimez et vous ne l'aimez pas. Je le tuerai, s'il soupçonne notre liaison!

— Voilà qui demande de grandes réflexions. Et d'abord, je ne vous ai pas encore dit que je je vous aimasse : vous ne me déplaisez pas, voilà tout.

— C'est fort aimable assurément, dit M. d

Guybé piqué. Je croyais vous inspirer mieux que cela.

Madame de Volvic, remarquant qu'elle l'avait choqué, et ne voulant pas que cette scène se terminât ainsi, reprit :

— Et d'ailleurs vous-même, qui me parlez d'amour avec tant d'éloquence et d'ardeur, croyez-vous que je puisse être bien fière de celui que je vous inspire?

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne parle pas du passé, d'où je pourrais évoquer des rivales sans nombre; c'est là une manière de se tourmenter par trop candide ! mais je parle du présent. Suis-je en nombreuse compagnie dans votre cœur, monsieur?

M. de Guybé parut embarrassé. Il resta une seconde silencieux, puis il dit avec résolution :

— Je suis incapable de mentir, madame : vous êtes la seule que j'aime, mais vous n'êtes pas la seule à laquelle je laisse croire que je l'aime.

Clémentine sourit.

— Fort bien! dit-elle; vous appelez cela être inconstant, mais fidèle. A mon tour, je vous assure que c'est très-honorable pour moi.

M. de Guybé parut heureux du résultat de sa franchise calculée. Il vit de la jalousie dans les

dernières paroles de madame de Volvic, et se crut aimé : la vanité est si crédule!

— Ah! croyez-moi, je vous aime! s'écria-t-il en se mettant à deux genoux devant la jeune femme. Que m'importe le reste? Pourquoi me parlez-vous si froidement, Clémentine? La vie est-elle toujours si précieuse qu'il faille en sacrifier de gaieté de cœur les instants les plus beaux? Laissez-vous donc aimer! laissez-vous enivrer des voluptés qui bouillonnent dans tous mes sens! Ma Clémentine! ma bien-aimée! mon ange! oublions le passé, écartons l'avenir, vivons dans le présent... Le présent, c'est la joie, c'est le bonheur!... C'est moi qui me prosterne à tes pieds, qui ris et qui pleure, et qui voudrais dérober le feu céleste pour t'animer, froide et dédaigneuse femme, comme Pygmalion anima sa statue.

— Une bonne tirade, pensa Clémentine.

Puis, avec une expression mélodieusement satanique, elle se mit à dire à haute voix :

— Ah! monsieur de Guybé, si Céleste vous entendait!

M. de Guybé regarda madame de Volvic avec stupéfaction.

— Pourquoi me parlez-vous de cette jeune fille? dit-il légèrement décontenancé... Par quelle

bizarrerie me rappelez-vous cette élégie vivante, à laquelle un homme fait attention quand il n'a rien de mieux à faire? N'est-ce pas vous que j'aime, chère âme? N'est-ce pas vous que j'adore?

— Non, monsieur, ce n'est pas moi, c'est elle : vous le lui avez dit du moins; vous lui avez adressé mille regards, mille paroles d'amour. Prenez garde, ajouta-t-elle en se levant avec un enthousiasme subit et irrésistible, il y a une imagination ardente sous cette frêle enveloppe de jeune fille. Il ne faut pas jouer avec le cœur.

— Pur enfantillage que tout cela, je vous jure. Un soir, j'avais été reçu par vous avec indifférence, et je suis allé vers elle... Simple vengeance, en vérité!... Aucun penchant sérieux ne m'attire vers cette enfant; j'étais même à cent lieues de son souvenir.

— Pourtant elle vous touche de bien près!

— Comment cela?

— Vous avez encore à votre boutonnière le bouquet d'héliotrope qu'elle vous a offert ce matin.

— Ah! ces fleurs? balbutia M. de Guybé avec un redoublement de stupéfaction... je les avais oubliées...

Il prit le bouquet dans sa main et parut si embarrassé, que son attitude faillit arracher un éclat de rire à madame de Volvic.

— Comment savez-vous que mademoiselle de Saint-Aignan m'a donné ces héliotropes? lui demanda-t-il.

— C'est mon secret... Vous tenez beaucoup à ces fleurs?

— Pas le moins du monde.

Il les jeta dans la rivière.

— Voyez, dit-il, comme, dispersées sur l'eau, elles passent vite au gré du courant.

— Comme vos amours, monsieur!

En ce moment, un bruit bizarre, semblable à un sanglot, retentit au pied de la terrasse, dans le massif.

— Avez-vous entendu? dit M. de Guybé; il y a là quelqu'un qui nous écoute! Je saurai qui!

Il voulut s'élancer, mais madame de Volvic le retînt de nouveau.

— De grâce! restez, murmura-t-elle, ne me compromettez pas!

Elle retourna vers la charmille. Il y eut alors un moment de silence profond, puis un cri se fit entendre.

— Ah! la pauvre petite, elle est évanouie!

— Qui donc? demanda anxieusement M. de Guybé.

— Céleste! cette chère Céleste! Venez vite, monsieur, et secourons-la.

Mademoiselle de Saint-Aignan ne tarda pas à reprendre connaissance. Lorsqu'elle put se rendre compte de sa situation, elle salua froidement M. de Guybé, puis, s'adressant à madame de Volvic :

— La leçon a été dure, dit-elle, mais elle me profitera. Je n'aimerai plus.

Elle s'éloigna chancelante et le cœur navré.

— Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? demanda M. de Guybé stupéfait.

— Cela signifie que cette charmante Céleste était folle de vous, mon cher Don Juan, et qu'elle vous déteste maintenant. Je l'ai guérie de son amour, voilà!

— Ainsi, vous vous êtes moquée de moi? C'est une perfidie, une trahison!

— Bah! vous vous fâchez! vous ne m'aimez donc plus?

— Non, je vous en veux sérieusement.

— Fiez-vous donc à l'adoration des hommes! Quelle folie!

— Adieu, coquette!

— Adieu, séducteur!

Et, furieux, M. de Guybé se hâta de regagner sa barque. Ses rames frappèrent l'eau à coups précipités.

Accoudée sur le balcon, madame de Volvic le regardait fuir. Elle riait.

Deux ans plus tard, Céleste épousait son cousin, le vicomte Gaston de Méricourt.

— Vous avez enfin suivi mon conseil, ma chère enfant, lui dit madame de Volvic, qui était venue la visiter. Vous venez de faire un mariage de raison.

— Non pas, madame, c'est une erreur.

— Quoi! vous aimez votre mari?

— Depuis un an.

— Et... c'est de l'amour?

— Sincère et loyal.

— Franchement, je ne croyais guère qu'après l'aventure de la terrasse... Vous vous souvenez?

— A merveille. Mais pour une déception, si cruelle qu'elle puisse être, la jeunesse n'abdique pas son droit d'être heureuse en aimant. Tous les hommes, Dieu merci! ne ressemblent pas à M. de Guybé.

— Alors, votre mari?...

— Mon mari, madame, est un homme de cœur.

— Il y en a donc comme cela? Peuh! je crains que ce ne soit encore une illusion.

Céleste sourit finement.

— Une illusion, soit! répliqua-t-elle, mais, de grâce, ne me l'enlevez pas, car c'est pour moi une réalité de bonheur, et j'y tiens.

Madame de Volvic était susceptible : elle sentit la piqûre du léger sarcasme, et se retira d'un air dédaigneux. Elle ne revint plus chez la jeune femme; mais elle alla porter ailleurs le scepticisme de son expérience, et sa manie de vouloir désenchanter les amoureux de vingt ans.

UNE LARME

Lorsque Siméon arriva à Penmarc'h, le soleil baignait déjà dans l'Océan une partie de son disque, et, près de disparaître entièrement, il éclatait sur les flots en rayons réfléchis avec une sublime magnificence. Les falaises s'empourpraient à leurs sommets, et Siméon, en véritable touriste doué d'un vif sentiment poétique, admirait leurs masses colossales, qui forment une vaste digue à l'Océan.

Il avait marché une grande partie du jour. Brisé de fatigue, épuisé de besoin, il descendit

au village, où il soupa à l'auberge de *la Gabare*, servi par la plus gracieuse et la plus jolie *pennèrez* sans contredit de l'endroit et de tout le Finistère : chevelure blonde, œil bleu et coquet, ovale harmonieux, taille souple et svelte; en un mot, Nadine avait l'air d'une dryade en costume breton.

Lorsqu'elle eut mis sur la table, devant notre touriste, ce qui composait son repas, elle s'assit non loin de lui sur une escabelle, et se prit à filer. De temps en temps, elle jetait à la dérobée un regard curieux et mutin sur Siméon, qui le lui rendait de grand cœur, quand l'égoïsme de son appétit lui permettait une distraction. Il la trouvait charmante et s'étonnait qu'un pauvre village de la Cornouaille renfermât une si délicieuse enfant.

Après son souper, il entama avec elle un entretien suivi. Combien ne fut-il pas surpris de voir que la jeune Bretonne n'avait pas moins d'esprit que de gentillesse! Elle possédait même un peu de littérature, pour avoir lu plus d'un feuilleton romanesque et sentimental, genre fort à la mode il y a vingt ans, mais un peu discrédité aujourd'hui que la vogue est acquise aux histoires édifiantes de messieurs les voleurs, les assassins, les scélérats de toute nature, qui font la

gloire de l'humanité et le charme de l'imagination. Quoi qu'il en soit, Siméon se répéta bientôt que Nadine était adorable, et ce fut avec un regret visible qu'il pensa à prendre congé d'elle pour aller coucher à Quimper.

— Eh quoi! lui dit-elle avec une inquiétude sincère, vous partez si tard? Mais la campagne n'est pas sûre à cette heure! Il y a deux mois à peine, un voyageur comme vous a été trouvé assassiné tout près d'ici. Comme vous, il avait quitté Penmarc'h à la nuit tombante. Je vous en prie, monsieur, ne commettez pas une imprudence qui pourrait vous coûter la vie.

Nadine était visiblement émue en parlant ainsi; son regard avait pris une touchante expression de sollicitude. Siméon ne pouvait résister à une semblable prière faite par les lèvres les plus fraîchement carminées du monde, et qui semblaient, en s'entr'ouvrant, découvrir tout un merveilleux écrin de perles. Magique influence de ce qui est jeune et beau! Siméon était brave et bien armé; il n'eût pas un seul instant écouté une vieille Bretonne barbouillée de tabac, qui lui eût exprimé les mêmes craintes d'une voix sibyllique. Il céda tout de suite aux instances de Nadine, s'exagérant sans doute le degré d'intérêt que lui portait déjà

cette jeune pennèrez. L'homme même le plus modeste est toujours fourni d'une effrayante dose de présomption.

Il coucha à l'auberge de la Gabare.

Le lendemain, levé dès l'aube, il se disposait à faire une promenade sur le bord de l'Océan, lorsqu'il rencontra Nadine un panier sur la tête, une main sur la hanche, un sourire sur les lèvres. Elle avait vraiment très-bonne grâce ainsi.

— Où allez-vous donc de si bon matin? lui demanda-t-il.

— Au village voisin, à Pont-l'Abbé, répondit-elle, pour faire la provision.

— Mais c'est loin d'ici, je crois?

— La campagne est belle, le temps est beau, et j'aime à marcher sur l'herbe en fleur.

— Vous devriez bien m'emmener avec vous.

— Très-volontiers! Venez, monsieur.

Siméon ne se le fit pas dire deux fois. Nadine et lui se mirent en route, et l'on traversa gaiement une campagne douce et riante. La matinée était délicieuse, elle communiquait à l'âme les plus tendres sensations. Siméon en subit l'influence mystérieuse, et, s'imaginant sans doute avoir affaire à quelque divinité des campagnes, il fit à Nadine une cour dans les règles, développant aux

yeux de la pauvre enfant charmée, éblouie, toutes les ressources de son esprit et de son cœur. Or, Siméon avait de l'esprit comme un vaudevilliste et du cœur comme un poëte; de plus, il était joli garçon comme un commis voyageur, sauf qu'il n'avait pas sur le visage cette stupide satisfaction de soi-même, qui caractérise presque invariablement le Don Juan de l'échantillon.

Quand Nadine et son compagnon regagnèrent le village, Nadine était rêveuse ; elle était émue, elle aimait. Il y a des amours qui naissent comme cela, aux premières heures de la jeunesse, dans l'exubérance de la vingtième année. Un mot, un regard, un sourire les fait éclore spontanément, de même qu'il y a des fleurs qui jaillissent au printemps d'un grain de poussière : il suffit d'un rayon de soleil pour les développer, quelquefois aussi pour les faire mourir.

La matinée était fort avancée. Siméon et Nadine trouvèrent, planté à l'entrée du village, un grand gaillard vêtu à la façon des mariniers de l'endroit; il avait l'air sombre et timide. Il regarda Siméon de travers, à quoi celui-ci ne fit aucune attention.

— Votre mère est inquiète, Nadine, lui dit le marinier, et je suis venu au-devant de vous.

Nadine ne daigna pas le regarder.

— Il ne fallait pas prendre ce soin, Antonic, répondit-elle avec une douceur particulièrement dédaigneuse.

— Je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur, et alors...

— Et alors vous n'auriez pas pu y remédier, sans doute, répondit-elle encore sur le même ton; de toutes les manières, c'était inutile de vous déranger.

Antonic n'ajouta pas un mot. Il s'en alla, la tête penchée, le cœur gros, les yeux humides. Nadine, en le voyant s'éloigner ainsi, se sentit touchée : elle avait le cœur naturellement bon.

— Le pauvre gars! dit-elle à Siméon; je crois qu'il a beaucoup d'affection pour moi. Il veut m'épouser; mais, je ne sais pourquoi, il m'est insupportable.

Siméon hocha la tête d'un air fin et moqueur.

— Qu'avez-vous donc? reprit Nadine avec étonnement.

— Vous m'effrayez, répondit Siméon en souriant. S'il suffit de vous aimer pour s'attirer votre antipathie, j'ai bien peur...

— De quoi donc?

— De votre aversion.

Elle rougit jusqu'au blanc des yeux, et hâta le pas dans un trouble qui n'échappa pas au jeune touriste, puis elle dit vivement :

— Ah ! vous vous souciez joliment d'une simple paysanne comme moi!..! Et, d'ailleurs, est-ce que vous n'allez pas partir ?

— Dites un mot, je reste ! repartit Siméon avec vivacité.

Il commençait en effet à ressentir pour Nadine, sinon une passion véritable, du moins un goût très-prononcé ; et, bien que pressé de terminer ses pérégrinations à travers la Bretagne, son pays natal, il était violemment tenté de prolonger son séjour à Penmarc'h.

Nadine garda encore le silence. Son sein se soulevait précipitamment, son visage exprimait une extrême hésitation. Enfin, à l'angle d'un mur, sur le point d'entrer dans le village, elle tendit timidement la main à Siméon, et balbutia :

— Restez !

Au même moment, elle se trouva face à face avec Antonic, qui était fort pâle. Nadine lui jeta un regard impatienté, et passa outre en faisant signe à Siméon de ne pas la suivre.

Siméon s'éloignait pour ne rentrer qu'après Nadine à l'auberge de la Gabare, lorsqu'il se ren-

tit frapper légèrement sur l'épaule. Il se retourna et vit Antonic qui avait peine à contenir une secrète agitation.

— Je veux vous parler, dit le marinier en se dandinant avec embarras.

— Qu'avez-vous à me dire?

— Pas grand' chose, répondit le marin d'une voix altérée, sinon que je l'ai vue grandir cette enfant-là, moi!... que je me ferais tuer pour elle!... que je l'aime comme un fou, quoi!... et qu'elle me déteste : voilà!...

— Vous voulez parler de Nadine, sans doute?

— Oui, de Nadine, qui a lu dans des livres et dans des journaux, et qui s'est fait des idées ridicules... tellement qu'elle ne peut plus me souffrir, je le répète... De sorte que je suis malheureux comme une frégate échouée, ce qui n'est pas gai du tout!

— Qu'y puis-je faire, mon brave? dit Siméon avec intérêt.

— Ah! pour ça, c'est facile à deviner! Je suppose que vous êtes un honnête garçon, quoique... enfin, suffit! Bref, puisqu'elle paraît vous écouter de bon cœur, dites-lui qu'elle a tort de me mépriser, qu'elle ne rencontrera jamais à Penmarc'h ni ailleurs un gars qui la chérisse autant et lui

soit plus dévoué qu'Antonic le marinier. Sur mon salut éternel, vous ne mentirez pas!... Et tenez, vrai! ça vaudra mieux que de lui faire la cour, comme je vois bien que vous la lui faites! ajouta-t-il en s'animant. Ce qui... pardon! excuse!... pourrait bien vous porter malheur!

Antonic serra machinalement les poings, et sa grande taille se développa dans toutes ses proportions athlétiques.

— Une menace! dit Siméon, qui vit aux derniers mots du marinier se transformer la nature du sentiment de bienveillance qu'il commençait à éprouver.

Il fixa sur Antonic un regard sévère, et reprit d'un ton sec en lui tournant le dos :

— Je n'accorde rien à la menace. Bonjour.

Antonic le regarda s'éloigner d'un air stupéfait, étourdi; puis, comme se réveillant en sursaut :

— Bête et butor que je suis! s'écria-t-il. C'était pas comme ça qu'il fallait m'y prendre! J'ai outragé ce jeune homme, et il va chercher maintenant plus que jamais à plaire à Nadine pour me faire enrager. Ah! c'est que je le tuerais! et elle aussi!... Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il en dévorant des larmes, comme c'est horrible d'aimer! ça rend féroce!

Il s'élança pour rejoindre Siméon, mais deux mariniers l'abordèrent et l'entraînèrent avec eux au cabaret.

Siméon était en trop beau chemin pour songer à reculer devant ce qu'il appelait déjà sa bonne fortune. Il n'était vraiment pas fâché que la maladresse d'Antonic eût détruit en lui la généreuse impression qui s'y produisait déjà, car peut-être eût-il été capable de renoncer à ses projets de séduction en faveur du jeune Breton. Les sentiments vrais et profonds le trouvaient presque toujours favorable et sympathique. Il résolut donc de ne tenir compte ni de la prière ni de la menace d'Antonic.

Il vit plusieurs fois Nadine dans la matinée, et, par une de ces fantaisies poétiques particulières aux âmes romanesques, il lui donna rendez-vous pour le soir sous les hautes falaises de Penmarc'h ; Nadine voulut refuser, mais il insista si vivement qu'elle promit de s'y rendre dès que sa mère serait couchée.

Siméon employa le reste du jour à visiter les environs : Plonivel, Plomeur, Tréogat. Mais c'est à peine s'il prêtait une légère attention aux monuments celtiquès qu'il rencontrait. Il éprouvait une sensation délicieuse à la pensée que le soir

même il tiendrait Nadine, la charmante Nadine entre ses bras, et cette perspective le rendait indifférent à tout.

Une chose cependant parvint à captiver son attention dans le village de Tréogat : c'était un convoi de jeune fille qui s'arrêtait sur la falaise où l'on descendit le cercueil dans une fosse. Il n'y avait là aucune cérémonie religieuse : quelques parents qui pleuraient et priaient sur la morte. Siméon était ému.

— Pourquoi donc, demanda-t-il, ne l'enterre-t-on pas au cimetière ?

— Elle s'est noyée, répondit d'une voix navrante un jeune paysan auquel il s'adressait.

— Noyée ! répéta Siméon. et pour quel motif ?

— Séduite par un homme de la ville ! répondit-on en s'éloignant de l'étranger avec une sorte de répugnance.

Siméon demeura triste et pensif. Quand il fut seul sur la falaise, il s'assit sur la tombe et y resta longtemps dans une attitude méditative, le regard perdu à travers l'immensité de l'Océan.

Le soir, il arriva le premier au rendez-vous. Les falaises n'étaient éclairées que par les vagues lueurs des étoiles ; elles ressemblaient à une légion de démons réunis pour le sabbat.

Notre jeune touriste se promena sur les galets à pas lents, calme et toujours méditatif, interrogeant parfois le rivage du regard, mais sans l'anxiété, sans l'impatience naturelle à vingt ans, lorsque le cœur est épris et que l'amour promet le bonheur. Un moment il crut avoir aperçu une ombre du côté de Penmarc'h. Il s'avança et ne vit rien. Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Nadine arriva, toute rouge, essouflée, tremblante.

— Mon Dieu ! dit-elle, comment ai-je pu consentir?...

Siméon lui prit les mains avec tendresse, il la fit asseoir au pied d'une roche qui surplombait d'un air menaçant.

Presque au même instant, une ombre se dressa derrière cette roche, et une voix sombre, désolée, murmura ces mots :

— Justement la roche minée et branlante ! Ah! malheur à eux !

Nadine et Siméon n'entendirent qu'un soupir vague, qu'ils prirent pour une légère plainte de la brise.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici? demanda Nadine avec un peu d'effroi.

— Pour vous faire mes adieux, répondit gravement Siméon.

La jeune Bretonne fixa sur lui un regard stupéfait.

— Quoi! dit-elle, vous partez?

— Demain.

— Ah! fit-elle comme suffoquée.

Ses joues pâlirent, ses yeux se mouillèrent.

Siméon sentit son courage l'abandonner.

— Écoutez-moi, Nadine, reprit-il avec effort. Vous êtes jeune et jolie, sans expérience, un peu romanesque même, et plus d'un à ma place tenterait sans scrupule de s'emparer du doux trésor que vous êtes, ne fût-ce que pour un instant. Je vous l'avoue, telle était d'abord ma coupable intention, car je ne vaux pas mieux que tant d'autres, et le stimulant des plaisirs étouffe souvent en moi la bonté native de mon cœur. Mais une rencontre bizarre m'a ramené bien vite à des sentiments de loyauté et d'honneur, et je veux vous donner un utile avertissement dont vous apprécierez sans doute, chère Nadine, la noblesse et la générosité.

Alors il fit comprendre, par un franc et délicat aveu, qu'il eût tout fait pour l'obtenir quelques heures auparavant; mais, ce but atteint, il eût

tranquillement continué son voyage à travers la Bretagne, sans se soucier du chagrin qu'il laissait peut-être derrière lui.

— Rentré à Paris, au sein de ma famille, ajouta-t-il, je vous eusse oubliée bientôt, et, après vous avoir promis le retour, je n'eusse jamais songé à revoir ce coin de terre où vous vivez... Voilà, ma pauvre enfant, ce qu'est le voyageur, ce que sont les hommes comme moi sortis des grandes villes. Oiseaux de passage, ils jettent parfois le trouble aux lieux où ils s'arrêtent, et repartent ensuite insoucieux vers les contrées où leur destin les pousse... Ah! Nadine! méfiez-vous d'eux! J'ai vu dans ce jour même enterrer sur la falaise une jeune fille de Tréogat; la malheureuse s'était jetée à la mer pour échapper au déshonneur.

— Oui! oui! s'écria Nadine agitée et couvrant son visage de ses deux mains : c'était une de mes anciennes compagnes!

Siméon, profitant de cette circonstance imprévue, continua avec un héroïque effort.

— Douloureux exemple, n'est-ce pas? dit-il en s'animant. Eh bien! chère Nadine, il ne faut point à l'avenir compromettre, comme cette pauvre compagne, l'innocence de votre âme et le repos de votre vie. Désormais ne cherchez le bonheur qu'autour de

vous, au village, parmi ceux du pays. Avec eux, du moins, vous ne craindrez pas l'abandon, car celui qui vous donnera son cœur ne dédaignera pas de vous donner sa main!

Il parla de la sorte pendant quelques instants. Sa voix avait une onction pénétrante. Nadine l'écoutait en silence et se sentait convaincue de la sincérité et de la justesse des paroles de Siméon. Quand elle se leva pour regagner Penmarc'h :

— Merci, monsieur, dit-elle avec une mélancolie empreinte d'un peu d'amertume. Je suivrai vos conseils, car ils sont bons, quoiqu'ils m'aient d'abord serré le cœur. Je ne vous en veux pas pour cela, et je me souviendrai toujours de vous, même quand vous m'aurez oubliée à Paris.

Elle lui tendit la main, qu'il pressa sur ses lèvres avec vivacité, et elle s'en alla tristement.

Il la regarda s'éloigner. Il lui semblait que son cœur s'élançait vers elle pour la ressaisir.

Un homme de haute taille se dressa devant lui. Siméon ne le reconnut pas d'abord.

— C'est moi! s'écria-t-il, moi, Antonic, qui viens vous dire : C'est bien, ça, tonnerre! c'est superbe, ça! J'en ai encore des larmes dans les yeux! Ah! je n'aime guère les messieurs, moi! mais, foi d'homme et de marinier, pour vous je

me jetterais à l'eau par une tempête effroyable! C'est comme je vous le dis. Je ne mens jamais.

Siméon sourit douloureusement.

— J'ai fait mon devoir, dit-il. Mais vous supposez bien que ce n'est pas votre menace?...

— Ah! grand Dieu! Je suis sûr, je ne sais pas pourquoi, que vous êtes brave comme un loup de mer. Et, vrai! tantôt j'ai été un rustre et un imbécile. Il faut me le pardonner tout de suite.

— Bien volontiers, répondit cordialement Siméon.

— Que voulez-vous? moi, j'aime Nadine de passion; c'est fatal! Si bien que, malgré que je ne ferais pas de mal à une mouche d'ordinaire, j'étais caché là, derrière vous, décidé à vous écraser sous la roche branlante qui tient à peine sur sa base, et au pied de laquelle vous étiez assis avec Nadine, Voyez!...

Il alla imprimer une violente secousse au morceau de granit, qui tomba.

— Peste! dit Siméon en réfléchissant à part soi qu'une bonne action est aussi quelquefois une bonne égide, il paraît que nous l'avons échappé belle!

— Je me serais tué après. Mais vous étiez morts tous deux.

— Vous êtes, pardieu! un amoureux athlétique et terriblement déterminé! Ce que Nadine peut faire de mieux, c'est de vous épouser.

— Eh bien! parlez pour moi, monsieur.

— Je vous le promets, Antonic.

Il retourna à l'auberge; une vieille servante fumait en l'attendant.

Il ne revit Nadine que le lendemain : elle était pâle et grave. Il échangea quelques paroles avec elle, et glissa plusieurs fois le nom d'Antonic durant l'entretien. Nadine devina son intention.

— Il est probable que je l'épouserai, répondit-elle avec une sorte de résignation pénible. Autant lui qu'un autre. Peut-être l'aimerai-je un jour.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle sentit sa poitrine se gonfler, et s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma.

Le cœur ulcéré, Siméon quitta Pennarc'h sans avoir revu la jeune Bretonne. Vingt fois il fut sur le point de revenir sur ses pas, car il sentait que, lui aussi, il aimait déjà la pauvre enfant. Mais où cette passion pouvait-elle aboutir? Sans doute au malheur de Nadine. Il recueillit toute son énergie, et continua résolument son chemin.

Siméon ne revint à Penmarc'h que vingt ans plus tard. Il descendit à l'auberge de la Gabare. Cette fois il n'arrivait point à pied, mais en berline de voyage; cette fois ce n'était plus un jeune et beau garçon; l'âpre tourbillon du monde parisien et les fatigues d'une vie d'ambition l'avaient flétri et cassé prématurément. A peine comptait-il quarante-cinq ans, et déjà il paraissait vieux.

Nadine, elle, entrait dans sa trente-huitième année; elle était fraîche et jolie encore, en dépit d'une teinte mélancolique répandue sur son visage. Antonic, son mari, était resté à peu près le même, toujours robuste, dispos, et amoureux de sa femme comme lorsqu'il avait vingt ans.

Siméon ne se fit pas reconnaître d'eux, par un amer sentiment de coquetterie. Il sembla un instant goûter une intime satisfaction à voir le couple heureux. Il remonta bientôt en berline, et, jeta un dernier coup d'œil sur Antonic et Nadine, debout au seuil de leur auberge. Il sentit alors une larme furtive glisser sur sa joue creusée, et se renfonça vivement dans sa voiture.

Cette larme était douce; elle contenait un vertueux souvenir de sa vie de jeunesse et d'amour.

FLEUR-DE-PRINTEMPS

I

Marcel passait pour un original. On le voyait souvent vers la nuit, sur le toit qu'il habitait, les bras croisés sur sa poitrine, contempler une étoile, la plus brillante des étoiles fixes : Sirius. Il s'oubliait dans cette rêverie profonde, et, quand l'heure sonnant avec lenteur au clocher de l'église voisine le ramenait aux réalités de notre planète, il portait sa main à son visage, qui était humide. Quel sentiment pénible, quelle pensée

attristante troublait ainsi son recueillement? Avait-il mesuré, dans son esprit stupéfait, la distance effroyable de l'étoile (plus de huit millions de millions de lieues), ou pénétré les mystérieuses lois qui la tiennent suspendue dans l'espace? Certes, il était assez savant pour comprendre toutes ces choses et en être écrasé. Mais l'admiration des immensités de la nature arrache bien rarement des larmes à la jeunesse, plus touchée des beautés de la créature. Que se passait-il donc en Marcel? Nul ne le savait que lui-même. Ce qu'on savait de lui, c'est qu'il vivait seul, qu'il étudiait beaucoup et qu'il était pauvre, si pauvre, que sa mansarde n'avait pour tout mobilier qu'une couchette de bois blanc garnie d'une paillasse, une table, une chaise, de vieux livres et des instruments de physique. Ce que l'on savait encore, c'est que son seul revenu provenait de quelques leçons de mathématiques, et que ce revenu, insuffisant même pour un pythagoricien, était l'unique ressource dont il vécût. Anaxagoras l'eût certainement avoué pour son disciple le plus zélé et le plus convaincu.

Son caractère et ses habitudes étaient d'ailleurs aimés de tous ceux qui le connaissaient; il était doux, poli, obligeant, et menait une vie

d'une régularité irréprochable. Si la bizarrerie qui le portait à s'asseoir, par les belles nuits, sur le toit de sa maison, à y demeurer des heures entières, le regard fixé sur un point du ciel, n'avait fait supposer qu'il avait des atteintes de folie, on l'eût généralement estimé le plus parfait garçon de la terre. On avait hasardé bien des commentaires à ce sujet. Que ne cherchent pas à expliquer les vénérables commères de tous les quartiers du monde? Les plus entendues et les plus malignes y avaient perdu leur langue, ou avaient déclaré que c'était un monomane amoureux d'une étoile. Les honnêtes matrones n'étaient pas aussi éloignées de la vérité qu'elles le pensaient elles-mêmes. Ce n'est pas sans doute que le feu scintillant de Sirius eût allumé dans le cœur de Marcel une ardeur cosmographique, et que, comme l'amant de la lune, il brûlât de s'unir à cette étoile par des nœuds éthérés. Il ne poussait pas l'amour de l'astronomie jusqu'à ce degré d'effervescence. Le pauvre diable aimait en Sirius autre chose qu'un simple monde de cent quatre-vingt millions de lieues de diamètre. Il aimait dans cette étoile un doux souvenir, le plus doux qu'il eût jamais renfermé dans les replis les plus cachés de son âme, d'ailleurs presque

toujours absorbée dans l'étude et la réflexion.

Un soir, las de poursuivre à travers des logarithmes la solution de divers problèmes trigonométriques, il était allé respirer dans les prés Saint-Gervais, cette oasis où Paris va cueillir des lilas, un air pur et chargé des senteurs balsamiques du printemps. Le ciel avait cette limpidité bleuâtre qui permet aux étoiles de briller du plus vif éclat. Une seule, cependant, entr'ouvrait dans l'azur son œil radieux, et souriait au paysage comme une charmante promesse de calme et de bonheur. Le regard pensif, Marcel marchait à pas lents, admirant cette fois non en astronome, mais en poëte, ce diamant lumineux des belles nuits, et laissant au hasard le soin de diriger ses pas.

Tout à coup, un léger cri, suivi d'un éclat de rire qui ressemblait à la cadence perlée d'un rossignol, l'arracha à sa contemplation. Son regard, perdu dans les profondeurs de l'éther, s'abaissa vivement vers le sol, et Marcel remarqua qu'il se trouvait dans une prairie coupée par de petits ruisseaux enfouis sous la verdure. Au même instant, il aperçut, à peu de distance, deux jeunes filles fort remarquables à beaucoup d'égards. L'une d'elles, assise sur l'herbe, brune et belle de cette

beauté épanouie qui révèle plus de vingt-cinq ans bien écoulés, faisait tournoyer gaiement son chapeau de paille, qu'elle tenait à la main, sans songer à porter secours à sa compagne, dont un pied s'était profondément embourbé dans la terre grasse d'un ruisseau. Celle-ci, les joues empourprées d'un vif incarnat, s'efforçait de sortir de ce mauvais pas et n'y pouvait réussir.

Le premier mouvement de Marcel fut un geste d'admiration. Jamais, en effet, il n'avait rencontré une créature plus ravissante de jeunesse, de grâce et de simplicité. Cheveux d'un blond doré, œil bleu de ciel, peau éblouissante de blancheur, taille souple et fine comme une liane, tout en elle eût semblé révéler l'ange, si par sa modeste parure et son pied embarrassé, elle n'eût plus évidemment démontré son origine terrestre et ses goûts de grisette enthousiaste d'églogues en action. Après une seconde d'immobilité, Marcel s'élança vers la jeune fille, et, prenant dans ses mains nerveuses deux petites mains d'enfant qu'on lui tendait, il fit si bien qu'il sauva l'imprudente de sa position désespérée; mais ce ne fut ni sans peine ni sans perte. Le ruban qui serrait la jambe de notre gracieuse étourdie s'étant rompu, son soulier était resté plongé dans la vase. Grande dé-

solation entremêlée de folles plaisanteries et de rires joyeux.

— Pauvre Fleur-de-Printemps! s'écria la jeune fille au chapeau de paille, tu étais si bien tout à l'heure, plantée au milieu de ce frais ruisseau; mais, juste ciel! reprit-elle en voyant le pied déchaussé, tu as donc perdu une de tes racines?

— Mon Dieu, oui, répondit la toute jeune fille en sautant à cloche pied, je ne sais plus comment me tenir sur ma tige, je vais tomber.

Et toutes deux de rire encore comme chantent les oiseaux.

Marcel n'avait pas entendu sans surprise le langage des deux compagnes; il s'était mis en devoir d'extraire de la boue le soulier qui y avait presque entièrement disparu. Il se releva, son trophée à la main, triomphant comme Thésée quand il eut saisi la toison d'or. Mais, on le comprend, la chaussure de la blonde enfant n'avait pas le lustre de l'objet précieux conquis par le roi des Argonautes. Cette chaussure était toute maculée d'une boue noirâtre peu séduisante à voir, et cependant elle était si petite, si mignonne, si délicatement dessinée, qu'elle parut ravissante à Marcel. Il la lava dans l'eau claire du ruisseau, en la comparant vingt fois aux pantoufles de Cen-

drillon ou aux babouches d'une chinoise de Tong-Chou-Foo.

Il ne songeait pas à s'en dessaisir, quand la brune jeune fille s'écria :

— Eh bien ! monsieur, ne voyez-vous pas que mon amie va perdre l'équilibre si vous ne lui donnez pas son soulier.

— Ah ! pardon, pardon, mademoiselle ! balbutia otre étourdi ; et il restitua ce qu'on lui demandait.

En ce moment, il rencontra le suave regard de la jolie blonde, et sentit son cœur comme inondé d'un fluide tiède et parfumé.

Après s'être chaussée, celle-ci se retourna vers Marcel, et lui dit d'une voix argentine :

— Merci, monsieur, de votre bonté ; je regrette de tout mon cœur de ne pouvoir vous offrir une preuve de ma reconnaissance pour votre dévouement.

Ces mots, lancés avec une gracieuse étourderie, rendirent Marcel singulièrement pensif. Il soupira... Ce soupir était peut-être un souffle embaumé de l'amour. L'amour est une fleur qui s'épanouit vite au soleil de la jeunesse et du mois de mai.

La charmante rieuse trouva son sauveur, ce

qu'il était en effet, fort joli garçon. Elle remarqua surtout sa mine douce et honnête, et elle se sentit légèrement troublée. Tous les deux demeurèrent un instant interdits.

— Ah çà! s'écria la brune compagne avec un sourire railleur, avez-vous l'intention de rester plantés là bien longtemps?

Marcel s'efforça de recueillir un peu de présence d'esprit.

— Si j'osais... balbutia-t-il.

— Osez toujours, continua son interlocutrice.

— Je supplierais mademoiselle...

Et Marcel indiquait avec hésitation la suave enfant.

— Mademoiselle Fleur-de-Printemps? dit gaiement la plus âgée; c'est le nom de votre héroïne, comme Fleur-d'Été est le mien. Toutes deux nous sommes fleuristes, pour vous servir.

— Fleur-de-Printemps! Fleur-d'Été! répéta Marcel, non sans étonnement.

Et il interrogea du regard la plus jeune, qui lui paraissait mériter toute confiance comme toute admiration.

— Mon Dieu! oui, monsieur, répondit-elle, nous nous appelons simplement Marie toutes les deux; mais les compagnes de notre atelier nous

ont donné les surnoms que vous venez d'entendre.

— Elles ont fait preuve d'esprit! s'écria Marcel. Il était impossible de vous mieux nommer.

— Mais, à propos, reprit Fleur-d'Été, vous aviez commencé une phrase tout à l'heure? Achevez-la.

— Soit, reprit Marcel d'un air embarrassé; je voulais prier mademoiselle Fleur-de-Printemps de regarder là, au ciel...

— Quoi donc? demanda d'un air naïvement étonné la jeune fille à qui ces paroles s'adressaient.

— Cette étoile qu'on nomme Sirius.

Les deux jeunes filles regardèrent aussitôt l'astre qu'indiquait Marcel.

— Pourquoi faire? s'écria Fleur-d'Été.

Marcel ne répondit pas.

— En effet, reprit la blonde enfant, quelle est votre pensée?

— Ma pensée est bien simple. La voici : Quand je vous ai rencontrée, mademoiselle, j'avais les yeux fixés sur cette étoile, je ne l'oublierai jamais, et ce souvenir me sera d'autant plus cher, qu'en la regardant à l'avenir j'aurai présent à la mé-

moire que vous aussi vous l'avez fixée de vos yeux plus bleus que l'azur qui l'environne.

Fleur-de-Printemps baissa les yeux et ne répondit pas.

Sa compagne se leva, et, s'approchant de Marcel avec intérêt.

— Mais c'est très-galant ce que vous dites là, monsieur, dit-elle, c'est gentil comme une romance de Loïsa Puget ou de Paul Henrion.

— Je ne songe pas à mettre les romances en action, mademoiselle; je répète tout bonnement ce que me dicte mon cœur.

— Et vous avez raison, monsieur; il faut toujours suivre l'impulsion du cœur. Le cœur seul rend heureux.

Disant cela, elle regarda de nouveau, d'un air coquet et mutin, l'étoile qui resplendissait toujours, s'empara d'un énorme bouquet de lilas qui reposait sur l'herbe, puis, pressant le bras de sa jeune amie, elle l'entraîna en lui disant :

— Viens, mignonne, il se fait tard.

Marcel les arrêta d'un geste, et, d'une voix tremblante :

— Ne vous reverrai-je plus? demanda-t-il.

— Nous venons quelquefois le dimanche aux

prés Saint-Gervais, répondit Fleur-de-Printemps; au revoir, monsieur.

Et les deux compagnes disparurent derrière une haie d'aubépine. Marcel, l'honnête garçon, ne songea pas même à les suivre, mais il revint souvent aux prés Saint-Gervais, les jours de fête ; ce fut inutilement; il n'y rencontra point celles qu'il cherchait, et chaque fois il regagna sa demeure avec plus de tristesse et d'ennui, car l'image de Fleur-de-Printemps s'était profondément gravée dans sa pensée, et, comme une divinité dans un sanctuaire, elle y était l'objet d'une naïve et secrète adoration.

Il y a des gens qui prétendent que la science endurcit le cœur. C'est le contraire qui est vrai : elle l'attendrit.

C'était depuis cette époque qu'après les labeurs de la journée, à l'heure où Sirius s'éveille au ciel, on avait vu notre jeune savant, mélancolique et recueilli, contemplant avec des larmes dans les yeux l'astre qui lui rappelait la ravissante apparition.

Devait-il jamais revoir Fleur-de-Printemps ? Il n'osait plus l'espérer.

II

Marcel n'avait pas rencontré dans les prés Saint-Gervais Fleur-de-Printemps et Fleur-d'Été, par la raison bien simple que toutes deux étaient parties pour l'Allemagne avec le baron Max d'Exter.

Nous ne savons s'il existe encore des princes russes et des lords anglais très-généreux, mais nous avons la certitude qu'on trouve parfois des seigneurs allemands très-riches et fort originaux. Le baron Max d'Exter était de ce nombre. Il avait rencontré dans Paris Fleur-de-Printemps, qui revenait de l'atelier où elle travaillait; il s'en était fortement épris, et, l'abordant un jour, il lui avait tenu à peu près ce langage avec un accent germanique des plus prononcés :

— Mademoiselle, je vous adore; je pars demain pour l'Allemagne, et, si vous voulez, je vous emmène avec moi; votre fortune est faite.

La surprise de Fleur-de-Printemps ne fut pas des moins étourdissantes. On ne trouve pas tous

les jours l'occasion de faire sa fortune en voyageant. Elle ne put s'empêcher de regarder attentivement son interlocuteur, qu'elle trouva fort laid. Il était long, maigre, blafard, et sensiblement bossu.

Le baron devina-t-il cette impression défavorable? Il faut le croire, car il reprit vivement :

— Quand vous jugerez à propos de me quitter, je vous donnerai autant de fois mille florins que vous serez restée de mois avec moi. Je me nomme Max d'Exter, je suis baron, et je n'ai qu'une parole.

— Eh ! que voulez-vous donc faire de moi? demanda Fleur-de-Printemps, sans comprendre parfaitement la valeur de la proposition qui lui était faite si catégoriquement.

— Ma maîtresse, répondit l'Allemand d'un ton câlin.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur ! s'écria-t-elle en lui riant au nez.

Et elle s'envola comme un oiseau moqueur.

Fleur-de-Printemps habitait avec Fleur-d'Été une chambrette dans le Marais. Toutes deux étaient orphelines et récemment arrivées à Paris. Elles y vivaient honnêtement, sans doute pour ne pas faire mentir la formule grammaticale qui prétend

que toute règle a ses exceptions. Or, on connaît la règle des fleuristes à Paris, et même dans le reste du monde civilisé.

Fleur-d'Été s'était mise en retard; quand elle fut de retour au domicile commun, Fleur-de-Printemps lui raconta ce qui venait de lui arriver.

— Et tu as refusé? s'écria sa compagne avec ébahissement.

— Si tu l'avais vu, ma chère... Horriblement laid!...

— Mais il doit être richissime!... Un baron allemand, c'est toujours millionnaire comme un prince russe ou un lord Anglais.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi?

— Romanesque, va!

— Je te l'ai déjà dit, ma chère, si je cesse jamais d'être sage, ce sera par excès d'amour.

— Eh bien! moi, ce sera par excès d'ambition.

— Folle!

— Bah! J'adore le luxe, l'élégance, les voyages, et j'aimerai celui qui me donnera tout cela.

— Justement, voilà ton affaire! s'écria Fleur-de-Printemps avec un grand éclat de rire.

En effet, le baron Max d'Exter avait poussé la porte entre-bâillée, et, se dressant sur le seuil comme une vision d'Hoffmann :

— C'est encore moi, dit-il; vous ne voulez pas être ma maîtresse, eh bien! vous serez ma compagne de voyage; voulez-vous?

Les deux jeunes filles demeurèrent stupéfaites. Fleur-d'Été fut la première à maîtriser son émotion.

— Réponds donc, dit-elle en souriant au baron.

Fleur-de-Printemps répliqua non sans un peu d'hésitation :

— Grand merci, monsieur, je n'ai nulle envie de voyager.

— Mais, chère amie, reprit sa compagne, c'est pourtant bien gentil de voir de beaux pays!

— Tu trouves, ma chère? Alors que monsieur t'emmène à ma place.

— Je vous emmène toutes les deux, mesdemoiselles, repartit le baron.

Fleur-d'Été tressaillit de plaisir.

— Je m'ennuie beaucoup, reprit le noble Allemand, cela m'amusera. Je reviendrai demain savoir votre réponse. Voici mon nom et ma demeure. Au revoir.

Il posa une carte sur la cheminée, puis il se retira, après avoir adressé à la blonde Fleur-de-Printemps un regard plein de tendresse et d'admiration.

Le baron Max d'Exter savait qu'il était fort laid, mais il savait mieux encore qu'il était fort riche. Il était convaincu qu'avec de l'or on obtient toutes les jouissances de ce monde, et il n'avait pas grand tort. Cent fois déjà il avait fait l'expérience que tout s'escompte ici-bas, et que l'amour même est une denrée dont le cours est coté comme toutes les marchandises. ALLES FUR GOLD, *tout pour de l'or,* tel était son aphorisme habituel. Cela flattait son opulence, mais cela commençait à l'ennuyer.

Cependant l'impertinence avec laquelle Fleur-de-Printemps avait reçu ses avances avait éveillé sa surprise et sa curiosité. « Bah ! s'était-il dit, c'est qu'elle ne me connaît pas et qu'elle craint que je ne tienne point parole. Nous verrons bien ! »

Lorsqu'il retourna chez les jeunes filles, Fleur-d'Été lui ouvrit avec empressement.

— Eh bien ! dit-il, est-ce convenu?

— C'est convenu, nous partirons quand il vous plaira.

Fleur-d'Été avait-elle pris des renseignements à l'hôtel des Ambassadeurs? Il y a lieu de le présumer.

— A une condition, objecta Fleur-de-Printemps, que cette résolution paraissait réjouir beaucoup

moins, c'est que, mon amie et moi, nous ne nous quitterons jamais.

— Soit, répondit le baron, qui commençait à ne rien comprendre à cet excès de réserve et de vertu.

Le soir même, les deux jeunes filles et lui partaient pour l'Allemagne en prenant le chemin de fer de Strasbourg.

Fleur-d'Été était toute radieuse: Fleur-de-Printemps semblait pensive; ses yeux, dirigés vers le ciel, aperçurent tout à coup l'étoile de Sirius. Une pensée soudaine, caprice du cœur, fantaisie de l'imagination, lui représenta le jeune homme des prés Saint-Gervais regardant mélancoliquement comme elle, à la même heure, cette blanche étoile, presque aussi brillante que Vénus.

— Lui, du moins, il est jeune et beau! murmura-t-elle en soupirant.

Le baron lui prit la main et lui adressa quelques compliments. Elle replia sur lui son regard humide et tressaillit péniblement.

Nos voyageurs demeurèrent trois mois en Allemagne. Voilà pourquoi Marcel parcourut vainement les prés Saint-Gervais, où le ramenait sans cesse le souvenir de Fleur-de-Printemps.

III

De retour à Paris, le baron Max d'Exter installa les deux fleuristes dans un riche appartement de la chaussée d'Antin. Tentures de soie brochées en or, meubles en bois des îles, futilités coûteuses, rien n'y manquait de ce qui fait la vie élégante et frivole. Au milieu de tout ce luxe, que Fleur-d'Été trouvait adorable, qu'elle contemplait avec une certaine envie jalouse, Fleur-de-Printemps cherchait vainement le bonheur. C'était une de ces âmes délicates, dont les répugnances demeurent invincibles, et auxquelles l'opulence ne peut faire accepter le dégoût... Or, le baron lui était antipathique, et elle n'avait pu se décider encore à se montrer reconnaissante des folies qu'il commettait pour obtenir une faveur.

Soit que la nouveauté de cette résistance imprévue eût excité chez lui un sentiment sérieux, soit qu'il voulût éprouver jusqu'au bout cette vertu indomptable dont il n'avait pas encore trouvé d'exemple, il ne se lassait pas. Il semblait

s'amuser, au contraire, de ce jeu nouveau pour lui, et, à chaque résistance de l'enfant, il murmurait entre ses dents : *Alles fur gold* ! nous verrons bien. Puis il recommençait à la combler de délicates prévenances et de riches présents. Un jour, cependant, il s'était impatienté et l'avait menacée de l'abandonner. Fleur-de-Printemps, sans hésitation, avait revêtu son modeste costume de grisette, qu'elle avait conservé par une fantaisie enfantine, et elle lui avait dit : « Je pars, monsieur le baron ; je tiens plus à ma liberté qu'à votre opulence. Adieu. » Cette démarche chevaleresque avait désarmé l'amoureux Allemand, qui s'était empressé de la retenir.

— Décidément, dit Fleur-d'Été à sa compagne, voilà un homme qui t'idolâtre!

— Et moi, je le déteste! répliqua Fleur-de-Printemps.

— Tu es bien difficile, ma chère!

— Eh! mon Dieu, non; j'ai plus de cœur que de vanité, et tout ce luxe ne vaut pas à mes yeux un peu... d'amour.

— Sotte! exclama sa compagne en haussant les épaules d'un air dédaigneux,

Puis elle soupira, et ce soupir signifiait évidemment : Ah! si j'étais à sa place!

Fleur-d'Été était véritablement l'amie de Fleur-de-Printemps. Aussi avait-elle essayé vingt fois de la supplanter auprès du baron Max d'Exter; mais celui-ci, fidèle comme un chevalier antique, avait froidement repoussé les avances de la perfide. Le cœur humain est ainsi fait : il ambitionne ce qu'on lui refuse, et repousse ce qui lui est offert.

Fleur-de-Printemps n'était pas heureuse; de vagues tourments l'agitaient; elle se disait que sa résistance ne pouvait être éternelle, et que, à moins de quitter loyalement ce qui l'entourait, elle ne pouvait toujours échapper au pacte tacite qu'elle avait consenti en acceptant les soins du baron. Repliée en ses rêveries, elle regrettait sa vie laborieuse d'ouvrière, sa fraîche insouciance et son bonheur dans la pauvreté. Aussi bien songeait-elle parfois aux prés Saint-Gervais, au jeune homme qu'elle y avait rencontré; elle se rappelait alors les grands yeux noirs mélancoliques de l'inconnu, ses cheveux d'ébène; puis elle souriait en se rappelant la fantaisie qu'il avait eue de lui faire contempler une étoile, comme s'il eût voulu lui offrir ce diamant des belles nuits.

Un soir qu'elle était seule, assise en un vaste fauteuil, dans l'embrasure d'une fenêtre de son

appartement, elle rêvait en regardant le ciel, que la lune éclairait d'une douce clarté ; une seule étoile parvenait à lutter victorieusement contre elle : c'était Sirius. Elle la regarda plusieurs fois avec un frémissement indescriptible. Puis, soudain, elle crut voir se dessiner entre elle et l'étoile une silhouette qui ressemblait au jeune homme des prés Saint-Gervais. En effet, elle le vit assis, le visage tourné vers le ciel, sur le toit en pente douce d'une maison voisine. Elle resta ébahie de surprise et de joie en retrouvant ainsi le pauvre rêveur fidèle au culte du souvenir.

En ce moment Fleur-d'Été entrait.

Fleur-de-Printemps s'élança vers elle.

— Je l'ai vu, ma chère! s'écria-t-elle d'un air heureux.

— Qui donc? demanda sa compagne.

— Lui, notre jeune homme à l'étoile!

— Où l'as-tu vu?

— Tiens, reprit Fleur-de-Printemps en entraînant son amie vers la fenêtre, là-haut, sur ce toit; l'aperçois-tu?

— Oui, mais je distingue mal; je n'ai pas, comme toi, les yeux perçants du cœur.

— Tu ne saurais croire comme je suis contente. Je ne m'ennuie plus.

— Que comptes-tu donc faire ?

— Moi? Rien.

— Allons, puisque tu aimes irrésistiblement cet inconnu, il faut le voir.

— Tromper le baron d'Exter? Jamais!

— Ma foi, je ne te comprends pas.

— Ma chère amie, je t'ai déjà dit que la vue du baron m'est insupportable, c'est plus fort que ma volonté; mais je ne consentirai jamais à le trahir tant que je profiterai de ses bontés. C'est clair.

— Parfaitement clair, ma chère amie, et je t'approuve; nous pouvons du moins, pour te distraire, nous occuper de tes amours sans qu'elles s'en doutent. Mais à propos, tu ne sais pas le nom, la profession ?...

— Je ne sais rien de plus que toi.

— Eh bien! laisse-moi agir.

Et Fleur-d'Été ne fit ni une ni deux : elle sortit pour aller prendre des renseignements.

Sur ces entréfaites, le baron entrait. Il présenta à Fleur-de-Printemps un délicieux bijou, que celle-ci daigna à peine regarder.

— Vous n'êtes pas satisfaite de cela? demanda-t-il.

— Je suis très-satisfaite, au contraire.

— Très-bien; et moi aussi. Commencez-vous à m'aimer un peu?

— Bien peu.

— Tant pis!... Enfin, j'attendrai encore. Je suis patient.

Puis il murmura :

— *Alles fur gold*! Nous verrons bien.

Le baron Max d'Exter parut horrible, ce soir-là, aux yeux de Fleur-de-Printemps. Elle fut ravie d'apprendre qu'il était forcé de la quitter de bonne heure pour se rendre à un raout chez l'ambassadeur d'Autriche.

Quand Fleur-d'Été fut de retour :

— Ma chère, dit-elle, j'ai les renseignements les plus circonstanciés; et, d'abord, il se nomme Marcel.

— Joli nom, murmura Fleur-de-Printemps.

— C'est un excellent jeune homme; on ne lui a jamais connu de maîtresse. Jamais!

— Ah! c'est gentil, cela! reprit joyeusement la jeune enthousiaste.

— De plus, c'est un savant; il sait beaucoup de choses.

— Alors, il doit savoir aimer.

— Je le crois bien; mais, hélas! toute cette

grande science ne l'enrichit guère : il est pauvre comme Job.

— Que me dis-tu là? Le malheureux!...

— Il couche sur une paillasse.

— Est-ce possible?

— Un sou de lait le matin, quelques rogatons le soir, c'est tout ce qu'il mange.

— Tu m'affliges, ma chère!

— Je te raconte la vérité; voici en deux mots son histoire : il appartient à une famille aisée de Normandie, mais il a été contraint d'abandonner ses parents parce qu'il possède une belle-mère, une marâtre, qui lui reprochait sans cesse son inaction et le pain qu'il mangeait. Il est venu alors à Paris, où il vit du revenu de quelques leçons de mathématiques.

— Pauvre jeune homme!

— Écoute bien encore : la concierge qui m'a fourni tous ces détails a ajouté qu'il était un peu fou sans doute, car il ne passe guère de soirée sans regarder pendant des heures entières les étoiles, une surtout...

Fleur-de-Printemps gardait le silence; elle avait le cœur gros.

— Décidément, reprit sa compagne, vous êtes nés sous la même constellation.

— Alors, repartit sérieusement la jolie blonde, nous devrions suivre le même chemin ; j'y réfléchirai. En attendant, venons en aide à Marcel, s'il se peut, et soyons les fées de sa mansarde, ma chère. Veux-tu ?

IV

Violente fut la surprise de Marcel lorsque, rentrant un soir dans sa chambrette, il vit son lit dressé dans les conditions les plus confortables. Deux matelas, un traversin, un oreiller s'y arrondissaient à donner une violente envie de dormir. Il se crut la dupe d'une illusion, mais il fut bien obligé de se rendre à l'évidence, lorsqu'il eut palpé et repalpé sa nouvelle literie. Elle n'avait rien de fantastique, rien d'idéal.

D'où pouvait lui venir ce présent ? Il n'avait pas d'amis assez riches pour lui faire de telles surprises, et généralement il croyait peu aux fées. Il interrogea sa portière, laquelle parut aussi grandement étonnée que lui, et force lui fut de se coucher dans un bon lit sans être bien certain de ne pas rêver.

Le lendemain, ce fut bien une autre surprise. Revenant comme à l'ordinaire, après avoir donné ses leçons de mathématiques, prendre chez lui son repas pythagoricien, il trouva sa table couverte d'une nappe bien blanche, garnie d'un potage et de quelques mets dont la mine eût réveillé l'appétit d'un mort.

— Décidément, s'écria-t-il, c'est fabuleux! A moins de croire que le diable ne soit pour quelque chose en tout ceci, je n'y puis rien comprendre et reste abasourdi.

Le pauvre savant avait un appétit féroce; il ne put résister à la tentation, et prit place à table. En dépliant sa serviette, une lettre s'en échappa. Il se hâta d'en briser le cachet, et lut ces mots, convenablement orthographiés :

« Monsieur,

» Ne cherchez pas à me connaître, ce serait
» inutile; je suis un sylphe invisible, le sylphe des
» nobles cœurs. Acceptez le peu qui vous est
» offert par une main amie, et soyez heureux. »

Pas plus qu'aux fées, Marcel ne croyait aux sylphes; cette lettre ne lui apprenait donc rien. Cependant, à la délicatesse de l'écriture, à la

tournure sentimentale du style, il ne pouvait douter que son sylphe ne fût une femme. Mais quelle femme? Fallait-il penser que, touchée de son dénûment, quelque locataire sensible et généreuse eût résolu de lui venir en aide? Hélas! Marcel connaissait tout le personnel féminin de sa demeure, personnel d'un âge mûr, d'une beauté négative, et cette pensée flattait médiocrement son esprit romanesque.

— Ah çà! s'écria-t-il en se redressant tout à coup, mais c'est une aumône!... et d'une vieille femme, peut-être!... Ah! fi!

Il prit dans une armoire un morceau de pain rassis, une tranche de jambon, et les dévora. Il s'abstint de la sorte de toucher au repas succulent dont il ignorait l'origine. Le soir, il jeta matelas, traversin, oreiller dans un coin de la mansarde, et coucha sur sa paillasse. Le lendemain, en rentrant chez lui, il retrouva le lit confortablement refait, son couvert dressé comme la veille, et une nouvelle lettre sur sa serviette. Il lut :

« Un sylphe n'est jamais vieux et laid: rassu-
» rez-vous donc. Prenez; ce n'est point une au-
» mône de la charité ; c'est un don de la recon-
» naissance et de l'affection. »

— Mais que signifie cela? et comment pénètre-t-on chez moi en mon absence?... Sans doute reprit Marcel, avec une double clef de ma porte et avec la connivence de ma concierge... Enfin, je me résigne et j'accepte, puisque apparemment mon bienfaiteur est une jolie femme.

Là-dessus, il se mit à table et se montra le digne émule de l'ogre Galifron et du fameux Gargantua.

Les jours suivants amenèrent de nouvelles surprises : tantôt, c'était une commode en merisier, tantôt une couchette du même bois; une autre fois, des rideaux de perse à fleurettes bleues; une autre fois, un couvre-pieds de même étoffe, si bien qu'en moins de quinze jours, l'humble mansarde du pauvre savant devint une chambrette pleine de gentillesse et de fraîcheur. Et pendant ce temps, chaque jour, à cinq heures du soir, son dîner se trouvait proprement servi, sans qu'il eût pu savoir encore s'il entrait par la porte, par la fenêtre ou par une trappe. Inutile de dire qu'il avait fait de nouvelles démarches dans l'espoir d'apprendre d'où lui venait tout cela, mais on répondait imperturbablement à ses questions que personne ne comprenait rien à tous ces phéno-

mènes, qui tombaient sans doute du soleil, de la lune ou des étoiles.

— Pour moi, je tombe des nues! exclama Marcel.

Il se lassa de tant de mystère, et, contre son habitude, il demeura deux jours sans sortir de chez lui. Durant ces deux jours, point de dîner, point de surprise, il fut obligé de se contenter d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau. Peut-être regretta-t-il un meilleur repas? En tout cas, sa curiosité s'exaltait au plus haut point. Une impatience nerveuse l'enfiévrait ; il eût donné les plus belles années de son existence pour découvrir l'être mystérieux qui intervenait ainsi dans son existence avec le désir incontestable de lui faire une vie meilleure, et qui, comme l'antique Isis, se dérobait impitoyablement à ses regards. Il cessa cependant d'épier ce qu'il ne pouvait découvrir, et reprit ses habitudes ordinaires. Dès lors, sollicitude, prévenances, soins, tout reparut.

Mais, soit que le tourment d'une curiosité mal satisfaite, soit que l'excès du travail eût dérangé sa santé, Marcel tomba malade; il fut en proie à une fièvre violente qui lui donna le délire. Dans ses instants de crise, il lui semblait voir à son

chevet une jeune fille divinement belle qui, penchée sur lui, le regardait avec une douce compassion et lui prodiguait ses soins ; puis, au moment où ses idées devenaient plus lucides, où ses yeux moins hagards commençaient à saisir plus distinctement les objets, il croyait la voir s'éloigner et disparaître dans la muraille. Alors il s'écriait :

— Ne t'envole pas, ô mon bel ange ! Ta vue me fait du bien ! Je t'en supplie, reste à mes côtés, ou je meurs !

Et il répétait à plusieurs reprises le nom de Fleur-de-Printemps. Mais il s'apercevait bientôt que la radieuse apparition n'était que le fantôme de ses sens agités, et qu'il avait pris sans doute pour une admirable jeune fille sa vieille concierge qui le soignait.

La convalescence fut assez longue. Il était sauvé, cependant ; un peu de faiblesse lui restait encore du mal qui l'avait mis au plus bas. Un soir, incliné sur son lit et bercé dans une vague somnolence, il reposait, quand un bruit le réveilla. Il vit dans la muraille une porte s'ouvrir et l'ange de son délire lui apparut comme une simple mortelle. Pâle, émue, timide, elle vint s'asseoir près de Marcel qui, dans un trouble extrême, regardait cette apparition, et reconnaissait

en elle l'étrangère des prés Saint-Gervais. Ce coup était trop inattendu pour qu'il ne se crût pas encore le jouet d'une hallucination. Son esprit flottait dans un véritable chaos; il eut peur pour sa raison.

— Est-ce encore un rêve? murmura-t-il en passant ses mains sur son visage... Au nom du ciel! si vous n'êtes pas une ombre, une vision, parlez!... Oh! parlez!... et que le son de votre voix me ramène à la réalité!...

— Je ne suis pas une ombre, je ne suis pas une vision, je ne suis pas même un sylphe, bien que j'en aie eu un moment la prétention. Je suis la jeune fille des prés Saint-Gervais et de l'étoile de Sirius.

— Oui, je vous reconnais, car je ne vous ai jamais oubliée! oui, c'est bien vous, Fleur-de-Printemps. Comment se fait-il que vous soyez ici, chez moi?... Ah! j'avais perdu l'espoir de vous retrouver!

— Je vais tout vous dire, écoutez.

Et elle lui raconta son voyage en Allemagne, sa conduite avec le baron Max d'Exter, les secrètes aspirations de son cœur, la manière dont elle l'avait revu, et le procédé qu'elle avait mis en jeu pour parvenir jusqu'à lui.

— J'ai séduit votre concierge, continua-t-elle, je lui ai dit que j'étais une de vos parentes éloignées, et que je désirais vous venir en aide en gardant l'incognito. Elle me confia alors que rien n'était plus simple; qu'une chambre contiguë à la vôtre était à louer; cette chambre avait une porte condamnée, recouverte même de papier de ce côté, et qu'il était facile d'ouvrir. A partir de ce moment, j'eus accès chez vous, et vous connaissez le reste.

Pendant ce récit, invraisemblable à certains égards, Marcel était devenu soucieux; sans doute, il croyait peu à la nature irréprochable des rapports de Fleur-de-Printemps avec le baron Max d'Exter.

La jeune fille devina ses perplexités, et se dirigea vers la porte, sans le saluer.

— Où allez-vous? demanda-t-il avec agitation.

— Je pars.

— Déjà! Vous ai-je offensée, juste ciel?

— Vous ne me croyez pas; adieu.

— Restez, je vous en conjure!... Restez! s'écria Marcel, frappé de la franchise et de la dignité qui pénétraient la voix et l'attitude de la jeune fille. Je vous crois.

— Me croirez-vous aussi, monsieur, quand je

vous dirai que je viens de quitter une vie de luxe et d'opulence parce que le baron Max d'Exter a découvert mes assiduités en cette maison, et m'a fait de ces reproches qu'une femme de cœur ne peut supporter?

— Serait-ce vrai, mademoiselle? Qu'allez-vous faire maintenant?

— M'aimez-vous?

— Si je vous aime! Ma vie vous appartient!

— Merci. Ma présence ici vous en dit assez sur mes sentiments.

Marcel ne répondit pas. Il tomba aux pieds de Fleur-de-Printemps, et couvrit ses mains de larmes et de baisers.

V

Marcel acquit bientôt la conviction que tout ce que lui avait dit la jeune fille était l'exacte vérité. La belle enfant était allée demander de l'ouvrage dans quelques ateliers de fleuristes, quand un homme se présenta chez lui.

— Mademoiselle Fleur-de-Printemps? demanda

le visiteur avec un accent germanique très-prononcé.

— Que lui voulez-vous?

— Je regrette de l'avoir tourmentée parce qu'elle venait ici, et je viens lui demander pardon.

— C'était donc votre maîtresse?

— Oh! oui... Oh! non... C'est-à-dire que je prenais soin d'elle, et j'attendais sa bonne volonté... Savez-vous où elle est?

— Elle est au diable! s'écria Marcel.

Et il ferma la porte de sa mansarde au nez du baron.

Quelque confiance qu'il eût en celle qu'il aimait, le doute, ver rongeur, était au fond de sa pensée. Assez généreux pour n'en rien laisser soupçonner, il souffrait en secret, car son amour pour Fleur-de-Printemps n'était pas un de ces sentiments frivoles qui s'évanouissent au moindre souffle de l'inconstance. C'était une passion sérieuse, qui s'était accrue encore à l'aspect des qualités qu'il avait appréciées en elle depuis qu'il avait appris à la connaître et à l'estimer profondément.

— Oui, se dit-il avec un transport de joie, elle ne m'avait pas trompé! elle était irréprochable;

et le contact de cet opulent satyre ne l'avait pas flétrie. O mes amours, mes charmantes amours, je vous suis maintenant dévoué pour la vie!

Quand la jeune fille fut de retour, Marcel lui raconta la singulière visite qu'il avait reçue, et la pressa contre sa poitrine avec enthousiasme. Elle ne manifesta aucune satisfaction, resta calme, et dit :

— Aviez-vous besoin de cela pour croire à ma sincérité, Marcel?

— Oh! non! répondit-il en rougissant.

— Allons, allons, il vous restait quelque soupçon; mais je vous pardonne, incrédule.

— Ma chère petite Marie, vous êtes l'ange de de la vérité!

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur, je ne suis pas un ange; je suis une pauvre ouvrière fleuriste, et bien malheureuse, assurément.

— Comment cela?

— Hélas! les fleurs ne vont pas, nous sommes en pleine morte-saison; l'ouvrage manque, et je suis désolée!

— Bah! consolez-vous! Vous vous occuperez de l'intérieur, moi de l'extérieur. Je vais me mettre en quête pour obtenir de nouvelles leçons, et je serai bien maudit du sort si je n'y parviens

pas. Pendant ce temps, vous soignerez notre petit ménage, nous vivrons de peu, et je serai le plus heureux des hommes si vous ne souffrez pas de la pauvreté.

— Je ne souffrirai que quand vous ne m'aimerez plus.

— Alors je suis tranquille, car je vous aime et vous aimerai toujours !

Et les deux amants, pour ainsi dire ravis de leur indigence, échangeaient mille protestations de dévouement, et se juraient avec exaltation une éternelle fidélité.

En effet, si le bonheur, cet oiseau de passage, semblait avoir fait quelque part son nid, c'était certainement dans l'humble mansarde des deux amoureux; tout y était, sourires, chants, parfums, comme en une belle matinée de printemps. Aucun nuage ne troublait la sérénité de leur tendresse; aucune ombre n'obscurcissait l'éclat de leur félicité.

Marcel avait réussi dans ses démarches ; il avait facilement trouvé l'occupation qu'il cherchait. De son côté, sa compagne était si proprette, si active, si intelligente, que tout rayonnait dans l'humble intérieur. Au milieu de cette intimité, peu régulière aux yeux de la loi, moins répréhensible

peut-être aux yeux des bonnes gens, le temps s'écoulait rapide et joyeux.

Le baron Max d'Exter, avec une opiniâtreté toute germanique, tenta quelques démarches pour ramener à lui la fugitive, mais celle-ci ne daigna pas même l'écouter, et le noble allemand se retira plus furieux, mais plus amoureux que jamais.

Fleur-d'Été vint aussi visiter son amie, et lui fit naturellement mille protestations d'amitié. D'un ton plaintif elle lui avoua qu'elle était devenue la maîtresse du baron, et lui déclara qu'elle n'avait accepté cette riche position que sur le refus persistant et formel de son ancienne compagne.

— Tu as bien fait, reprit Fleur-de-Printemps en riant; je ne t'en veux pas, et je te souhaite bon courage et grande prospérité.

Depuis lors elle n'avait revu ni l'un ni l'autre, et sa vie s'était écoulée, modeste et tranquille, au milieu des douceurs de son amour partagé et des soins de son ménage charmant. S'il lui arrivait de comparer son opulence d'autrefois à sa pauvreté du moment, rendons-lui cette justice, jamais elle n'hésitait dans ses préférences. Elle n'avait plus, il est vrai, ce superflu de toutes choses qui devient si vite une nécessité, ces caprices satisfaits qui sont bientôt des besoins impérieux ; mais, en

revanche, son esprit n'était pas tourmenté par les rigueurs d'une perspective cruelle, et son âme obéissait à l'inspiration de son cœur, sans contrainte et en toute liberté. A défaut des satisfactions du luxe, elle avait les joies de l'âme : ce qui, soit dit en passant, vaut mieux qu'on n'affecte de le croire en général. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue beaucoup. Il est difficile de jouir de la meilleure des situations, d'une situation préférée, quand on craint de voir se tarir les ressources ordinaires qui font vivre ! C'est ce qui advint, hélas ! à nos aimables amoureux. La fortune, qui les avait favorisés un moment, les abandonna tout à coup. Sous divers prétextes, les élèves de Marcel cessèrent leurs leçons ; il fit de vaines démarches pour les remplacer. S'il n'eût craint que pour lui seul, il se fût tranquillement croisé les bras, et, comme un fataliste, il eût attendu une chance plus favorable et des jours meilleurs ; mais la pensée que Fleur-de-Printemps allait manquer du nécessaire, stimulant son activité, il fit des tentatives désespérées pour obtenir un emploi. Ses sollicitations n'eurent aucun succès. Sa compagne remarqua son air abattu et lui en demanda la cause.

— Amie, lui répondit-il, je regrette maintenant que tu te sois attachée à moi.

La jeune fille le regarda avec anxiété.

— Déjà las de notre existence ? murmura-t-elle avec un gros soupir.

— Non, chère enfant ; mais désolé d'avoir accepté ton sacrifice.

— Il n'y a de sacrifice que dans le renoncement à ce qu'on aime ; or, je haïssais tout ce qui m'entourait autrefois.

— Mais, malheureuse, ne détesteras-tu pas bientôt la misère qui va nous assaillir, et ne songeras-tu pas tristement à l'opulence perdue ?

— Jamais ! jamais ! La misère avec toi cent fois plutôt que la richesse avec un autre !

Elle prononça ces mots avec un accent que Rachel n'eût pas dédaigné. Les femmes de cœur ont toujours du génie ; elles sont toujours un peu comédiennes, sans le savoir.

— Adorable créature, tu me rends mon courage ! s'écria Marcel.

Il fit des prodiges d'activité, postula dans toutes les administrations publiques, se présenta chez cent industriels sans pouvoir obtenir le plus petit poste, la moindre comptabilité, enfin le plus mince emploi.

Il y a dans la vie de ces séries d'infortune qui semblent d'autant plus persistantes qu'on les combat avec plus d'énergie. La chance contraire, qui accablait Marcel s'attaqua même à la vaillante Fleur-de-Printemps, car à peine était-elle entrée dans un grand atelier dont elle devait diriger les travaux, que l'établissement tomba en faillite, et qu'elle vit de la sorte lui échapper cette lucrative occupation. Alors commença pour les deux enfants une existence pleine de tourments et de privations. Il fallut recourir à des expédients extrêmes, et, peu à peu, la gracieuse chambrette de nos amoureux se dégarnit d'une partie de son gentil mobilier.

Au sein de cette détresse, Fleur-de-Printemps s'efforçait de paraître souriante, mais un noir chagrin s'était emparé de Marcel. Comme suprême ressource, il s'était adressé à sa famille, qui, dans une dure réponse, avait refusé nettement de lui venir en aide, lui offrant, au reste, de le recevoir dans son aimable giron. Libre, il n'eût jamais consenti à retourner vers la marâtre qui lui avait reproché le pain qu'il mangeait; pouvait-il abandonner sa compagne, l'intrépide jeune fille qui avait préféré son amour à la richesse? Il n'y songea pas un seul instant, et, solliciteur

infatigable, il recommença ses éternelles démarches, suivies d'éternelles déceptions.

Un jour, cependant, la chance parut lui sourire : une promesse lui fut faite, dans laquelle il prit confiance ; elle devait se réaliser immédiatement. L'espoir refleurit dans son cœur, et ce fut avec joie qu'il annonça cette bonne nouvelle à celle qu'il aimait.

Il faisait une de ces belles journées d'automne, où la nature, tiède et rayonnante, semble redoubler de grâce et de douceur, comme une femme déjà sur le retour redouble de tendresse et de coquetterie. La campagne devait être bien belle, la verdure bien diaprée, les fleurs bien épanouies, les brises bien parfumées ! Marcel et Fleur-de-Printemps, pour fêter le retour à l'espérance, se mirent en chemin et se dirigèrent vers les prés Saint-Gervais, emportant une frugale collation. Après avoir, oublieux de leurs soucis, folâtré gaiement dans les champs, ils s'établirent sur l'herbe au pied d'une haie, et y disposèrent leur petit festin. Marcel s'absenta pour aller acheter dans un cabaret un peu de vin bleu, ce nectar des pauvres, cette ambroisie de la jeunesse.

En ce moment, un homme parut devant Fleur-de-Printemps : c'était le baron Max d'Exter.

— Je vous ai aperçue de la fenêtre d'une maison de campagne, dit-il, et je suis accouru. J'ai beaucoup de plaisir à vous revoir.

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, répondit froidement la jeune fille. Comment se porte mon amie Fleur-d'Été?

— Très-bien... trop bien... Elle est là, dans la maison, où elle boit beaucoup de vin de Champagne. Elle m'ennuie énormément... Mais vous, continua-t-il, êtes-vous heureuse avec votre petit jeune homme, votre pauvre savant?

— Très-heureuse, monsieur.

— J'en suis fâché, car je vous aime toujours, et si vous vouliez...

Fleur-de-Printemps l'interrompit avec finesse :

— Vous oubliez, lui dit-elle, que mon amie vous attend. Adieu, monsieur.

— Oh! oh! je me moque pas mal de votre amie! Je vous répète que je vous aime avec sincérité, et que, pour vous obtenir, j'offre de vous constituer une fortune immédiatement.

— De grâce, n'insistez pas, si j'avais dû accepter quoi que ce soit de vous, ce serait fait depuis longtemps.

— Je n'ai pas été assez généreux ; je vous donne dix mille livres de rente.

— Ne plaisantez pas, je vous prie.

— Quinze mille!

— Monsieur...

— Vingt mille... en un bon sur mon banquier.

— Assez! assez! s'écria Fleur-de-Printemps avec plus d'impatience que de colère. Si vous étiez chez moi, je vous montrerais la porte poliment, mais sans hésitation.

— Oh! c'est tout à fait surprenant! s'écria le baron. Refuser vingt mille livres de rente... Enfin, mademoiselle, vous réfléchirez... Je suis toujours à votre disposition...

Et il s'éloigna en multipliant ses salutations et en murmurant:

— Est-ce que cette petite grisette fera toujours mentir cette grosse vérité: « *Alles fur gold?* » Nous verrons bien!

Marcel revint bientôt, une bouteille à la main.

Fleur-de-Printemps lui raconta en riant la nouvelle équipée de son adorateur allemand.

Marcel fut soucieux tout le reste de la journée.

VI

Ce que nos amoureux avaient pris pour un rayon d'espérance n'était qu'une vague lueur qui se dissipa bientôt. En effet, Marcel apprit que la place qu'on lui avait formellement promise venait d'être donnée à un postulant mieux appuyé que lui. Cette nouvelle déception l'abattit. Un morne désespoir s'empara de son cœur, il devint sombre, taciturne, et sa compagne s'efforça vainement de raffermir son courage brisé.

Un matin — Fleur-de-Printemps était absente — il courut vendre une mappemonde, une boîte de mathématiques, des livres qui lui restaient encore, et il rentra dans sa mansarde le visage calme et d'un pas ferme. A le voir, on eût facilement deviné qu'il venait de prendre une résolution énergique. Il posa sur la cheminée le mince produit de la vente, et s'assit à sa table où il écrivit une lettre. Sa main hésitait par moments; une larme, glissant avec lenteur sur ses joues pâles, tomba sur le papier. Quand il eut plié sa lettre,

il se leva, fit le tour de la chambre, embrassa tous les objets qu'il allait quitter, et qui lui étaient si chers depuis que Fleur-de-Printemps les avait parfumés en y touchant. Soudain, il aperçut au chevet du lit un bonnet de mousseline qui paraît d'ordinaire la blonde tête de la jeune fille. Il s'en empara vivement, le porta à ses lèvres, et se prit à sangloter.

— Adieu ! adieu ! dit-il d'une voix étouffée, et il s'élança dehors.

Fleur-de-Printemps rentra ; elle frémit en voyant. la petite somme et la lettre que lui avait laissées Marcel. Le douloureux pressentiment qui la saisit ne la trompait pas. Elle lut ce qui suit :

« Chère âme,

» Je ne veux pas que tu te résignes plus long-
» temps à une vie de misère et de douleur ! Tu es
» trop courageuse pour me fuir, c'est à moi de te
» rendre la liberté.

» Belle et bonne camme tu l'es, tu mérites une
» destinée meilleure; tu l'auras, j'en suis sûr,
» quand tu ne seras plus soumise à l'influence
» funeste d'un paria tel que moi !

» Je te quitte le cœur gros de chagrin, mais

» j'emporte l'espérance que mon départ te rendra
» la prospérité.

» Je te laisse tout ce que je possède, à peine
» une obole, hélas! Oublie-moi, et sois heureuse.
» Adieu.

» Marcel. »

Cette lettre produisit sur la pauvre enfant une impression violente, elle pleura à flots. Bien des jours passèrent sans adoucir sa peine, car c'était une affection profonde que lui inspirait Marcel.

Elle nourrissait l'espoir que l'éloignement lui semblerait bientôt insupportable, qu'il ne tarderait pas à revenir, et cette pensée consolante lui ranimait le cœur. Chaque fois qu'elle entendait du bruit sur l'escalier, elle courait ouvrir sa porte; mais alors elle se trouvait en face d'un étranger, et, plus abattue, plus souffrante, elle se renfermait dans son isolement et son chagrin.

Un mois s'était écoulé ainsi, Marcel n'avait pas reparu. Fleur-de-Printemps, pâle, amaigrie, fiévreuse, était bien changée; on la reconnaissait à peine. Chose plus triste encore, ses minces ressources s'étaient épuisées, et elle ne songeait pas même à les renouveler; elle se laissait littéralement mourir de faim.

Un soir, le front dans ses petites mains toutes fluettes, elle était livrée à de pénibles songes, à de navrantes inspirations, lorsqu'on frappa à sa porte ; un vif reflet éclaira son visage..., elle s'élança pour ouvrir...

Le baron Max d'Exter parut.

— Que me voulez-vous? demanda la pauvre fille en tremblant ; venez-vous encore me faire vos offres impertinentes?

Le baron parcourut des yeux avec satisfaction la mansarde appauvrie.

— J'ai appris, mademoiselle, que vous étiez abandonnée, et je suis venu. Mes intentions sont toujours les mêmes. Acceptez.

— Je refuse, monsieur.

— Mais c'est de la folie! Je sais que vous êtes très-pauvre et sans travail.

— Je n'ai plus besoin de rien.

— En vérité, je ne vous comprends pas.

— Il est inutile que vous me compreniez.

— Vous êtes encore déraisonnable aujourd'hui ; je reviendrai demain.

— Revenez donc, répondit Fleur-de-Printemps en souriant avec tristesse; je vous le permets.

Le baron se retira.

Un moment après, la jeune fille allumait tran-

quillement un réchaud; elle prenait quelques dispositions, puis, les mains jointes, le regard au ciel, elle s'étendait sur son lit.

Une vapeur lourde qui se répandit dans la chambre appesantit bientôt les paupières de la pauvre enfant. Tout à coup elle fit un mouvement et se pencha hors de son lit, comme pour mieux apercevoir un objet qui venait de solliciter son attention. Cet objet, c'était son étoile, c'était Sirius, dont le scintillement venait d'apparaître au ciel, dans l'encadrement de la croisée.

Fleur-de-Printemps la contempla avec une indicible expression d'amour et de douleur. Soudain plusieurs coups frappés à sa porte se firent entendre. Elle ne répondit pas. On frappa de nouveau. Elle garda encore le silence. Aussitôt une voix s'écria:

— Ouvre! c'est moi... Marcel!

La jeune fille poussa un cri; elle bondit hors de son lit, et retomba sans force sur le carreau.

La porte s'ouvrit sous un coup violent.

— Malheureuse! s'écria le jeune homme en enlevant dans ses bras la chère créature; qu'allais-tu faire?

— J'allais mourir, murmura-t-elle.

— Il faut vivre, au contraire ! il faut vivre pour le bien-être, pour le bonheur !

— Que dis-tu? est-ce un rêve?

— Non, c'est la vérité : une maladie terrible, le choléra, a tué mon père et ma belle-mère. Je suis leur seul héritier, et je viens te dire : Marions-nous !

Fleur-de-Printemps ne répondit pas, elle s'évanouit.

Le lendemain, le baron Max d'Exter revint à la mansarde ; il fut surpris d'y retrouver Marcel.

— Eh bien, dit-il à la jeune fille, avec un imperturbable aplomb, consentez-vous enfin?

— Monsieur, répondit Marcel, demi sérieux, demi moqueur, ne vous avisez plus de vous adresser à ma femme, ou je vous brûlerais la cervelle sans aucune hésitation !

— Votre femme?... Elle est votre femme?

— Nous nous marions dans un mois. Vous ne serez pas de la noce, assurément.

— Étourdissant ! murmura le baron en descendant l'escalier. Qui aurait dit qu'une petite fleuriste... C'est égal : *Alles fur gold!* nous verrons bien... avec d'autres !...

LA DOT D'OLIVETTE

Kerglus marchait à grands pas, la tête en l'air, le nez au vent, sur la route qui conduit de Brest à Guipavaz. Son chapeau de toile cirée était fièrement posé sur l'oreille; le large col de sa chemise bleue s'étalait avec orgueil sur une veste à boutons de cuivre reluisants comme l'or; son pied, chaussé d'escarpins, était leste et coquet; en un mot, Kerglus avait l'air tout à fait crâne et gentil. Sa bonne figure ronde souriait et réflétait à peine dix-neuf ans, malgré le hâle vieillissant que l'atmosphère marine et le soleil du tropique lui avaient imprimé. Dans ses yeux il était facile de lire le contentement de soi-même, et dans sa mar-

che rapide l'impatience d'un prochain bonheur.

Kerglus, en effet, allait revoir son bourg natal et sa vieille mère, et sa chère sœur Olivette, et sa chaumière et ses amis. Il était parti mousse; il revenait quartier-maître, après une expédition de trois années à travers les Océans du globe. Son intelligence, sa bonne conduite, son aptitude, l'avaient fait remarquer de son capitaine qui l'avait tout de suite pris en affection. Son intrépidité et son sang-froid dans quelques bourrasques épouvantables, où le vaisseau sur lequel il servait avait été près d'être englouti, lui avaient mérité son avancement.

De retour à Brest, et sur le point de repartir pour une croisière dans la mer du Nord, il avait obtenu un congé de trois jours; son intention était de les employer à se divertir royalement. Grâce à ses longues économies, à la libéralité de son capitaine, dont il était le secrétaire, il avait l'escarcelle la mieux remplie de tous les quartiers-maîtres du monde... Il possédait une somme de cinq cents francs.

— Trente-six mille bastingages! murmurait-il en se frottant les mains, je n'ai que soixante heures à moi, mais c'est égal, je saurai si bien les remplir, que ça pourra passer pour un mois

de plaisir et de fête. Ah! les amis! nous allons nous divertir joliment! N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas ronger du biscuit de mer, ni avaler de l'eau trouble et salée. En avant le vieux vin retour de l'Inde! A la broche les poulardes du Mans! Salut au *guin ardent*, comme on dit au pays; l'eau-de-vie fait la gaieté! Mais, une minute, ma mère et ma sœur avant tout! La moitié de ma bourse pour elles, pour elles mes plus beaux napoléons!

A ces mots, il se mit à sauter joyeusement, car la pensée d'une bonne action redouble le bonheur ou console les chagrins. Bientôt il apercut le clocher dentelé de son village; son cœur tressaillit; il se prit à courir. Un quart d'heure après, il était devant la gracieuse chaumière de sa famille. C'était un dimanche; sa mère et sa sœur, assises sur un banc de pierre près de la porte, au-dessous de l'unique fenêtre qui éclairait l'intérieur, filaient leur quenouille; elles semblaient pensives et tristes; leurs regards étaient fixés à terre, et je ne sais quoi de découragé se trahissait dans leurs mouvements. Kerglus s'arrêta un instant à les contempler sans bruit; il vit une larme furtive tomber des yeux de sa mère sur son tablier de toile grise. Il sentit que sa gaieté s'envolait soudain et

que son cœur commençait à se gonfler. Il s'approcha doucement et s'agenouilla aux pieds de la vieille femme.

— Pourquoi pleurez-vous, lui demanda-t-il en la pressant dans ses bras.

La mère Kerglus poussa un cri; alors, reconnaissant son fils, elle éclata de joie, elle le couvrit de baisers et de larmes; puis, voyant les galons d'or qui barraient les manches du jeune marin, elle faillit devenir folle de surprise et de bonheur.

Brave femme! elle adorait son fils, et ce n'était point sans un vif regret qu'elle avait consenti à ce que Kerglus s'engageât dans la marine pour satisfaire un goût déterminé.

— Sainte Vierge! s'écria-t-elle, déjà quartier-maître, mon cher petit! Mais c'est une bénédiction du ciel! Vois donc, vois donc, Olivette, comme ton frère est beau ainsi!

Et elle embrassait encore son fils avec effusion, de sorte qu'Olivette, qui avait déposé sa quenouille et qui s'était levée pour souhaiter la bienvenue à Kerglus, ne trouvait pas le plus petit moyen d'en venir à bout. Enfin les étreintes maternelles se ralentirent, et le jeune marin reçut sa sœur dans ses bras. Sa sœur, plus âgée que

lui de quatre ans, avait été, pour ainsi dire, sa seconde mère; aussi possédait-elle une bonne part de ses plus douces et de ses meilleures affections.

Quand la première impression de surprise et d'allégresse se fut dissipée, on entra dans la chaumière, et tout ce que le bahut renfermait de meilleur en beurre, lard et crêpes, fut proprement étalé sur la table. Kerglus avait, comme nous l'avons vu, des intentions gastronomiques qui allaient jusqu'au raffinement; la collation rustique qu'on lui présentait n'était pas de nature à le séduire beaucoup. Toutefois il sentit que refuser de lui faire honneur, ce serait sans doute contrarier sa mère et sa sœur empressées à le servir; il s'attabla donc et déjeuna aussi volumineusement que s'il eût été à la table d'Apicius ou de Trimalcion. Il se promettait bien d'ailleurs que la délicatesse de son souper le dédommagerait de la grossièreté des mets qu'il dévorait avec tant d'ardeur.

Tandis qu'il officiait de la sorte, il n'oubliait pourtant pas qu'il avait trouvé sa mère et sa sœur dans la tristesse et dans les larmes. Il les interrogea sur la cause de leur chagrin avec toute la sollitude d'un fils et d'un frère; mais elles lui répon-

dirent que leurs ennuis avaient disparu à son aspect, et qu'elles ne s'en rappelaient plus le motif.

— Au diable les petits tourments! s'écria la mère Kerglus en versant à son fils d'un bon vin de Bordeaux qu'elle réservait pour les grandes occasions. Te voilà, mon garçon, nous sommes contentes, c'est tout ce que nous pouvons te dire en ce moment.

Quand il eut terminé son repas, Kerglus tira gaiement son escarcelle de sa poche; elle était ventrue comme un pingouin; il en desserra les cordons d'un air malin et en versa le contenu sur la table, puis il regarda les deux femmes pour jouir de leur étonnement.

La mère Kerglus et Olivette ouvrirent de grands yeux à la vue de tant d'or et d'argent, et le félicitèrent beaucoup sur sa fortune. Le jeune marin se prit alors à compter son trésor, et, faisant deux parts égales, offrit l'une à sa mère et remit l'autre dans son escarcelle. A cette action, la bonne femme se leva, fortement émue; elle embrassa encore son fils avec enthousiasme. Sans mentir, c'était pour la dixième fois, au moins; les larmes ruisselaient de ses yeux. Olivette était dans l'admiration; elle pleurait. Quant à Kerglus, il

croyait avoir fait une chose trop naturelle pour en ressentir la moindre vanité.

— Non, non, mon cher petit, lui dit la mère Kerglus, nous ne prendrons pas tes épargnes ; Dieu merci, le peu que nous possédons, joint à notre travail, nous suffit. Garde tout cet argent, il pourra t'être plus nécessaire qu'à nous.

En prononçant ces mots, elle enleva adroitement l'escarcelle des mains de son fils, et, malgré la résistance de celui-ci, elle y remit la part qui lui avait été faite.

— Allez, allez toujours, ma mère,. dit Kerglus d'un air fâché, remettez jusqu'à la dernière pièce, qu'est-ce que cela me fait? Je n'aurai qu'une peine, ce sera de les compter de nouveau.

— Eh! que veux-tu que nous fassions de tout cela, mon bon Kerglus? lui dit Olivette en lui serrant la main.

— Quand ce ne serait que pour te faire une dot? répliqua le jeune marin avec humeur.

A cette réplique, la mère et la fille échangèrent un regard rapide; une ombre de mélancolie se répandit sur leur visage : il y eut un moment de silence et d'hésitation, qu'Olivette rompit bientôt.

— Merci, merci, mon frère! fit-elle d'un air pensif. Je te suis bien reconnaissante de ton offre

généreuse; mais je n'en profiterai pas : il est probable que je ne me marierai jamais. Va, garde ton argent, et amuse-toi bien; je sais que le marin, quand il est de retour, aime à se refaire des fatigues de la mer.

— Mais, ô sœur plus vexante qu'un requin! s'écria Kerglus moitié rieur, moitié sérieux, est-ce qu'il ne m'en restera pas assez pour toutes les bombances du monde? Songe donc que je n'ai pas trois jours à passer avec ma mère et toi.

A peine avait-il lancé cette exclamation, qu'un jeune paysan de bonne mine entra dans la chaumière. C'était un camarade de Kerglus; la rencontre fut cordiale, et l'on trinqua. Notre jeune marin ne jugea pas à propos de continuer devant témoin le différend relatif au partage de son argent; il se promit d'y revenir plus tard, et de semer les écus sur la route plutôt que de les garder pour lui. Seulement, tout en conversant de choses indifférentes, il ne manqua pas de décocher de petits traits, qui voulaient être piquants, contre l'obstination que certains parents mettent à se refuser aux désirs de leurs enfants. Son camarade, beau garçon de vingt-quatre ans, à l'air doux et triste, se rangea de son opinion; il déclara formellement que les père et mère n'existaient que

pour le malheur des jeunes gens. Peu s'en fallut qu'il n'arrosât cette déclaration de deux grosses larmes qui venaient de s'arrondir sous ses paupières et qu'il dévora péniblement.

— Eh bien! lui dit Kerglus étonné, qu'est-ce que tu as donc, mon cher Penaroz? On croirait que tu as envie de pleurer. Es-tu mécontent de ta famille, par hasard?

— Quoi! tu ne sais pas?... Ta mère et ta sœur ne t'ont donc pas dit...

— Non. J'ignore tes peines, mon vieux camarade, répondit Kerglus en lui secouant rudement la main; peut-on savoir ce qui te chagrine, l'ami?

— C'est bien désolant, va! Écoute : je voudrais me marier avec ta sœur; Olivette y consent, la mère aussi; mais mon père y met une condition.

— Une condition! Laquelle?

— Ah! dame, il existe au milieu de ma métairie une grande pièce de terre qui appartient à M. Trévecar, le maître d'école. Eh bien! mon père veut que ma future m'apporte cette pièce de terre en mariage, afin que je puisse être entièrement chez moi et que je n'aie plus aucune discussion avec le Trévecar, qui est un peu difficultueux, le cher homme. Malheureusement, l'impitoyable

magister ne peut vendre qu'au comptant, et il veut vendre fort cher: six cents francs ce qui en vaut tout au plus quatre. Ta mère ne peut disposer de cette somme. J'ai voulu faire comprendre à mon père que la possession de ce maudit champ ne me rendrait pas plus heureux, et qu'à force d'économie je parviendrais à l'acheter tôt ou tard. Ç'a été comme si je chantais. Mon père m'a répondu que j'entendais mal mes intérêts et qu'il me refusait son consentement. Encore tout à l'heure, il m'a répété la même chose avec dureté.

— Voyez donc l'horrible père! dit Kerglus en souriant; il veut à toute force enrichir son fils en le mariant convenablement! n'est-ce point une abomination?

— Eh! l'argent ne fait pas le bonheur! s'écria Penaroz.

— Non, mais on prétend qu'il y contribue beaucoup, répliqua Kerglus... Allons, allons, ne désespère pas, mon cher, reprit-il d'un air singulièrement moqueur: ma mère et ma sœur, à force de travail, finiront bien par trouver, d'ici à une dizaine d'années, les six cents francs au bout de leurs quenouilles. Alors, si tu as la patience d'attendre, nous verrons à vous unir, Olivette et

toi. Que diable! mon ami, mieux vaut tard que jamais! Je serai de la noce, hein?

Penaroz ne goûta pas la plaisanterie; il devint tout à fait triste. Olivette, qui desservait la table, regarda son frère avec une expression de léger reproche. La mère Kerglus le gronda un peu de plaisanter ainsi sur un sujet qui éveillait leurs regrets à tous les trois. Mais la gaieté ne tarda pas à revenir.

Le bruit de l'arrivée du jeune marin s'étant répandu dans le village, les gars de l'endroit arrivèrent bientôt pour revoir leur ancien camarade. On alla au cabaret où les rasades se succédèrent avec une rapidité digne des libations homériques. Kerglus et Penaroz burent seuls modérément. Lorsqu'ils virent que leurs compagnons, fort mal d'aplomb sur leur séant, chancelaient déjà et déraisonnaient de la belle manière, ils s'échappèrent du cabaret. Kerglus alla faire des visites de politesse au maire et au curé, et Penaroz se rendit, pour l'attendre, à la chaumière de la mère Kerglus. Quand le jeune marin rentra, il était tard, le souper attendait depuis longtemps.

— Il paraît que monsieur le maire et monsieur le curé t'ont fait jaser sur tes voyages, dit la

mère Kerglus; la soupe aux choux est trempée depuis une heure au moins.

— Bien des pardons, ma mère ; je n'ai pas mal jasé, en effet, et, ma foi, j'ai oublié l'heure.

— Bah! nous n'en mangerons que davantage, reprit la bonne femme. Allons, à table ! Attaquez la soupe ; pendant ce temps-là, je vas vous faire l'omelette au lard.

— Et nous nous en lècherons les doigts; car je me rappelle que vous la faites à la perfection, dit Kerglus en servant avec une noble impartialité des assiettes remplies jusqu'au bord... Vraiment, reprit-il, j'avais d'abord envie de mettre en l'air le meilleur cuisinier de Guipavaz; mais j'ai réfléchi que nulle part on ne *fricote* si gentiment que chez vous; et je me suis dit que je serais bien bête d'aller dépenser mon argent pour ne pas manger mieux à l'auberge qu'à votre table. Ai-je bien fait, mère?

— Très-bien, mon garçon, très-bien.

— Voilà une soupe, dit Penaroz, qui rendrait la santé à un mourant.

— C'est Olivette qui l'a soignée, dit la mère Kerglus, et c'est soigné, on peut le dire, en conscience et de tout cœur.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua galamment Penaroz, Olivette est habile à ravir.

— Eh ! eh ! l'ami Penaroz, dit le jeune marin d'un air taquin et sournois, tu ne serais pas fâché, au retour des champs, de trouver chez toi de la soupe de cette façon-là. Diable ! tu n'es pas dégoûté, mon vieux, et je serais bien de ton avis ; avec ça que la petite sœur est gentille et bonne à croquer. Décidément il faut que ton honnête père soit dur comme un cachalot, pour ne pas céder à toutes ces grandes considérations ; et, parbleu ! il faudra que j'aille le voir pour tâcher de le mettre à la raison, et pas plus tard que ce soir encore.

— Oh ! l'ami Kerglus, je suis bien sûr que tu n'obtiendras rien de lui. Quand une fois il s'est mis une idée en tête, le diable lui-même ne l'en arracherait point.

— Voyez-vous ça, l'entêté! C'est égal, nous verrons. Suffit.

L'omelette était cuite à point : la mère Kerglus la servit brillante comme un lingot d'or, à côté d'un plat de choux surmonté d'un magnifique chapiteau de lard ; puis la bonne femme se mit à table, et il se fit un redoublement dans l'activité des mâchoires de nos quatre convives, dont l'émotion ne diminuait pas le robuste appétit.

Après souper, Kerglus se rendit chez le père Penaroz, tandis que sa mère, sa sœur et son camarade allèrent se promener aux environs du village, dans de jolies avenues tapissées d'herbe fleurie et couvertes d'un berceau de feuillage. On appelle ces avenues des *coulées* au pays. Kerglus les y rejoignit bientôt ; il avait l'air contrit et leur annonça que le papa Penaroz était inexorable, qu'il ne voulait rien rabattre de son exigence. En disant cela, il se mordit la lèvre comme s'il eût voulu réprimer un sourire à la vue de la triste mine de son pauvre ami.

— Je te l'avais bien dit! s'écria celui-ci d'un ton désolé.

— Hélas! que veux-tu, mon cher, il faut bien en prendre son parti.

— Tu en parles bien à ton aise, toi! Si tu étais à ma place...

— Si j'étais à ta place, répliqua Kerglus avec gaieté ; peste! je ne désespérerais pas si vite. Il y a un bon Dieu, vois-tu, pour les jeunes cœurs qui s'aiment honnêtement et en toute sincérité. Écoute, l'ami, viens demain soir à la maison, après ton travail; nous souperons encore ensemble ; n'est-ce pas, mère, que tu ne demandes pas mieux de nous régaler encore une fois?

— Certainement, mon garçon.

— Le père Penaroz, reprit Kerglus, m'a promis d'être aussi des nôtres pour fêter ma bienvenue en même temps que mon prochain départ. Eh bien! nous lui parlerons de la chose entre la poire et le fromage, comme on dit. Olivette nous soignera encore une soupe dans le genre de celle de ce soir; la mère fera sauter le bouchon de deux de ses bouteilles en réserve derrière les fagots; tout ça mettra le bonhomme Penaroz en belle humeur; et, ou le diable s'en mêlera, ou je compte bien que ce repas sera celui de vos fiançailles.

Le jeune amoureux hocha silencieusement la tête, Olivette regarda son frère avec des yeux où se réflétait je ne sais quoi de soupçonneux et d'inquiet. Kerglus prit aussitôt l'air le plus calme et le plus insouciant du monde. Quant à la mère Kerglus, elle ne songeait en ce moment qu'à la composition de son souper pour recevoir le plus honorablement possible son terrible compère Penaroz.

Le lendemain soir, Olivette dressa la table; elle la couvrit d'une nappe bien blanche, luxe inouï chez les paysans bretons. Au lieu de cinq couverts, la jeune fille en mit dix; car son frère avait

invité dans la journée cinq personnes de plus. Le père Penaroz et son fils furent les premiers arrivés ; puis vinrent deux parents des Kerglus et deux des Penaroz. On n'attendait plus que le jeune marin et un convive dont on ignorait encore le nom. Kerglus arriva enfin ; il était accompagné d'une autorité de l'endroit.

— Voici monsieur le notaire, dit Kerglus ; il veut bien honorer notre souper de sa présence. C'est bien à lui, n'est-ce pas?

Tous les convives s'inclinèrent devant le nouveau venu, homme d'une apparence toute rustique, mais dont la physionomie était ouverte, le regard spirituel, le sourire fin.

— Bonjour, mère Kerglus ; bonjour, père Penaroz; bonjour, la société, dit-il gaiement. Eh bien! il paraît que nous soupons ensemble. Oh! oh! ça sent la chair fraîche ici. Gare aux indigestions !

On se mit à rire à gorge déployée. Il y avait dans ce bon gros rire quelque chose qui sentait un appétit dévorant.

— A table ! s'écria la mère Kerglus.

La compagnie fit un mouvement pour se placer; mais le notaire l'arrêta court.

— Un instant, messieurs, un instant, dit-il, peste! comme vous êtes pressés de jouir! Avant

de nous mettre à table, nous avons à signer un contrat.

— Un contrat! s'écria-t-on.

— Eh! parbleu! oui, un contrat, reprit le notaire malicieusement et en tirant de sa poche un rouleau de papier, une plume, une écritoire. Est-ce que le père Penaroz ne marie pas son fils avec la fille de la mère Kerglus? Je ne sais pourquoi vous faites les étonnés.

Une profonde stupéfaction se peignit sur tous les visages, excepté sur le visage du jeune marin, que le notaire regarda avec un sourire d'intelligence. Le père Penaroz semblait abasourdi. La mère Kerglus, au comble de la surprise, tenait la queue d'une poêle et laissait son beurre roussir.

— Vous voilà bien surpris, reprit le notaire; qu'est-ce que cela a donc de surprenant?

— Mais, monsieur le notaire, s'écria le père Penaroz, secouant enfin sa stupéfaction, je n'ai jamais consenti à marier mon fils, et je n'y consentirai jamais, à moins que...

— A moins que la future n'apporte en dot la pièce de terre enclavée dans la métairie de votre fils?

— Tout juste, mon cher monsieur.

— Eh bien! hier, dans mon étude, cette pièce

de terre a été vendue pour cinq cents francs. Voici le contrat de vente, lisez. L'acquéreur n'est autre que Kerglus lui-même, qui a fait l'acquisition au nom de sa sœur Olivette.

— Kerglus! murmurèrent les assistants avec admiration.

— Oui, Kerglus, dit le jeune marin; Kerglus, qui s'est conduit comme vous eussiez fait tous, mes maîtres; Kerglus, qui assure l'avenir de sa chère Olivette, en lui consacrant ses épargnes et en se privant sans regrets de quelques folles dépenses. Ainsi, vive la joie! signons le contrat, et mettons-nous à table!

Olivette voulut d'abord refuser la donation de son frère; mais elle comprit que ce serait désobliger au dernier point ce noble cœur. Le notaire, qui connaissait la position respective des parties, avait d'avance fait dresser le contrat de mariage dans les formes. Ce contrat était d'une exactitude scrupuleuse; il reçut la signature de tous les témoins; après quoi l'on commença le repas des fiançailles, qui fut plein d'entrain et de bonne humeur.

La journée du lendemain fut employée à un gala chez le père Penaroz; mais vers quatre heures, Kerglus, obligé de se trouver à Brest pour l'appel du soir, fit ses adieux à sa famille et à ses

amis. Tout le monde pleurait. Il partit la bourse et le cœur légers; une larme brillait sous sa paupière, et le sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— O ma mère ! ô ma sœur! murmura-t-il, vous allez être heureuses. Dieu soit loué !

Alors il se prit à fredonner une chansonnette guerrière et marcha vite en cadence, comme pour s'étourdir sur les regrets du départ.

Kerglus ne revit le village de Guipavaz que deux ans plus tard; nous avions alors la guerre avec la Russie, et le jeune quartier-maître, aussi courageux marin qu'il était bon fils et bon frère, avait gagné, au bruit du canon, la croix et le grade de maître d'équipage. A force d'intrépidité, de persévérance et de travail, il est devenu par la suite enseigne de vaisseau. Une récente promotion vient de l'appeler au grade de lieutenant de frégate. A bord, les vieux matelots, d'ailleurs fort difficiles sur ce chapitre, l'ont surnommé *le brave*. Dans sa famille, qui s'est toujours ressentie de son avancement, on ne l'appelle que *le bon* Kerglus.

Du reste, la bravoure existe rarement sans la bonté.

MON CAMARADE BARNABÉ

— Qu'est-ce-que la Bourse?

Ponsard répond dans sa comédie :

> La Bourse est un tripot, un antre, un casse-cou.

Proudhon répond dans son *Manuel du Spéculateur* :

« C'est une mer remplie d'écueils, de bas-fonds, de courants, d'entonnoirs, visitée par les trombes, les glaces, les brouillards, les ouragans, infestée par les flibustiers et les corsaires. »

M'appuyant sur ces graves autorités, je réponds à mon tour :

— La Bourse est une infernale roulette où l'on

se ruine presque toujours, et où l'on risque fort de devenir un fripon.

Donc, il importe de n'y jamais entrer, si l'on tient absolument à ne faire aucun faux pas sur l'escarpement de la probité.

— Mais on ne risque rien, ce semble, à n'aller tripoter là que des valeurs au comptant.

— Ne vous y fiez point.

— Quel danger voyez-vous à ceci? On achète, argent en poche; la hausse survient, on vend avec bénéfice; la baisse arrive, on garde et on touche des dividendes. C'est parfaitement sûr.

— En théorie, oui; en pratique, c'est différent.

— Pourquoi cela?

— Parce que... parce que nul n'est parfaitement sûr de résister éternellement au magnétique attrait du jeu, à l'incessante tentation de réaliser une fortune sur quelque coup de dé de la hausse et de la baisse! Voyez plutôt mon camarade Barnabé.

— Eh! que vient faire ici votre camarade Barnabé? D'abord, on ne s'appelle pas Barnabé.

— Pardonnez-moi : à Landernau on ne s'appelle que Cyrille, Apollinaire ou Barnabé. Or,

mon camarade Barnabé vient vous servir d'exemple... à ne pas suivre.

Mon camarade Barnabé habitait Landernau, une petite ville de Bretagne illustrée par un dicton populaire. C'était un garçon honnête, rangé, jouissant d'une agréable aisance, *otium cum dignitate*, selon le mot d'Horace. Mon camarade Barnabé ne faisait absolument rien du matin au soir, si ce n'est une cour assidue à sa cousine Cydalise, avec laquelle il se flattait du doux espoir de convoler en premières noces.

— Cydalise! Mais on ne s'appelle pas Cydalise!

— Pardonnez-moi; à Landernau on ne s'appelle que Trophime, Zoraïde ou Cydalise. Le père de mademoiselle Cydalise n'entendait prendre pour gendre qu'un garçon bien établi ou bien renté, et, si digne que fût l'aisance de mon camarade Barnabé, le bonhomme ne la trouvait pas suffisamment pourvue des choses indispensables en ménage. Il repoussa les prétentions de notre amoureux. Grandissime désespoir! Le pauvre garçon pleura à verse, la pauvre fille fit de ses yeux deux cataractes. Les larmes soulagent; mais, comme elles ne se changent en perles fines que dans la mythologie païenne, elles n'a-

joutèrent pas un centime à l'avoir de mon intéressant camarade.

Quand il eut suffisamment pleuré, il chercha un moyen de gagner tout de suite beaucoup d'argent. En général, cela demande un peu de temps et un certain effort d'esprit. Après s'être creusé la tête juqu'au tuf, il déterra l'idée suivante, qui dut paraître neuve à Landernau : « On ne fait une fortune rapide qu'à Paris ; et encore, à Paris, ne double-t-on promptement son capital qu'à la Bourse. Courons à Paris et entrons à la Bourse. » Il dit adieu à sa chère Cydalise, lui fit jurer une constance de tourterelle, promit d'être de retour avant un an révolu, et partit en emportant, comme Bias, tout ce qu'il possédait : trente beaux billets de mille enfouis dans un portefeuille de maroquin vert, la couleur de l'espérance.

— Parbleu ! vous nous la baillez bonne ! C'est la comédie de Ponsard, travestie, diminuée et pas du tout corrigée, que vous narrez là. Vous arrivez trop tard. On sait par cœur ce conte bleu : votre camarade Barnabé va se ruiner ; il se réhabilitera par le travail, et il épousera ensuite sa chère Cydalise... C'est moral, mais...

— Mais c'est faux. Un agioteur ne se réhabilite jamais par le travail. Il ne se réhabilite que par

le retour de la chance, qui lui permet de payer ses *différences* en retard. Encore cela ne se voit-il qu'exceptionnellement. Il est si facile de ne pas payer les dettes qui n'entraînent à leur suite ni la saisie du mobilier ni la contrainte par corps. A Paris, mon camarade Barnabé acheta le *Manuel du Spéculateur* et se rendit à la Bourse.

Avant de donner son premier ordre aux commis d'agent de change, il fit le serment, *in petto*, de ne jamais opérer qu'au comptant. Tous les boursiers... qui ont de l'argent... se font plus ou moins ce serment-là. Cela coûte si peu, un serment, et cela se viole si bien. Pendant tout un grand mois, mon ami se tint parole. C'était, en vérité, un garçon de courage et de résolution. Il acheta, il vendit, il racheta, il revendit des valeurs dans la mesure exacte des fonds et des titres qui étaient en sa possession. Profitant fort à propos de certaines variations du thermomètre bursal, il réalisa en peu de temps un joli bénéfice. Son aimable petit capital s'arrondit ainsi de deux bons gros billets de mille, à la vue desquels il fit un saut de carpe au soleil.

— Bravissimo ! s'écria-t-il, j'ai sous la main une mine d'or. J'épouserai Cydalise.

Le mois suivant, la cote se tenait en hausse,

elle semblait devoir grimper jusqu'aux astres. Pourquoi? je ne m'en souviens plus. Peut-être parce que maint volumineux spéculateur avait intérêt à propager cette opinion. Mon camarade Barnabé acheta, puis il attendit, dans une douce extase, la reprise du mouvement ascensionnel. Mais voici que, tout à coup la nouvelle d'un *casus belli* se répand à la Bourse. La panique s'empare des imaginations. La baisse se déclare. Les ordres de vendre tombent sur le parquet des agents comme une pluie de sauterelles dans les plaines de la Nubie. Déroute complète des valeurs! Sauve-qui-peut général de l'agio! Vraie journée des éperons de tous les boursiers engagés à la hausse! Inquiet d'abord, effrayé bientôt, mon camarade Barnabé perdit peu à peu l'esprit. Passe encore s'il n'eût perdu que cela. Mais, dans un accès de terreur effarée, il vendit actions et coupons de rente, et *réalisa* — que ne réalise-t-on pas à la Bourse? — une perte ronde de six mille francs.

— L'imbécile! allez-vous dire; ses valeurs étaient payées, pourquoi ne les gardait-il pas! Après la pluie revient toujours le beau temps; après la baisse revient toujours la hausse.

— Eh! mon Dieu! la peur ne raisonne pas...

sur le pavé de la Bourse moins encore que sur le champ de bataille. Quand elle saisit l'agioteur, il croit tout perdu, le comptant comme le découvert, et, coûte que coûte, il veut échapper à la débâcle. Le bruit de guerre n'était qu'un *canard* adroitement lancé par quelque Toussenel de la spéculation. Oh ! le canard ! facétieux palmipède, dont on ne se méfie pas assez. Avec sa tournure gauche et son air bête, il est capable des plus méchants tours. S'il fait rire parfois, parfois aussi il fait pleurer. Son *coing coing* guttural a causé plus d'un malheur et déterminé plus d'une ruine.

Dès que la nouvelle fut reconnue fausse, la hausse reprit avec vigueur. Tout penaud, tout contrit, mon camarade Barnabé ne songea, comme on dit, à rentrer dans la rente et les chemins de fer qu'au moment où leur prix atteignait un des plus hauts degrés de la cote, cette nouvelle échelle de Jacob, de Rothschild ou de Pereire, *ad libitum*.

— Hélas ! se dit-il cette fois avec abattement, tout n'est pas rose, même au comptant. Me voici plus éloigné de mon mariage avec Cydalise que je ne l'étais avant mon départ de Landerneau !

Il soupira ; son soupir fut couvert par l'éclat de voix d'un agent de change qui criait :

— J'ai trois mille dont un !...

Ce solo, exécuté par l'un des trombones du parquet, orchestre rempli d'instruments de cuivre comme un opéra charivarique de Richard Wagner, signifiait ceci : A savoir qu'on offrait de vendre, pour la fin du mois, trois mille francs de rente sous la réserve d'un franc de prime. Une prime, en pareil cas, c'est une somme déterminée, moyennant l'abandon de laquelle un acheteur peut ne pas prendre, à l'époque convenue, livraison de son achat. Une prime est donc une limite fixée à l'éventualité d'une perte sur une opération. Comprenez-vous?

— Pas trop.

— Je vous en félicite, et je vous conseille de ne jamais chercher à comprendre davantage.

Mon camarade Barnabé, hélas ! comprit trop bien.

— Au fait, murmura-t-il, si je faisais l'achat d'une prime pour tâcher de regagner ce que j'ai perdu ! Une prime...

— C'est du jeu ! lui dit brutalement sa conscience, et tu as fait le serment de ne pas jouer.

Il demeura quelques jours indécis, ballotté entre les scrupules et les tentations. Mais une belle après-midi qu'il avait copieusement déjeuné,

et qu'une sorte d'ébriété lui égayait le cerveau, il se dit qu'après tout limiter strictement une chance de perte, ce n'est pas jouer, mais *s'amumuser*, et, satisfait de cette saillie, riant au nez de sa conscience interdite, il donna l'ordre d'acheter vingt-cinq chemins à prime, dont dix, ce qui, en cas de non réussite, ne l'exposait à perdre que 250 francs.

— Bagatelle! murmura-t-il. On risque souvent plus que cela dans un simple lansquenet entre amis.

La prime fut débordée par la hausse, selon l'expression technique. C'est-à-dire que mon ami Barnabé vendit plus cher qu'il n'avait acheté, et il empocha une somme triple de celle qu'il avait exposée. Un si joli succès devait naturellement l'enthousiasmer. Il en conçut une joie peut-être exagérée, car, dans un accès d'expansion irréfléchie, il faillit embrasser son voisin — un vieux tripoteur horriblement grêlé — qu'il prenait sans doute pour sa chère Cydalise. Ce qui prouve que rien n'avèugle un homme comme le trop joli succès d'un achat à prime dont dix.

Encouragé par son début, mon camarade Barnabé ne rêva plus que prime. Il ne parla plus que de dont un, de dont dix, de dont vingt, de dont

deux sous, de dont n'importe quoi. Il ouvrit son *Manuel*, il étudia le système à fond et le mit en pratique d'un bout à l'autre. Primes simples, primes composées, primes contre primes, primes de ci, primes de là, primes sur la rente, primes sur les chemins, primes sur le mobilier, primes sur la lune, tout cela le ravit, il acheta de tout cela. Il *s'amusa*, comme il disait, à ce jeu innocent où l'on ne perd que des *bagatelles*. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir que les bagatelles multipliées deviennent quelquefois des choses sérieuses, et qu'à force de s'amuser au nain jaune de la prime on finit par ne plus le trouver très-récréatif. En effet, il reconnut bientôt que, à chaque liquidation, il payait inévitablement les dont un, les dont dix, les dont vingt, les dont deux sous, les dont n'importe quoi sur n'importe quelle valeur. Cette triste réalité aplatit d'une manière sensible son naïf ravissement. Il soupçonna que les vendeurs de primes étaient, en général, des malins qui avaient quelque influence sur la hausse et la baisse, et qui étaient à peu près sûrs, à échéance, de pouvoir faire abandonner les primes.

— Eh! eh! se dit-il avec finesse, si je faisais comme eux! si je vendais, moi aussi! ça n'est pas plus difficile que d'acheter.

— Sans doute, lui répondit son *Manuel*, mais c'est diablement plus scabreux, surtout à découvert, c'est-à-dire quand on n'a pas en poche les titres qu'on vend ainsi.

N'importe! il fit des ventes de primes. Les bons avis ne servent jamais qu'à flatter l'amour-propre de celui qui les donne, qu'il soit homme ou manuel. D'abord mon camarade Barnabé se trouva fort bien d'avoir retourné sa façon d'opérer. Il tomba dans le jeu des gros vendeurs, et profita très-agréablement de cette bonne fortune. Mais comme, après tout, il agissait à l'aveuglette, il ne vit pas la grande spéculation faire tout à coup volte-face et effectuer de nombreux achats de primes dans l'attente où elle était d'une hausse imminente. La grande spéculation est, en effet, comme le solitaire : elle voit tout, elle sait tout, elle est partout. Rien ne se dit, rien ne se fait dans l'univers, même ailleurs, qu'elle n'en soit instruite. En conséquence, elle escompte toujours en hausse ou en baisse, vingt-quatre heures à l'avance, chaque nouvelle bonne ou mauvaise, chaque événement heureux ou défavorable dont le *vulgum pecus*, la vile multitude de la Bourse, comme dirait M. Thiers, reçoit trop tard la communication. O maigre et sot agiotage!

quand comprendras-tu que tu es la victime volontaire de l'agiotage ventru et rusé? Quand donc cesseras-tu d'engraisser l'énorme sycophante, comme les petits poissons engraissent les gros?

La hausse eut lieu, selon la prévision des barons de la finance; les pauvres petits vendeurs de primes, effarés, éperdus, s'élancèrent alors au mât de cocagne où, comme de vrais singes souples et goguenards, montaient en gambadant les valeurs. Plus les malheureux boursiers s'efforçaient de saisir ces quadrumanes de la spéculation, plus ceux-ci grimpaient et se rapprochaient du sommet du mât. En des termes moins guindés : plus les vendeurs de primes achetaient de titres pour les livrer en liquidation, plus les titres se faisaient payer cher. De sorte que les insensés précipitaient eux-mêmes la hausse, et aggravaient encore leur propre infortune. Eh! que diable allaient-ils faire dans cette maudite galère des marchés à primes, quand il eût été si peu dangereux de vendre des brioches à un sou, des chaînes de sûreté, des chinois sur le comptoir, des crayons avec accompagnement d'orgue, et des contremarques à la porte des théâtres. Toujours est-il que mon camarade Barnabé n'en fut pas quitte à bon

marché, je vous l'affirme. Toutes ses ventes de primes furent primées, opprimées, déprimées, comprimées si violemment qu'il fut à jamais dégoûté de la prime, et qu'il supprima résolûment de son esprit le rêve par trop candide d'une fortune possible à l'aide de ces sortes d'opérations. L'œil morne et la tête baissée, comme un coursier d'Hippolyte, mon camarade fit le recensement de ses capitaux, de même qu'après une bataille un général en chef procède au dénombrement de ses troupes décimées. Hélas! dix-huit mille francs seulement répondirent à l'appel. Douze mille avaient disparu. Les différences et les droits de courtage, — ces minotaures de la Bourse, — les avaient dévorés sans pitié. A l'aspect de cette triste réalité, il eut un bon mouvement : il sortit furieux du temple *grec* de la finance en se promettant de n'y plus remettre le pied. Voilà pourquoi, le lendemain, les habitués le revirent à sa place accoutumée, le dos appuyé contre le quatrième pilier de la travée de droite, dont il avait fait son pilori. Axiome : on voit parfois celui qui gagne au jeu de la hausse et de la baisse se retirer courageusement de la Bourse. On ne voit jamais celui qui perd se résoudre à n'y plus retourner. Il est moins difficile, en effet, de renon-

cer à l'ambition d'accroître son gain qu'à l'espoir de récupérer sa perte.

Mon camarade Barnabé répudiait donc la prime. On ne saurait trop répudier cette petite lorette de l'agio qui a l'air de ménager notre bourse, et qui, néanmoins, la vide le plus coquettement du monde, en y mettant un peu de forme et un peu de temps. Mais, la prime ainsi écartée, comment s'y prendra mon camarade pour tâcher de ressaisir les douze mille francs qui ont glissé entre ses doigts et s'en sont allés à tous les diables de la haute finance. Rien de plus simple; il lui reste à essayer des marchés *fermes*, c'est-à-dire à acheter et à revendre tout bêtement, au 15 ou fin du mois, des valeurs à découvert, et sans être à prime, bien entendu. Là, point de limite à la perte, mais aussi plus de facilité pour réaliser un bénéfice, car les marchés fermes ont lieu d'ordinaire à un prix moins élevé que celui des marchés dont la perte est limitée. Comprenez-vous?

— Pas trop.

— Je vous en félicite derechef, et je vous conseille plus que jamais de ne point chercher à comprendre davantage.

La première opération de mon camarade Barnabé dans la catégorie des marchés fermes réus-

sit à merveille, par la raison que j'ignore, mais qui fait que l'on gagne toujours sa première partie d'écarté, son premier banco au lansquenet et son premier coup de bourse dans quelque genre d'opération que ce soit. Malheureusement le prudent garçon avait cru devoir opérer avec une timide réserve. Or, il n'est pas absolument prouvé qu'au jeu la prudence soit toujours la mère de la sûreté. Pour s'enrichir, *par hasard*, à la bourse, il faut un peu d'audace, *audaces fortuna juvat*. Mon camarade Barnabé n'avait pris que trois mille livres de rente trois pour cent, et la rente haussa de *deux francs* en liquidation! S'il se fût chargé d'un faix de rente dix fois plus lourd, il comblait du coup le vide que les opérations antérieures avaient creusé dans son pécule, et il réalisait en sus un adorable bénéfice équivalant à une dizaine de mille francs.

— Mais, au lieu d'une forte hausse, une forte baisse pouvait arriver. Alors...

— Alors il était ruiné, sans doute, ruiné de fond en comble. La belle affaire! il commençait ainsi par où il finira inévitablement, par où finissent tous les agioteurs, même les plus timorés et les plus grippe-sou. Il se fût épargné, du moins, l'angoisse prolongée qui résulte du

spectacle d'un patrimoine qui nous échappe lambeau par lambeau.

En voyant le gain qu'il venait de faire chiffré au crédit de son bordereau de liquidation, mon camarade Barnabé sentit renaître en lui un peu de courage et de joie.

— Chère Cydalise ! s'écria-t-il, je ne désespère pas encore d'obtenir ta charmante petite main.

La charmante petite main de cette chère Cydalise, il faut bien le dire, avait été, depuis trois ou quatre mois, sensiblement oubliée par mon camarade Barnabé. C'est que le joueur fait toujours tort à l'amoureux, même quand son âme recèle toutes les ardeurs de la vingtième année. C'est que les tendres rêveries du cœur s'accordent mal avec les âpres préoccupations de la hausse et de la baisse. C'est qu'on aime moins ses amours à mesure qu'on aime davantage le trois pour cent, les chemins de fer et le terrible crédit mobilier.

Naturellement mon camarade Barnabé renouvela l'opération qui l'avait constitué en bénéfice. Mais les opérations se suivent et ne se ressemblent pas. La rente, cette fois, baissa d'un franc au préjudice de notre boursicotier. Moyennant un nouvel achat, il se fit hardiment ce qu'on nomme une *moyenne*, et ce qui le mettait en mesure de profi-

ter d'une légère reprise sur les valeurs. Fausse manœuvre en ce moment-là. Les gros spéculateurs, en effet, — ces partenaires éhontés, car ils jouent pour ainsi dire à coup sûr, — favorisaient la baisse et ramenaient les valeurs au point de départ de la hausse précédente, afin de racheter dans les bas cours ce qu'ils avaient vendu dans des cours supérieurs. Les oscillations de la cote n'ont, la plupart du temps, d'autre raison que le besoin éprouvé alternativement par ces millionnaires d'acheter en baisse et de vendre en hausse. La hausse et la baisse sont des pantins dont ils tirent les ficelles à leur gré.

Dans l'espoir d'améliorer sa situation en prorogeant le terme de ses opérations, mon camarade Barnabé les fit *reporter*.

— Savez-vous ce que c'est qu'un report ? Non. Eh bien ! c'est le prêt sur gage, c'est l'usure adroitement dissimulée sous la physionomie candide d'un achat au comptant et d'une vente à terme, le tout fait simultanément. Exemple : Vous êtes empêtré de trois mille livres de rente au cours de soixante-dix francs, et je vous les revends aussitôt à terme, au cours de soixante-dix francs cinquante centimes. De la sorte, vous avez un mois de répit pour vous tirer d'affaire, et j'empoche

gaiement la différence entre le prix d'achat et le prix de vente. Cela constitue un report à dix pour cent environ, un joli petit report qui n'étrangle pas trop son monde. Comprenez-vous?

— Oui, oui, parfaitement.

— Je vous en félicite de tout mon cœur, et je vous conseille de faire des reports, surtout quand ils sont chers, ce qui est assez rare aujourd'hui.

— Mais c'est de l'usure, avez-vous dit?

— Ah bah! tout le monde s'en mêle, les ducs et les portiers : faites comme tout le monde.

Hélas! le report ne se montra guère bon enfant à l'égard de mon camarade Barnabé. Il se conduisit même envers lui comme eût fait Cartouche au coin d'un bois : — La bourse ou la vie! Le malheureux ouvrit son portefeuille, et le report se crut généreux en n'y prenant que quinze pour cent. Règle générale : recourir au report, c'est reculer pour mieux sauter. Cinq ou six opérations nouvelles dont les événements vinrent déjouer le calcul, cinq ou six reports onéreux qui encombrèrent sa route au lieu de la dégager, mirent bientôt mon camarade Barnabé à deux doigts de sa perte. Ah! c'est qu'on est vite entraîné sur la pente rapide où il s'était placé! Il fit un dernier effort pour s'accrocher à une branche, mais la branche cassa, et

il tomba sur un objet flasque et bleuâtre : c'était son portefeuille vide, mais vide comme le récipient d'une machine pneumatique.

— Il ne me reste plus qu'à mourir! se dit-il d'un ton sépulcral.

Il allait appliquer, pour tout de bon, le canon d'un pistolet sur son os frontal, quand il se rappela soudain que sa chère Cydalise — à laquelle il n'avait pas pensé depuis près d'un mois — lui avait juré une constance illimitée.

— O ma douce colombe, soupira-t-il avant de mourir, il est juste que j'aille te délier de ton serment.

Il vendit un bijou qu'on lui paya cent francs, et partit pour Landernau. A Landernau, il n'était bruit que de ses pertes au jeu de la hausse et de la baisse.

— Où est Cydalise ? demanda-t-il à une figure de connaissance.

— Chez son mari, lui répondit-on.

— Mariée !... Elle est mariée ?...

— Parfaitement ; son mari est le pharmacien de la ville ; un brave homme qui s'enrichit à vendre des drogues, et qui ne se ruinera certainement pas à acheter celles qu'on vend à la Bourse de Paris.

— Mais elle m'avait juré!...

— Plaisantez-vous? Une fille bien élevée ne jure jamais.

Et son interlocuteur goguenard lui tourna le dos le plus impoliment du monde. Grande fut l'envie de mon camarade de lui casser sa canne sur les reins. Il n'en fit rien, cependant. Il jugea plus opportun d'aller mettre fin à une existence qui manquait de tout, de chance au jeu et de bonheur en amour.

Mais il était écrit là-haut, comme disait Jacques le Fataliste, que mon camarade Barnabé n'attenterait pas à ses jours. A peine avait-il fait trois pas dans la direction du suicide, qu'on lui annonça la mort d'une vieille parente qui lui léguait une dizaine de mille francs. Heureux ceux qui ont des vieilles parentes qui savent mourir si à propos! Cette nouvelle inattendue lui causa de nerveuses titillations de plaisir : il est si émouvant d'hériter de dix mille francs quand on est sur le point de se tuer parce qu'on n'a plus le sou.

— Ah! je revis! s'écria-t-il en aspirant l'air à pleins poumons, car j'étais un homme mort!

Quand il eut touché la somme chez le notaire, il délibéra sur le parti qu'il devait prendre. Resterait-il à Landernau, où l'on

fait si bonne chère pour si peu d'argent, et où l'on savoure *gratis* la douceur des meilleurs cancans du monde entier? Retournerait-il à Paris, où l'on paye le pain, la viande, le vin au poids de l'or, et où l'on a les nerfs continuellement agacés par le bourdonnement de ces guêpes qu'on nomme la rente, le crédit mobilier, les chemins de fer et les reports. La sagesse murmurait à l'esprit de mon camarade Barnabé : « Reste à Landernau ! » La folie lui criait à l'oreille : « Retourne à Paris. » Or, comme ici-bas celui qui a le verbe le plus glapissant finit toujours par imposer sa volonté, mon camarade sauta dans un wagon du chemin de fer et mit, vingt-quatre heures plus tard, pied à terre place de la Bourse, à deux pas du temple de l'Agio.

— Est-ce qu'il y entra? me demandez-vous.

— Parbleu ! On peut n'y entrer jamais : on y rentre presque toujours.

— L'imbécile ! ses dix mille francs vont rejoindre les trente autres *in gurgite vasto*, au fond de quelque volumineux coffre-fort.

— Il y a, en effet, cent francs à parier contre cinq centimes que les prestidigitateurs de la haute banque les escamoteront en un clin d'œil. Eh

bien ! non ; les cent francs auront tort contre les cinq centimes. La chance sourit cette fois à mon camarade Barnabé.

Comme il avait judicieusement observé que sa première opération était toujours heureuse, il engagea son héritage entier sur l'éventualité d'un coup hardi. Du jour au lendemain, il tripla son capital. Mais il ne se contenta pas d'un si beau sourire de la fortune. Il demanda une seconde faveur, il en voulut une troisième, il en exigea une quatrième, et quatre fois la déesse se plut à lui faire des mamours comme une jeune mère à son enfant gâté. Quand l'adversité pèse sur le pauvre monde, elle trépigne sans pitié. Quand la chance se déclare en faveur de quelque extravagant, elle le promène sain et sauf au milieu des fondrières où il devrait mille fois se casser le cou. La rente, le crédit mobilier, les chemins de fer devinrent un pont d'or pour mon camarade Barnabé. En six mois, il gagna trois cent mille francs ; je n'exagère pas même d'un petit écu. Sans doute vous imaginez qu'il s'enfuit de la Bourse, qu'il courut à Landernau pour y étaler ses richesses et narguer son infidèle Cydalise. Allons donc ! il se souciait joliment de cette petite provinciale. Il avait en tête, croyez-moi, une chimère cent fois plus inté-

ressante. Tout agioteur, en effet, rêve UN MILLION, même alors que ses moyens ne lui permettent de tripoter que vingt-cinq *petites voitures*, une valeur point chère, mais qui se meut comme un vrai fiacre à l'heure. Mon camarade Barnabé ambitionnait donc un MILLION. C'est ce qui le perdit.

Un jour il pressentit un grand événement, un événement de nature à produire une hausse pyramidale. Il résolut de faire une rafle de valeurs, et porta chez son agent de change une *couverture* de cent mille francs.

— Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est qu'une couverture en pareil cas? C'est une somme destinée à répondre des pertes qu'un spéculateur peut faire à la Bourse. Comprenez-vous?

— A peu près.

— Je vous félicite de ne pas comprendre davantage, et je vous conseille particulièrement de n'user jamais de ce genre de couverture; cela est souvent fort malsain.

Quoique chargé de valeurs comme un éléphant, mon camarade Barnabé se sentait plus léger qu'un oiseau.

— Je tiens mon MILLION! répétait-il avec enthousiasme.

Le grand événement éclata, en effet. Mais, ô stupeur! au lieu de monter comme un aérostat, la cote tomba comme un aérolithe. N'allez pas crier à l'invraisemblance. Rappelez-vous l'effet produit à la Bourse par la nouvelle de la prise de Sébastopol, par la confirmation officielle des traités de paix signés naguère avec la Russie et l'Autriche. Que voulez-vous? La spéculation en France est si digne, si patriotique, si nationale!

Je vous laisse à penser combien dut être effroyable le compte de liquidation de mon camarade Barnabé. La tête de Méduse, en comparaison, eût paru jolie comme un minois d'enfant peint par Greuze. TROIS CENT MILLE FRANCS environ flamboyaient aux colonnes débitrices du bordereau de mon pauvre camarade. C'était juste tout ce qu'il possédait.

Stupéfié, abruti, il demeura un jour et une nuit à se promener dans sa chambre en murmurant sans cesse comme un idiot :

— TROIS CENT MILLE FRANCS ! ! !

Quand il fut parvenu à dégager un peu sa raison des vapeurs lourdes qui l'obsédaient, il saisit dans son secrétaire une énorme liasse de billets de banque, en bourra son portefeuille, et se diri-

gea vers les bureaux de l'agent de change. Mais, chemin faisant, il se mit à contempler d'un air attendri son trésor de papier parcheminé, et la pensée qu'il allait le livrer lui causa un si cuisant chagrin qu'il n'eut plus le courage d'avancer, et revint sur ses pas. A diverses reprises, sollicité par la voix de l'honneur, il essaya de remplir son devoir. Vains efforts ! C'est qu'ils étaient si mignons tous ces pauvres petits billets de mille ! c'est qu'ils promettaient tant de sécurité, tant de bonheur à celui qui ne se séparerait pas d'eux ! Comment s'en séparer, je vous prie ! Il eût fallu pour cela toute la cruauté d'un Régulus ou d'un Caton. Or, mon camarade... soyons digne... or, celui qui fut mon camarade Barnabé avait une sensibilité qui ne lui permit pas un tel excès de rigueur. Un matin, son agent de change, inquiet de ne plus le revoir, courut jusque chez lui pour réclamer deux cent mille francs destinés à compléter la légère couverture et à solder la lourde différence : il ne trouva que ces mots tracés à la craie blanche sur la porte de son client :

Il y en a qui payent,
Il y en a qui ne payent pas :
Voila toute la différence.

Le coquin ne manquait pas d'esprit, comme vous voyez. C'est triste à dire, mais les coquins n'en manquent presque jamais.

Après s'être éclipsé pendant quelques mois, M. Barnabé reparut, le nez au vent et le cigare à la bouche, sur l'asphalte parisien. Il avait eu le temps de s'acclimater à la honte et d'acquérir l'aplomb du cynisme. Je le rencontrai bientôt dans une rue étroite et malpropre. Je cheminais à pied, il trônait en tilbury ; me voyant, il m'adressa un salut protecteur; je fis mine de ne point le reconnaître. Il ne s'en intimida guère, je vous jure ; il ricana d'un air persifleur, fouetta son cheval, fit bondir dans un ruisseau les roues de son véhicule, m'éclaboussa et disparut. Dieu merci ! il suffit d'un coup de brosse pour enlever la boue qui macule un vêtement. Mais on n'enlève pas ainsi la fange qui souille la vie d'un coquin. Je ne tardai pas à apprendre que M. Barnabé s'était remis à la poursuite de sa chimère, UN MILLION. N'osant s'aventurer à la Bourse, où il se fût exposé à quelque avanie, il agiotait dans la *coulisse*.

— A propos, savez-vous ce qu'est la coulisse? Vous l'ignorez? C'est une réunion d'agents de change de contrebande, qui se promènent comme

des philosophes péripatéticiens sur le boulevard de Gand, à des heures déterminées, et qui brassent là sur la rente d'énormes affaires, lesquelles sont le plus souvent convenues avec des agioteurs interlopes qui n'ont ni les moyens ni la volonté d'acquitter, en cas de perte, leurs engagements d'honneur. Comprenez-vous?

— Parfaitement.

— Hélas! je ne vous en félicite pas! et je vous conseille de ne jamais vous y aventurer, car la coulisse est le coupe-gorge de l'agio!

Je ne revis M. Barnabé que deux années après l'éclaboussure qu'il avait faite à mon paletot. Grand Dieu! quelle métamorphose! il avait vieilli de dix ans. Son teint était hâve, son œil hagard, sa joue creusée, sa mine hébétée. Il portait un vêtement râpé comme l'habit d'un croque-mort. Tout honteux, tout contrit, il s'approcha de moi, m'apprit qu'il était ruiné de fond en comble, et m'emprunta cent sous.

Quand je vous disais qu'il ne faut pas aller à la Bourse, même pour ne s'y livrer qu'à des opérations au comptant, avais-je raison ?

La pente en est si rapide, elle entraîne si insensiblement à la ruine et à l'improbité !

LA FÉE DE LA LANDE

Pendant un de mes voyages en Bretagne, je sortis un matin d'Auray et me dirigeai vers Karnac.

La campagne était rayonnante et fleurie, l'air tiède et parfumé, une douce brise de mer agitait mollement le feuillage. Chemin faisant, j'admirais toutes les graces de la nature épanouie, sans négliger l'inspection de deux *tombelles*, chacune surmontée d'un *men-hir*, que je rencontrai sur mon passage dans un champ de fougère et d'ajoncs.

Arrivé au Moustoir, pauvre petit hameau placé à égale distance d'Auray et de Karnac, j'allai vi-

siter un *dolmen* de moyenne dimension, composé de deux tables massives appuyées sur huit piliers verticaux. Comme je me reposais un moment à son ombre, j'aperçus, cheminant le long d'une sente, une toute jeune paysanne, svelte et jolie dans son corsage de drap bleu rehaussé de ganse écarlate et sous sa cornette de dentelle. Elle portait au bras un petit panier d'osier rempli d'iris, de convolvulus et de glaïeuls. Je suivis du regard cette apparition rustique et charmante, qui s'harmonisait si bien avec le paysage, et je la vis disparaître comme à regret dans une coupure du vallon.

Quelques minutes après, je me remis en marche. Jusqu'alors j'avais traversé une campagne boisée. J'entrai bientôt dans une plaine de bruyère rose, dorée çà et là de genêts en fleur. De petits blocs de pierre sans forme et sans nom, débris dispersés sans doute d'un *cromlec'h* détruit, gisaient de tous côtés, à demi enterrés sous l'herbe. Je ne vis rien aux alentours qui indiquât un monument celtique, et je continuai mon chemin vers Karnac.

Lorsque je me fus avancé dans l'immense lande qui porte ce nom, un imposant spectacle s'offrit à mes yeux : d'innombrables et gigantesques pierres, assises, par longues files non loin de la mer, dessinaient leurs formes bizarres sur un vaste ciel

bleu. On eût dit une armée de géants rangés en bataille et prêts à défendre ce point de la côte menacé par un mystérieux débarquement. Après avoir contemplé de loin l'effet étrange et magnifique de ces abruptes monuments, je m'approchai d'eux et j'en étudiai minutieusement les dispositions.

Ces monuments consistent en plus de douze cents énormes pierres brutes rangées sur onze lignes parallèles. Ces lignes s'étendent du nord-est au nord-ouest sur une longueur de 763 toises et une largeur de 47 environ. A la tête des files, vers l'extrémité nord-ouest, contre une métairie nommée le Menec, est un demi-cercle formé de pierres semblables, qui part de la première file et va se terminer à la onzième, de sorte que la perpendiculaire à la direction des alignements forme son diamètre. Ce demi-cercle qui traverse la métairie est composé de dix-huit pierres. Les trois quarts environ des masses granitiques qui composent le singulier assemblage sont de véritables *men-hirs*, ou pierres plantées verticalement en terre. Leur hauteur varie autant que leurs formes. Les plus élevées ont dix-huit ou vingt pieds d'élévation; mais beaucoup n'en ont que dix ou douze. Les autres masses, appelées *peulvans*, sont

informes et tout simplement posées sur le sól, mais leur volume est énorme, et leur poids peut être évalué à soixante-dix ou quatre-vingts milliers.

Quoique ces pierres soient d'un granit fort dur, elles sont comme rongées par le temps. Les lichens d'un vert pâle tapissent leurs profondes fissures, et la mousse couvre leurs têtes rugueuses et foudroyées. Chose étrange! un grand nombre de *men-hirs* sont plantés en terre, la pointe en bas, leur masse est infiniment plus considérable à leur sommet qu'à leur base, et ils paraissent portés comme sur pivot. Cette particularité cache sans doute une intention. Mais cette intention est encore un mystère.

Tout en parcourant ces rangées de blocs titanesques, et en feuilletant les *Antiquités de la Bretagne*, excellent livre de M. de Fréminville, dont je m'aidais dans mes recherches archéologiques, je songeais aux assertions nombreuses et contradictoires hasardées sur l'origine de ces monuments. Tantôt ils n'ont pu être que l'ouvrage des Romains, et ces pierres représentent un camp de César, comme si l'on voyait rien de semblable dans les stations romaines dont il nous reste encore en France un grand nombre de débris. Tan-

tôt ils sont l'œuvre des Hébreux, et même des Grecs, sans doute parce qu'on y retrouve l'image du temple de Salomon ou du temple de Diane. Un antiquaire breton, M. de Penhouet, les a attribués aux Phéniciens qui, dit-il, ont colonisé l'Armorique. Un autre, M. de la Sauvagère, en fait l'œuvre des Égyptiens, et rappelle le palais de Karnac dans les ruines de Thèbes, ainsi que la fameuse avenue de sphinx qui conduit à ce palais. Mais toutes ces hypothèses, plus ou moins ingénieuses, ne peuvent résister à un examen approfondi. Il demeure évident que ces vestiges de l'antiquité appartiennent en propre aux peuples aborigènes du Nord et qu'ils sont contemporains de la civilisation des druides. Vainement, en effet, en chercherait-on quelques-uns ayant cette nature gigantesque et grossière chez les peuples méridionaux, tandis qu'on en rencontre un nombre considérable jusqu'en Suède, en Norwége, au fond du Jutland, partout enfin où la race celtique et la religion de Tor et d'Esus ont étendu leur empire.

Il est moins facile de préciser leur destination. Faut-il regarder, par exemple, les *men-hirs* et les *peulvans* de Karnac comme les mausolées d'un cimetière antique ou comme les colonnes d'un

trophée militaire? L'opinion la plus accréditée fait de ces monuments autant de sépulcres de guerriers tués dans une mémorable bataille. Un savant, M. de Cambry, ne voit en eux ni un cimetière ni un trophée : il y reconnaît la figure du zodiaque. Malheureusement pour l'opinion de M. de Cambry, on ne compte que onze files de pierres, et le zodiaque a douze signes. Je discutais tout haut avec moi-même les probabilités de ces différents systèmes, lorsqu'une voix douce et grave, s'échappant de derrière un *peulvan*, me dit :

— Ne vous mettez pas tant en peine, monsieur, je vais vous expliquer ce que vous ne devineriez peut-être jamais. Ces pierres sont des soudards qui ont été métamorphosés, un jour qu'ils poursuivaient saint Corneli. Voilà la vérité.

J'allai vers l'endroit d'où partait cette voix, et je vis, assise au pied du bloc de granit, la belle enfant qui m'était apparue déjà dans la sente du Moustoir. Elle tressait une couronne avec des fleurs qui remplissaient son petit panier.

Elle pouvait avoir dix-huit ans. Elle était brune et blanche ; sa chevelure noire avait des reflets bleus, son visage harmonieux offrait l'éclat de la neige au soleil. Ses yeux étaient doux, mais un

peu hagards ; ses lèvres rosées s'ouvraient d'un air à la fois naïf et réfléchi, laissant entrevoir de petites dents laiteuses comme des perles ; ses joues étaient pâles, mais leur fin épiderme cachait comme un transparent de carmin, car elles rougissaient à la moindre impression.

Elle se troubla un peu en me voyant la considérer avec curiosité, et son visage s'empourpra légèrement.

— Vous êtes savante, mademoiselle, lui dis-je, et je vous remercie de m'avoir tiré d'embarras.

— Je suis de la lande, monsieur, répondit-elle avec le même air de douceur et de gravité. J'en connais les secrets, et je me fais un devoir de les apprendre aux voyageurs.

A ces paroles, je crus avoir affaire à quelque *cicerone* du pays. Je fus enchanté de sa jeunesse et de sa grâce, et m'empressai de lui demander des renseignements qu'elle me donna avec une obligeance sérieuse.

— Je puis vous indiquer d'ici, reprit-elle, tout ce qu'il y a de bizarre sur cette terre de bruyère et d'ajoncs. Regardez d'abord à droite de la première file des pierres de Karnac, et vous apercevrez un moulin.

— Je l'aperçois, répondis-je au hasard.

— C'est le moulin de Kervary, le moulin où la fée Mélusine vient la nuit moudre du blé pour elle et pour ses sœurs.

— Selon la légende ? répliquai-je en souriant.

— Selon la vérité, affirma-t-elle.

Surpris de cette réplique ainsi que du ton sentencieux qui l'accompagnait, je dus penser qu'elle émanait d'une crédulité excessive. Je n'en continuai pas moins à écouter mon interlocutrice, grâce à ses yeux bleus beaucoup plus intéressants que ses discours.

— Tout près du moulin, continua-t-elle, est un *dolmen*, un des plus grands qui soient à dix lieues à la ronde ; il se nomme le *dolmen des Poulpiquets*.

— Autant que j'en puis juger à cette distance, il me semble que les pierres en sont toutes dérangées ?

— En effet, elles ont été bouleversées par une légion de ces génies malfaisants qui, chaque année, à la Noël, viennent là tenir conseil et danser dès la chute du jour jusqu'à l'aube matinale.

Je ne me hasardai plus à douter de la parfaite certitude de ces traditions populaires.

— De ce côté, là, au bord de la mer, reprit le charmant cicerone, découvrez-vous Karnac ? Kar-

nac, un village vieux comme le monde ! Non loin, vous remarquez une tombelle composée de pierres grosses comme des pavés, amoncelées les unes sur les autres. Prenez garde! ce sont des ossements pétrifiés de géants qui ont fait naufrage sur nos côtes. On a bâti dessus une petite chapelle dédiée à saint Michel, et où cet illustre martyr prie pour les trépassés.

Elle s'exprimait en si bons termes, que je commençais à m'en étonner, lorsque je réfléchis qu'elle récitait sans doute une leçon apprise par cœur, et je me plus à la lui laisser répéter jusqu'au bout.

— Ah ! j'allais oublier! s'écria-t-elle... Près de la tombe est une fontaine sacrée, au milieu d'un beau bouquet d'arbres. C'est là que saint Michel vient se désaltérer quand ses lèvres sont sèches d'avoir beaucoup prié. Vous ferez bien d'aller boire de l'eau de cette fontaine, monsieur, car elle guérit les affligés.

Puis elle se tut et se rassit pour achever sa couronne de fleurs.

— Est-ce donc tout ce que la lande renferme de remarquable? lui demandai-je, en regrettant presque de ne plus entendre sa voix, dont la mélancolique accentuation me plaisait.

— C'est tout, monsieur, répondit-elle laconiquement.

Je pris dans ma bourse une pièce d'argent et la laissai tomber dans le panier de la jeune fille. Je voulus doubler le prix de ce modeste don par la bonne grâce d'un compliment, mais elle n'en parut pas le moins du monde satisfaite, car elle s'était emparée de la pièce d'argent, et la considérait en tremblant, l'œil hagard et la joue empourprée. Tout à coup elle la jeta loin d'elle en poussant un petit cri aigu, se leva de nouveau, redressa sa jolie tête brune, et dit d'une voix éclatante :

— Laissez-moi ! laissez-moi ! je suis la fée de la lande !

Aussitôt elle ôta sa cornette, posa sur ses beaux cheveux noirs sa couronne d'iris, de convolvulus et de glaïeuls ; puis elle s'enfuit à travers les files de pierres, au hasard, en décrivant dans son vol d'oiseau de capricieuses sinuosités. Elle était si charmante, que je me sentis un moment partagé entre l'admiration et la pitié.

— Pauvre belle créature ! murmurai-je enfin tristement.

Un profond soupir répondit à ma plainte. Au bruit de ce soupir, je me retournai, et vis à quelques pas de moi un jeune paysan à la taille her-

culéenne, à la mine douce et affligée, les bras croisés, la tête pendante sur sa poitrine, immobile comme une statue de la Douleur.

— Qu'est-ce donc qui l'a rendue folle ainsi ? lui demandai-je.

— Son cœur, répondit le gars d'une voix grave et navrée à la fois.

En peu d'instants, j'eus obtenu qu'il me contât l'histoire de la pauvre petite fée de la lande : histoire simple, poétique et émouvante comme un *guerz* breton.

« Elle se nomme la Nellic, dit-il ; c'est la fille au père Marcor, le vieux métayer du Menec, brave homme qui a tant et tant de soucis qu'il en mourra, j'en ai grand'peur. Aussi, c'est que le mauvais sort ne l'a guère épargné, le pauvre cher maître, depuis tantôt deux maudites années. Avant ce temps, la prospérance et la joyeuseté nichaient sous son toit comme deux hirondelles de bonheur. Sa femme, une vraie femme en Dieu, était encore verte et droite, et fraîche comme une forte pousse de genêt ; sa fille passait quasiment pour le plus beau brin d'aubépine en fleur de tout le pays. Et du talent, et de l'esprit, fallait voir ! c'était à vous

réjouir l'âme, rien qu'à l'entendre conter les récits de la lande au temps jadis. A la vérité, elle avait été tenue aux écoles jusqu'à sa douzième année, et M. le curé ne se gênait pas pour lui dire : La Nellic, tu es pour sûr la plus savante *pennérèz* de toute la paroisse. Je te dis ça, petite ; mais point ne faut t'en monter l'esprit, car l'orgueil est un péché.

» Et, de vrai, elle n'en tirait pas vanité, la chère âme ; à preuve qu'elle était avenante et polie envers le pauvre monde, mêmement envers moi, qui n'étais pourtant guère à considérer, vu que je commençais à avoir l'esprit malade à force de songer au-dessus de ma position. C'est qu'elle avait déjà ses beaux quinze ans sonnés, la Nellic, et elle poussait, elle poussait en force et en beauté, que c'était une bénédiction. Ça me crevait les yeux, et aussi ça m'entrait dans le cœur ; et pourtant je n'étais quasiment rien du tout que valet de charrue au Menec.

» Mais, malheur ! je n'étais point le seul à qui ça sautait à la vue comme un beau rayon de la lumière du soleil. Un gars, un méchant gars de Loc-Mariaker, qui était tombé à la milice et se cachait de lande en lande, à seule fin d'échapper à l'incorporation, l'avait plusieurs fois rencontrée quand il allait se blottir derrière les rochers de

Karnac. Il en devint soudainement tout épris. Un matin, l'ayant abordée, il lui tint des discours malsonnants, et mêmement il jeta dans son tablier deux bons écus, en lui disant de s'acheter avec des affiquets au prochain pardon de Sainte-Anne d'Auray. Mais la Nellic était quasiment aussi sage que la sagesse même, et, en plus, elle avait une bonne langue bien affilée. Elle lui envoya son argent au visage, et lui répondit tout bravement qu'il serait plus sensé à lui de prendre son service à l'armée que de chercher à détourner les filles de leur honnêteté. Ça le rendit furieux, et il la menaça de tirer vengeance d'elle pour son impertinence et son dédain. Elle vint nous conter l'aventure tout au long.

» — Nellic, que je lui dis alors avec une grande inquiétude au cœur, il ne faut plus retourner dans la lande. Basilic Kergadiou a l'âme rudement portée à la rancune et au mal. Il y a gros à redouter de ce mauvais garnement-là.

» Mais la Nellic avait joué toute petite parmi les bruyères roses qui sont sous nos pieds; elle avait grandi à courir au travers des sillons de pierres que voilà; elle connaissait à la perfection leur vieille histoire; elle les aimait de tout son cœur, et elle ne voulait pas demeurer une éternité

à la métairie sans aller de temps en temps filer une quenouille au milieu de ses grandes bonnes amies, comme elle disait souvent en son gentil parler. La mère Marcor promit de l'y accompagner aux moments perdus, et tout sembla être accommodé pour le mieux.

» Durant plus d'un grand mois, il ne fut pas plus question du Basilic Kergadiou que s'il était mort. Pas moins un dimanche, à la pointe du petit jour, je m'en étais allé quérir pour la Nellic des fleurs dans une ravine du Moustoir, quand je l'aperçus qui s'en sauvait des gendarmes avec deux ou trois vilains gars réfractaires de sa connaissance. Je n'en soufflai mot au Menec pour n'effaroucher personne, mais je me dis qu'il fallait faire bonne guette autour de la mère Marcor et de sa douce enfant, quand elles seraient à filer leur quenouille dans la lande. Mais voici qu'un soir, un beau soir de l'automne, bien paisible, bien tranquillisant, nous battions, le père Marcor et moi, du blé noir dans la grange, sans songer le moins du monde à malheur, tant nous avions l'esprit en grand repos. Tout à coup, il nous semble à tous deux avoir entendu un cri poussé affreusement du côté de la lande. Nous nous arrêtons tout court de battre, et nous nous entre-

regardons avec terreur. C'était bien étrange et quasiment surnaturel ce qui nous secouait par tout le corps; nos jambes s'en allaient sous nous; nos poitrines battaient si fort qu'il nous restait à peine un souffle. N'y pouvant plus tenir, je me jette hors de la métairie. A cette heure, le soleil plongeait sous l'eau, et déjà il faisait obscur. Soudainement j'aperçois des ombres qui glissaient tout le long des lignes de pierres, et au-dessus de l'une de ces ombres flottait comme un corps se débattant.

» — Mon père!... mon père!... Kernoël!... Kernoël! que criait une voix, mais si faible, si faible!... Nul doute pourtant, on enlevait la Nellic! Aussitôt je bondis, je cours, plus vite que le vent, plus en fureur que la tempête, poussé par une main invisible, et me sentant de force à tuer le démon lui-même. En une minute, je tombe à coups de fléau sur les ravisseurs, j'en terrasse un, j'en mets un autre en fuite, et je m'élance sur le troisième, qui était le Kergadiou. Le méchant gars jette de haut sur la bruyère la Nellic privée de connaissance, et m'attaque avec un long couteau. Nous étions corps à corps, déjà mon sang coulait. Je prends enfin le scélérat à la gorge, et je l'étrangle!!

» J'enlève ensuite la Nellic dans mes bras et je l'emporte au Menec, où elle revient un peu au sentiment. Puis je m'en retourne bien vite chercher le père Marcor. Hélas! je le trouve tout frissonnant de rage et de douleur devant sa pauvre femme trouée de plus de dix coups de couteau. La vaillante mère! elle avait reçu ça en défendant sa Nellic à outrance. Ce ne fut pas sans peine que j'emmenai mon cher infortuné maître avec moi à Karnac, pour instruire M. le maire de ce qui venait de se passer de désolation dans la lande. Et ce n'était pourtant pas tout encore : le malheur était sur la famille, et il fauchait rudement, le faucheur sans pitié ni merci!

» Au retour, en effet, qu'est-ce que nous voyons? Nellic, la douce Nellic, à genoux dans l'herbe, penchée sur la morte, jouant avec ses cheveux, et lui disant tout gentiment, à vous fendre le cœur :

» — Dors bien, bonne mère, à la pure clarté de la lune qui commence sa promenade au ciel ; dors bien, je veille sur toi, ma tendre mère aimée! Ne redoute rien des poulpiquets maudits ; je suis plus puissante qu'eux, et je saurai te défendre, va, contre leur méchanceté, car je suis maintenant la fée de la lande!

» La pauvre chère petite! elle était devenue folle de désespoir et de terreur.

» Et depuis elle s'est toujours tenue l'esprit monté au surnaturel. Elle se couronne de belles fleurs qu'elle s'en va cueillir dans la ravine du Moustoir, et elle répète à qui veut l'entendre : Je suis la fée de la lande! Et depuis tout n'a guère prospéré au Menec, car le vieux Marcor est tombé en défaillance de cœur et de santé. J'ai été obligé de prendre en main la métairie, et je tâche à la mener au bien, mais je me sens aussi grandement navré au fond de l'âme.

» Pour l'affolée, à vrai dire, elle n'est déjà plus si ambitieuse, si insensée. Mêmement elle commence à débiter à l'occasion de bons discours, mais c'est si peu de longue durée! Enfin, il ne faut point de désespérance; le bon Dieu n'abandonne pas toujours les bonnes gens. »

Il essuya une larme qui glissait sur sa mâle et brune figure. Je lui serrai la main en silence. J'avais compris que le pauvre Kernoël aimait encore d'amour la Nellic malgré sa folie.

La jeune Bretonne arrivait en ce moment près de nous à pas lents et d'un air réfléchi :

— Il est plus de midi : venez-vous dîner? lui

demanda le gars avec une exquise douceur.

Elle rougit en m'apercevant, ôta sa couronne, remit sa cornette, et se dirigea tranquillement vers le Menec, en s'appuyant sur le bras de Kernoël.

Quelques années plus tard, je faisais un nouveau voyage en Bretagne ; je voulus revoir les pierres de Karnac. Je n'avais pas oublié Nellic, et désirais m'informer de ce qu'elle était devenue. Je me rendis donc à la métairie du vieux Marcor. C'était un beau dimanche du commencement de l'automne. Kernoël fumait à la porte, assis sur un banc de pierre, au soleil. Je me fis reconnaître de lui, il me mena vers une fenêtre de la chaumière, et me montra une jeune femme qui vaquait tranquillement aux soins du ménage; puis il me dit :

— Ah! le bonheur nous est revenu, à son père et à moi ; voici enfin la Nellic bien portante de corps et d'esprit.

J'en ressentis une véritable joie, et je songeai que l'amour avait contribué sans doute à la guérison, car, pour la jeunesse, l'amour est souvent le meilleur médecin.

— Ainsi, la lande a perdu sa fée ? dis-je en souriant.

— Oui, répartit Kernoël ; mais moi j'y ai gagné une bonne femme, qui me rend heureux comme si j'étais dans le paradis !

YORICK

I

Il s'appelait Yorick, c'était le seul nom qu'il portât. Sa naissance était un mystère, il n'avait jamais connu ni son père ni sa mère, et avait été élevé tant bien que mal dans un collége de Paris. Un vieillard était venu quelquefois le visiter, puis ce vieillard était mort, lui léguant une pension modique et emportant dans la tombe le secret de son origine. Yorick d'ailleurs ne se souciait guère de le pénétrer ; c'était un garçon plein de verve et d'esprit, riant un peu de tout et beaucoup

de lui-même, se vantant, avec une certaine affectation peut-être, d'être le plus heureux homme de la terre. Jamais on ne l'avait vu préoccupé, jamais triste, jamais à court de bons mots et de francs rires. En le voyant toujours ainsi, on s'avisait point de suspecter la sincérité de son bonheur.

Yorick, à vingt-quatre ans, n'avait pas encore songé à prendre un état. Il n'avait aucune ambition, et se contentait de dix-huit cents livres de rente qui composaient sa pension. Il était paresseux comme un créole, mais sa paresse était intelligente. Il lisait beaucoup ; on le soupçonnait même de composer des vers, qu'il avait le bon esprit de ne montrer à personne. « J'ai ce qu'il me faut, disait-il souvent ; ce que je gagnerais en m'occupant serait autant de pris à de plus nécessiteux que moi. » Aussi ne le voyait-on jamais courir après une place, après une faveur, voire même après un dîner ; et si d'aventure quelqu'un insistait pour savoir quel motif l'empêchait de se caser quelque part : « Eh ! parbleu ! répondait-il en lui riant malicieusement au nez, je me trouve bien casé partout et craindrais d'être fort mal ailleurs. » En vain lui représentait-on que ses dix-huit cents livres par an ne pouvaient suffire à

lui procurer une bonne existence : « Plaisantez-vous? s'écriait-il sur le même ton; je me trouve si riche que j'ai envie d'acheter un perroquet pour m'aider à manger ma fortune. » De la sorte, il décourageait les curieux et les importuns. Du reste, toujours convenable, quoique jovial, il était aimé et recherché de beaucoup de gens, qui le considéraient comme le boute-en-train le plus charmant du monde. Généralement regardé comme un aimable original, les opinions variaient peu sur ce point. Elles étaient moins unanimes dans l'appréciation de ses mérites extérieurs. Les uns le trouvaient laid, c'étaient les presbytes; les autres le disaient assez agréable, c'étaient les myopes; enfin quelques-uns, et ceux-ci passaient pour être à peu près aveugles, l'estimaient joli garçon. Le fait est que Yorick n'était ni beau ni laid, ni petit ni grand, ni gras ni maigre; ses traits manquaient de correction, mais non d'harmonie; ses yeux étaient noirs et percés à la vrille, mais à la fois vifs et doux; son nez long, mais expressif; ses lèvres épaisses, mais aussi bonnes que spirituelles; une pâleur uniforme était ordinairement répandue sur son visage, mais il suffisait d'un peu d'entrain pour que ses joues s'animassent comme par magie. Il avait une taille grêle, mais bien

prise, et si son habit n'était pas toujours taillé à la dernière mode, il est vrai de dire que ce crime de lèse-fashion était racheté par une élégance naturelle que ne pouvaient même effacer toutes les joviales excentricités de notre héros. Yorick était un Roger-Bontemps de distinction.

Dans bien des réunions particulières, il n'y avait pas de bonne fête sans Yorick. Quand Yorick arrivait au milieu des cercles qu'il hantait, les visages s'épanouissaient, et alors seulement on s'animait. Le feu de ses saillies, la verve de ses chansonnettes, la drôlerie de ses imaginations mettaient tout le monde en belle humeur. Mais quand Yorick était absent, c'était un ennui général, un alanguissement irrémédiable ; rien ne réussissait, l'esprit faisait long feu, toutes les tentatives de plaisir rataient, et c'était avec un accord parfait que chacun entonnait ces phrases mélodiques en ré mineur : « Ah ! si Yorick était ici ! Pourquoi Yorick ne vient-il pas ? Qu'est devenu Yorick, cette âme de nos réunions ? » et cent autres jérémiades qui témoignaient combien Yorick était indispensable au bonheur du monde en général et de ses amis en particulier. Yorick avait, en effet, mille ressources dans l'esprit pour réjouir une réunion. C'est lui qui le premier se présenta

en commissaire de police dans une soirée où l'on tirait une loterie et fit la saisie des lots symétriquement rangés sur une table. Comme il portait une barbe et des moustaches postiches, personne ne le reconnut, et la plus vive discussion s'éleva entre lui et le maître de la maison jusqu'à ce que, arrachant son travestissement poilu, Yorick se fit reconnaître, à la désopilante hilarité de toute l'assemblée. Cette invention eut un grand succès, et plus d'un plagiaire l'a reproduite depuis. Les Homères ont toujours des Bitaubés. Une autre fois, sous le costume d'une Anglaise, chapeau biscornu, robe d'indienne écourtée, grand tartan de couleur criarde, longues mèches de cheveux rouges et larmoyants, il s'était précipité dans un salon en criant avec l'accent le plus désolé et le plus britannique : « *My dog! my little dog!* Oun jeune homme a volé à moâ *my dear Love!* Rendez-moâ ma petite épagneul, ou je me mettrai en colère très-fort! » Et saisissant un élégant par le collet : « *O! goddam!* je tenai le voleur, je le tenai bien, et je voulai faire pendre lui avec plaisir, si ma petite amor de chien n'était pas rendu à moâ tôt de suite! » Grande rumeur! Le jeune élégant prétendait n'avoir de sa vie volé aucune espèce de chien;

Yorick ne voulait pas lâcher prise, criait de plus belle au voleur, et affirmait reconnaître le larron *perfectly*, *very well*. Et les spectateurs de rester ébahis ou de rire à gorge déployée. Enfin, Yorick s'empara des basques de l'habit du patient, les fouilla et en tira adroitement... un tout petit chien de race anglaise qu'il avait tenu jusque-là caché sous son tartan. Ce fut une explosion de gaieté universelle. Dans sa joie de retrouver son chien, notre Anglaise le caressa avec des mouvements si frénétiques que chapeau, cheveux, tartan, robe, tout tomba, et l'on reconnut alors Yorick. Un tonnerre d'applaudissements salua le succès de cette drôlerie, qui fut beaucoup moins reproduite que la précédente, parce qu'il fallait une trop grande verve pour la faire accepter.

Yorick riait franchement de ses propres folies, mais après qu'elles avaient vraiment réussi. Rire, d'ailleurs, c'était son bonheur, c'était sa santé. Il riait de si bon cœur que le rire vous gagnait rien qu'à l'entendre. Depuis quelque temps, il faut le dire, ses accès de bonne humeur paraissaient moins vifs et ses éclats de rire s'en ressentaient un peu. Était-ce affaissement naturel d'une disposition d'esprit difficile à garder longtemps au même degré? N'était-ce pas plutôt accident

momentané causé par quelque peine légère et secrète? C'est ce que nul n'aurait pu dire; car Yorick, malgré toute l'expansive vivacité de son caractère, ne laissait rien transpirer, soit de ses sentiments intimes, soit des particularités de son existence, qui était parfois bien singulière et bien inexplicable. Il lui arrivait fort souvent, par exemple, de disparaître sans qu'on sût ce qu'il était devenu. En vain lui écrivait-on, point de réponse; en vain allait-on frapper à sa porte, porte close. Puis tout à coup il reparaissait joyeux, sans qu'on pût obtenir de lui une raison sérieuse de sa disparition. Comme il n'avait pas d'ami intime, pas de confident, aucune indiscrétion ne venait en aide à la curiosité des salons, et force était bien de se contenter des folles plaisanteries qu'il débitait pour expliquer ses absences. Tantôt il revenait de la lune où il avait été faire des études géologiques, et d'où il rapportait des gerbes de diamants; tantôt il sortait d'un lis, dans lequel il avait habité huit jours en compagnie d'une délicieuse abeille qui l'avait enfin mis à la porte, parce qu'il riait trop haut et qu'il effrayait ainsi les rossignols et les fauvettes d'alentour; tantôt, enfin, il était descendu, comme Thésée, au fond des enfers, où il avait trouvé les plus jolis et les

plus spirituels démons du monde, ce qui avait failli lui faire oublier ces autres démons si spirituels et si jolis, les femmes de la terre. Ainsi évitait-il toute explication catégorique au sujet de ses absences; ce que voyant, chacun avait enfin résolu de ne s'en plus préoccuper.

Mais quand on s'aperçut qu'il avait perdu une bonne partie de son fol esprit et de ses fous rires, les curieux se mirent en campagne, et l'on parvint à découvrir, jusqu'à un certain point, la cause de ce changement. Yorick était amoureux! mais très-sérieusement amoureux!

Certes, il y avait quatre ans pour le moins que cela n'était arrivé à Yorick, d'être amoureux. Ceux qui le connaissaient le mieux et du plus loin se souvenaient qu'il avait aimé naguère une jeune fille; il était sur le point de l'épouser, lorsqu'un fat, quasi millionnaire, lui enleva sa fiancée et s'enfuit avec elle. Le chagrin d'Yorick avait été des plus violents; il avait disparu pendant six mois sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Après quoi, on l'avait revu radieux, chantant et enchanté de vivre. Quelqu'un s'avisa de lui demander des nouvelles de ses anciennes amours. Il répondit du ton le plus jovial :

— Grand merci! cela ne va pas mal. Et vous?

— Bravo! Il paraît que vous avez pris votre parti en brave?

— Non pas, s'il vous plaît, mais en poltron. Un autre se fût battu avec le ravisseur; moi, je l'ai remercié de m'avoir appris que les amours ont des ailes, ce que je ne savais pas encore suffisamment,

Et c'était sans doute dans la crainte de voir s'envoler encore quelque chimère amoureuse, qu'il n'avait voulu de si tôt renouveler l'expérience.

Mais il est un terme à tout, même à l'indifférence la plus systématique, et le cœur de la jeunesse ne consent jamais à abdiquer ses droits imprescriptibles à l'amour.

II

Yorick habitait une mansarde près du Luxembourg, une jolie mansarde meublée en chêne et proprette à ravir. Un matin qu'il était à sa fenêtre, il entendit s'ouvrir une croisée à peu de distance, et, portant son regard dans la direction du bruit, il vit deux grands yeux noirs bien tristes et bien

doux, qui se fixèrent un instant sur lui et disparurent soudain. Il n'y avait là rien de bien extraordinaire ni de bien saisissant. Mais tout dépend de la disposition d'esprit, et Yorick se sentit comme frappé par un courant électrique. Cette impression était singulière, il en demeura stupéfait et ne quitta pas sa fenêtre de la journée ; mais les deux grands yeux noirs ne se montrèrent plus ce jour-là. Yorick se sentit un peu préoccupé, un peu rêveur. Dès lors, chaque matin, par hasard et presque malgré lui, il se remit en observation, épiant le moment où le magnétique regard s'échapperait de la mansarde voisine. Mais les beaux yeux qui l'avaient ému ne reparurent que huit jours plus tard, et ne rayonnèrent cette fois encore que quelques secondes. Yorick avait eu toutefois le temps de remarquer qu'ils appartenaient à la plus blanche et à la plus délicate figure du monde, accompagnés d'une forêt de cheveux bien noirs, sous un chapeau rose d'une délicieuse fraîcheur. Cette élégante et suave apparition à la fenêtre de la plus délabrée des mansardes d'alentour surprit et charma Yorick, en même temps qu'elle piqua sa curiosité. Que venait faire cette jeune fille dans ce grenier, où d'ordinaire il n'apercevait jamais qu'une vieille femme d'un aspect miséra-

ble ? A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées qu'il stationnait à la porte de la maison de sa pauvre voisine. Il ne tarda pas à voir sortir la belle enfant qui avait si bien le don de l'électriser. Elle monta dans une calèche, suivie d'une femme de chambre, et fit signe au cocher de partir. Au moment où elle s'éloignait, elle aperçut Yorick qui la contemplait avec une naïve et franche admiration ; elle parut légèrement embarrassée, s'enfonça dans les coussins, et regarda le ciel d'un air étrangement mélancolique. Yorick suivit des yeux la calèche qui s'éloignait, puis il rentra chez lui en s'écriant :

— Quel dommage qu'elle aille en carrosse ! Je la porterais si bien dans mon cœur !

Ce fut en vain qu'il chercha encore, mais plutôt instinctivement que volontairement, à revoir cette adorable apparition, la réalisation de sa *divine idée*, comme il l'appelait quelquefois en se moquant de lui-même. Il reconnut bientôt, à maint indice particuliier, que la mansarde qui servait de point de mire à sa curiosité n'était plus occupée. Il prit quelques informations et sut alors que la jeune inconnue se nommait Nathalie Rozier, que sa calèche, par la maladresse du cocher, ayant blessé légèrement la pauvre vieille femme qui habitait la

mansarde, l'excellente jeune fille lui avait fait donner tous les soins possibles, était venue elle-même la visiter à plusieurs reprises, et, prenant en compassion son extrême dénùment, l'avait installée, après guérison, dans un petit logement fraîchement meublé, en lui constituant une rente viagère de six cents francs. A ce récit, Yorick sentit son cœur sauter dans sa poitrine, mais ce fut l'affaire d'un instant; après quoi il se mit à rire de grand cœur, en réfléchissant philosophiquement qu'il est très-utile à l'occasion d'être un peu écrasé.

Durant une grande semaine encore, Yorick pensa beaucoup à mademoiselle Nathalie Rozier, rêva tout autant d'elle, et lui dédia quelques vers fort sentimentaux, puis il n'y songea plus. Mais on n'échappe point à sa destinée, dit le plus ingénu de tous les dictons humains. Un soir que, dans sa plus belle toilette, Yorick arrivait sur le quai Voltaire et se dirigeait vers le pont Royal, un ouragan éclata sur sa tête; la pluie à torrents rebondit sur l'asphalte. Il n'eut que le temps de se mettre à l'abri sous la porte ouverte d'un hôtel du quai. N'étant pas assez riche, le pauvre philosophe, pour renouveler souvent sa garde-robe, il tenait fort à ne point dévernir ses bottes qui ne relui-

saient plus que modérément, à ne point décatir son habit noir qui n'avait que trop subi déjà l'influence de l'eau. La voiture de place étant un luxe presque inconnu de lui, il guettait l'économique omnibus au passage; mais par une fatalité diabolique, si souvent répétée en temps de pluie, chaque omnibus roulait en étalant sa demilune railleuse qui montre en grosses lettres ce mot insupportable : *complet*. Yorick, malgré son aimable naturel et sa haute philosophie pratique, commençait à s'impatienter, lorsqu'un gandin, s'élançant d'un coupé, vint se heurter rudement contre lui.

— Ah çà! s'écria Yorick d'un ton moitié sérieux, moitié comique, ai-je l'air d'un Arabe, pour que vous me chargiez ainsi à fond de train?

Le gandin s'arrêta, s'enfonça un lorgnon dans l'œil, et dit en grasseyant :

— Qu'est-ce que c'est? On se fâche, je crois.

Mais à peine eut-il ainsi lorgné son interlocuteur, qu'il le reconnut et s'écria :

— Mais c'est ce cher Yorick!

— Je crois que oui, répondit Yorick. Eh! pardieu! reprit-il en lorgnant à son tour avec le pouce et l'index, il me semble que je reconnais cet élégant Nestor?

— Moi-même, mon bon, moi-même ! Enchanté de te revoir !

Et il présenta son petit doigt à Yorick, qui lui tendit majestueusement le sien.

— Eh bien ! reprit Nestor, es-tu toujours aussi amusant, aussi joyeux ?

— Pas en ce moment, du moins.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je crains de passer ma soirée ici, sous cette porte, quand on m'attend au bal. Les omnibus me brûlent la moustache avec un cynisme... complet... Il y a des êtres si mal élevés !

— Parbleu ! il faut prendre un remise, mon cher ; l'omnibus, fi donc !

— Bah ! on n'y rencontre pas plus de ridicules qu'ailleurs.

Nestor ne parut pas songer à s'appliquer le mot.

Le véhicule public parut. Il était cette fois plus que complet : il y avait des voyageurs en contravention sur le marchepied. Pour le coup, Yorick faillit jurer, mais il réfléchit que cela ne changerait rien à sa situation, et il contint son désappointement.

— En vérité, je vais prendre racine où je suis,

dit-il. Ah! mon cher Nestor, mets-moi sous cloche, tu me feras plaisir.

Nestor trouva le mot gai.

— Écoute, dit-il, si tu veux, je te présente dans cette maison chez un mien oncle, excellent homme, dont l'accueil est tout à fait cordial. Ses salons sont splendides, ses soirées du meilleur goût : orchestre dirigé par Strauss, souper servi par Potel et Chabot, toilettes éblouissantes, femmes jolies à damner un saint. Voilà!

— Diable! c'est tentant!

— Tu acceptes, alors?

— A l'unanimité!

Disant cela, Yorick remarquait pour la première fois, — tant son désir de monter en omnibus l'avait distrait, — qu'il s'était refugié sous le vestibule d'un hôtel brillamment éclairé. Au même instant, trois ou quatre équipages se présentaient à la file, laissant entrevoir, à travers les glaces levées, des reflets lumineux de soie, de velours, de martre zibeline, de fleurs et de diamants.

Nestor prit le bras de Yorick, et tous deux se dirigèrent vers l'escalier.

C'était un assez joli blond, ce Nestor, mais l'aspect de sa personne n'avait rien de viril et sem-

blait singulièrement fade. Sa chevelure, qui tirait sur le jaune, était frisée à l'excès; ses yeux, d'un bleu faïence exagéré, avaient une monotonie de regard qui exhalait l'ennui; son teint blanc reflétait, sans aucune modération, l'éclat du cold-cream et de la poudre de riz; sa taille, aussi mince que celle d'une jeune fille, paraissait brisée comme sous l'étreinte d'un corset; sa mise, d'une mode irréprochable, mais trop agrémentée de bijoux, rappelait la vitrine d'un joaillier; en un mot, il offrait dans son ensemble un air de gravure de mode, qui provoquait plus d'un sourire ironique partout où il étalait son luxe et sa distinction. Il ne s'en croyait pas moins adoré de toutes les femmes et se flattait de rencontrer rarement une cruelle. En réalité, ses nombreuses conquêtes se réduisaient à un certain nombre de Lucrèces interlopes, qui avaient été captivées autant par l'élégance de son coupé que par le charme irrésistible de son radieux individu. Nestor, d'ailleurs, était bon diable au fond, fort obligeant et très-dévoué. Sa bourse et son cœur étaient ouverts à ses amis, mais plus particulièrement à ceux qui vantaient son esprit et ses allures de Don Juan.

En montant l'escalier, il donna quelques ren-

seignements à Yorick sur les personnes auxquelles il allait le présenter. Il lui raconta que son oncle avait longtemps habité Rio-Janeiro comme négociant, qu'il en était revenu avec une fortune considérable et une fille très-jolie, mais d'une santé délicate et d'une tristesse inconcevable. Voyages, bals, théâtres, tout avait été employé pour dissiper sa mélancolie, mais sans succès.

— C'est égal! ajouta-t-il en frisant sa moustache en pointe, ma cousine est ravissante ; il y a en elle une douceur angélique qui séduit; et palsembleu! si je n'étais tiraillé par une demi-douzaine de passions romanesques, je songerais sérieusement à lui faire la cour.

— Une de plus, une de moins, quand on a comme toi le cœur dejà disputé par plusieurs amours.

— Sans doute, j'y réfléchirai.

— N'a-t-on pu découvrir la cause de la mélancolie de ta cousine? reprit Yorick, qui ressentit pour l'inconnue un intérêt soudain.

— Peuh! les médecins n'y comprennent pas grand chose, ou ne veulent pas dire ce qu'ils pensent à la famille. Mais ils paraissent craindre qu'elle ne puisse vivre longemps. Son père s'ef-

14.

force de la distraire et n'y peut parvenir à son gré. Entre nous, moi je soupçonne fort...

— Qu'elle est éprise de toi, peut-être?

— Pas absolument!... mais enfin... il se pourrait bien qu'elle eût entendu parler de mes folies...

— Et que cela ne fût pas étranger à la cause de sa tristesse?

— Dame! j'en ai peur. Il faut te dire que son père a maintes fois devant elle fait allusion à la possibilité d'un mariage entre nous. Mais je suis encore un peu jeune pour songer à me lier par des nœuds indissolubles... A vingt-trois ans!...

— Oh! oh! qui en valent bien vingt-cinq, si j'ai bonne mémoire.

— Non pas, morbleu! non pas!

— Au collége, j'étais d'une année plus jeune que toi.

— Au collége, c'est possible! Mais depuis...

— Depuis je suis devenu ton aîné, à ce qu'i paraît?

Nestor fit une grimace.

— Toujours plaisant! répliqua-t-il en esquivan e sujet. Eh! mais, mon ami, toi qui es si gai, s rieur, tu devrais bien trouver le moyen d'animer notre mélancolique Galathée.

— Il me faudrait pour cela dérober le feu du ciel, répondit Yorick en hochant la tête, et nous n'avons pas même le plus petit chemin de fer de la terre au soleil.

Comme il lançait cette saillie, les deux jeunes gens entraient dans un vaste et superbe appartement où circulait déjà une foule brillante et pleine d'animation.

Nestor présenta Yorick à son oncle, puis le conduisit vers une jeune personne qui accueillait avec une douce indifférence les invitations de cavaliers nombreux, ainsi que les gais propos d'un charmant essaim de jeunes filles dont elle semblait être la reine par la beauté.

A peine Yorick l'eut-il aperçue, qu'il demeura saisi de surprise et que son cœur battit à se rompre.

— Nathalie Rozier ! murmura-t-il.

Nestor remarqua son trouble.

— Qu'est-ce que tu as donc? lui demanda-t-il. Tu as l'air stupéfait.

— J'ai l'air de ce que je suis ! Je connais ta cousine, mon cher ; je l'ai vue et revue, et je ne saurais te dire toute la joie que j'éprouve à la revoir encore, car elle est vraiment angélique, comme tu le disais si bien !

— Où donc t'est-elle apparue, cette jeune enchanteresse ?

— A la fenêtre d'une misérable mansarde, comme une miniature dans un vieux cadre de bois.

— Es-tu fou?

— Pas pour le moment. Elle visitait une pauvre vieille qui avait eu le bonheur d'être renversée par sa calèche. C'est la charité même que cette jeune fille-là.

— Ma cousine est en effet très-charitable! dit Nestor en souriant. Mais vertubleu! mon cher, comme tu t'animes! Serais-tu déjà mon rival?

Yorick regarda son ami d'un air comique, et prit ensuite une attitude théâtrale.

— Rival terrible, Don Juan! repliqua-t-il : je n'ai aimé qu'une femme dans ma vie. Un sot, qui avait équipage, me l'a enlevée... Il a bien fait!

Il lança ce mot avec un geste magnifique de dédain.

— Je vois que tu es un philosophe, dit Nestor.

— Je le suis toujours, quand je ne puis pas faire autrement.

Comme Yorick répliquait de la sorte, Nestor remarquait que sa cousine était moins assaillie qu'elle ne l'avait été jusque-là. Il s'empressa de lui présenter son compagnon.

— Prenez garde à votre gravité, Nathalie, dit-il, elle court de grands risques, je vous en avertis.

La jeune fille inclina la tête avec une grâce mélancolique, et ses yeux noirs se fixèrent sur Yorick, qu'elle crut reconnaître, sans pouvoir préciser dans son esprit l'endroit où elle l'avait vu.

— Mon ami Nestor me flatte, mademoiselle, repliqua Yorick, qui résolut de débuter par une bouffonnerie afin de juger tout de suite, à ses risques et périls, jusqu'à quel point de gravité allait le spleen de la belle enfant ; je n'ai jamais fait rire franchement qu'une seule personne, mais une personne qui ne se déride pas aisément.

— Qui donc? demanda Nestor.

— Le grand Théodoros, empereur d'Abyssinie, répartit Yorick avec aplomb.

— Le grand Théodoros?

— Oui, le despote africain, qui a demandé la reine d'Angleterre en mariage.

— Quelle folie !

— C'est très-sérieux. Après la démarche hardie tentée par son ambassadeur auprès de la reine Victoria, je lui écrivis pour lui proposer une magnifique affaire, une affaire d'or. Je le priais avec la plus vive instance de se rendre à Londres, où

je comptais fonder un vaste établissement. Je lui offrais une place au comptoir avec cent mille francs d'appointement par mois; mais ce César inintelligent n'a pas compris mon idée sublime. Il s'est mis à rire, m'a-t-on affirmé, et il m'a fait répondre que, si je voulais lui envoyer ma tête, il me la payerait très-cher, vu que je devais avoir une tête bien agréable à scalper.

Cette bouffonnerie égaya plusieurs personnes qui l'avaient entendue. Nathalie parut étonnée d'abord, puis elle sourit vaguement avec une ineffable douceur.

Yorick promena sur les rieurs un regard ébahi.

— Eh quoi! reprit-il, voilà qu'on imite ici le grand Théodoros. Cela me surprend, car je ne vois pas ce qu'il y a de si récréatif dans le désir féroce qu'a pu avoir un nègre de me scalper l'occiput. Passe encore si j'en avais un de rechange. Mais non! ma tête est unique, et je jure que je n'en ai pas deux.

Les rires redoublèrent, surtout quand on sut que Yorick était là : Yorick était connu de bien des gens. Surexcitée sans doute par cette soudaine hilarité, Nathalie exhala tout à coup un petit murmure perlé comme une cadence de rossignol. Elle demeura toute surprise elle-même, car, en réa-

lité, elle ne riait presque jamais. Deux personnes avaient saisi au passage cette note argentine, c'étaient Nestor et M. Rozier. M. Rozier en ressentit une joyeuse stupéfaction. Nestor, lui, bondit d'étonnement.

— Bravo, cousine! s'écria-t-il; je vous l'avais bien prédit que ce fou de Yorick vous ferait sortir de votre sérieux habituel.

Yorick commençait à se réjouir de la gaieté qu'il provoquait. Il contint son accès de bonne humeur.

— Fou ! dit-il, qui m'appelle ?

— Parbleu ! c'est moi, répondit Nestor.

— Toi, mon cher ami... Ah ! que tu me connais bien! Nos deux esprits sont faits pour se comprendre à merveille. Le docteur Blanche nous estime également tous deux. Touche là.

— Volontiers, répondit Nestor en lui présentant cette fois le bout de son index.

Avec cet à-propos qui lui manquait rarement, Yorich contempla le doigt qui lui était tendu.

— Il est charmant, dit-il, et je le trouve modelé à ravir. J'admire surtout le camée qui en rehausse encore la perfection.

En ce moment, le prélude d'un quadrille retentissait dans le salon.

— Je t'obéis, mon père, répondit la jeune fille en se levant aussitôt.

Elle offrit à Yorick sa petite main mignonne et ravissante sous le gant. Puis tous deux prirent place dans un quadrille, à la grande satisfaction de M. Rozier.

Yorick n'eut pas besoin d'un grand effort de perspicacité pour comprendre que, ayant été assez heureux pour éveiller le rire sur les lèvres si fatalement sérieuses de Nathalie, M. Rozier en avait ressenti une joie extrême; la sollicitude paternelle avait eu hâte de lui donner un témoignage de reconnaissance. Il y avait quelque chose de touchant dans ce remercîment ingénieux d'un père idolâtre de son enfant, et Yorick se promit de faire tous ses efforts pour ramener encore de vives clartés sur le beau front de la jeune fille. Il ne réussit guère ; Nathalie souriait souvent à ses saillies, mais c'était le sourire indifférent et machinal qu'elle avait pour tout le monde, et qui était plutôt un effort de politesse qu'un reflet de satisfaction intérieure. Une fois encore, cependant, elle fit entendre cette petite cadence argentine qui avait si fort supris et réjoui M. Rozier. Yorick lui racontait comment il l'avait déjà vue de sa

fenêtre, et, avec cette gravité à la fois bouffonne et sentimentale qu'il savait si bien tenir :

— Ah! mademoiselle, dit-il, vous m'avez fait un grand chagrin ce jour-là.

— Moi, monsieur?

— Sans doute.

— Quel chagrin?

— Vous êtes montée en calèche ; je me suis mis devant vos chevaux, et vous êtes partie sans faire attention au pauvre piéton qui vous suppliait de lui accorder une grâce.

— Laquelle?

— Vous qui êtes si bonne pour ceux qui souffrent, ne devinez-vous pas?

— En vérité, non.

— Il vous eût été si facile...

— Eh bien?

— De donner à votre cocher l'ordre...

— Achevez.

— De m'écraser aussi un peu, cela m'eût fait tant de plaisir !

Nathalie regarda Yorick avec de grands yeux stupéfaits, puis elle jeta à l'écho du salon son rire perlé. Yorick faillit sauter de joie ; il fut saisi d'une hilarité inextinguible. Tout le quadrille dirigea son attention sur les deux jeunes gens, et

l'on s'entretint malicieusement de l'influence tout exceptionnelle que notre original exerçait sur l'esprit splenétique de mademoiselle Rozier.

M. Rozier, lui, était au comble de l'allégresse. De près ou de loin, il suivait toujours son enfant avec une extrême sollicitude de regard et d'âme. La voyant rire pour la seconde fois dans cette soirée, il s'élança vers Yorick, et lui saisit affectueusement les mains :

— Bravo, mon ami, lui dit-il, bravissimo! vous avez un entrain qui me plaît fort. Désormais, j'y compte bien, vous serez des nôtres ; promettez-le-moi tout de suite; autrement, je me verrais dans l'obligation de vous empêcher de sortir de mon hôtel.

— Prenez garde! répartit Yorick ; j'ai bien envie de ne vous rien promettre du tout, pour avoir le malheur d'être tenu aux arrêts forcés ici.

— Vous êtes un charmant jeune homme, monsieur, aussi plein de cœur que d'esprit! je suis vraiment ravi de vous connaître.

Puis, se tournant vers sa fille :

— Ma chère Nathalie, ajouta-t-il, je suis très-content de toi ; tu as les yeux plus brillants, les joues plus roses, l'allure plus vive qu'à l'ordinaire, en un mot, tu es tout à fait belle ainsi. Il paraît

que ton cavalier est bien amusant, tant mieux! j'aime les boute-en-train, surtout quand ils parviennent à te dérider un peu, mon enfant.

— Excellent père! murmura la jeune fille en l'embrassant avec une grâce adorable.

La contredanse venait de finir, Yorick reconduisit mademoiselle Rozier à sa place; il dansa avec elle plusieurs fois encore, et trouva d'heureuses saillies qui obtinrent un succès merveilleux. Il y a en nous une puissance magnétique, incontestable, qui trouve toujours à s'exercer dans le cours de notre vie. Cette puissance est arbitraire, elle agit sur celui-ci et reste souvent sans effet sur celui-là. Vouloir raisonner cette influence serait ambitieux et inutile. Toutefois, on peut supposer qu'elle est semblable à cette loi merveilleuse de l'attraction, grâce à laquelle les mondes sont attirés et groupés entre eux d'une si mystérieuse façon. Évidemment Yorick exerçait sur l'esprit de Nathalie un peu de ce magnétisme qui anime les plus indifférents. De son côté, il se sentait vraiment pénétré des plus suaves émotions quand il dansait avec elle, ou seulement quand il la regardait.

Au milieu de la nuit, Nestor l'aborda.

— Parbleu! mon ami, dit-il, tu fais miracle ici! C'est étourdissant, ébouriffant, renversant! Tu

as fait rire deux fois au moins ma pauvre cousine, et tu as tourné la tête à mon cher oncle, qui ne jure déjà plus que par toi. Il m'a demandé où tu demeures, ce que tu es, ce que tu fais, et cela avec un intérêt extraordinaire.

— Qu'as-tu répondu?

— J'ai répondu que je n'en savais rien... Mais, au fait, où demeures-tu ?

— Près du Luxembourg, quartier des sages et des fous.

— Qu'es-tu?

— Rien qu'un assez honnête garçon.

— Mais que fais-tu ?

— Je flâne, et parfois je griffonne des vers.

— Tu es donc poëte?

— Râpé.

— Triste état! Et moi qui commençais à te craindre, car après tout ma cousine me plaît infiniment.

— Que craignais-tu donc, poltron?

— Eh! mais, mon oncle parle beaucoup de toi, je te le répète, et tu parais lui convenir fort. Si ta position ou ta fortune lui convenait autant que ta personne, la main de ma belle cousine serait perdue pour moi.

— Tu dois être rassuré maintenant? Ma de-

meure, ma fortune, ma profession ne sont guère de nature à allécher les pères.

— Avoue-le toi-même?

— De grand cœur : une famille préférera toujours un gendre riche, qui est la coqueluche des femmes; or, comme tu es l'un et... l'autre, tu as de grandes chances de voir se réaliser tes espérances d'union.

— Sans doute, sans doute, dit Nestor un peu soucieux. Mais je n'ai pas de bonheur, mon ami : j'adresse les choses les plus spirituelles et les plus charmantes à ma chère Nathalie, à peine si j'en obtiens une réponse; elle ne paraît pas même m'avoir entendu, tandis que toi... C'est incompréhensible, ma parole d'honneur!

— Que veux-tu, mon ami? repartit Yorick avec une légère ironie. Les jeunes filles ont des caprices, et elles ne savent pas toujours apprécier le véritable esprit.

En ce moment on formait les quadrilles; Nestor dansait avec sa cousine; il s'élança pour lui prendre la main.

Yorick ne dansa pas, il s'accouda contre la cheminée et promena son regard dans le bal, le reportant souvent et presque malgré lui sur la belle et mélancolique fée de ce salon. Nestor faisait de

grands efforts pour captiver son attention, mais il n'y pouvait parvenir ; il se mordait les lèvres et faisait claquer ses doigts d'impatience. Nathalie restait impassible. Yorick s'amusait beaucoup du désappointement de son ancien camarade, tout en se reprochant un peu de malveillance et d'ingratitude à son égard. Bientôt les yeux de la jeune fille, qui erraient au hasard indifférents et calmes, s'animèrent soudain en rencontrant le regard de Yorick. Yorick en ressentit comme un ébranlement nerveux ; il pâlit et appuya la main sur son cœur.

— Tout doux, mon cœur ! se dit-il ; tenez-vous en paix, et ne vous remuez pas ainsi !

Il arrive quelquefois que ceux qui sont destinés à s'aimer ont presque de prime abord une révélation de leur commun destin. Il suffit qu'ils se présentent l'un à l'autre pour se reconnaître entre tous et pour que leur fusion ait lieu instantanément. Nathalie et Yorick étaient-ils ainsi ? Yorick aimait-il déjà Nathalie? Nathalie se sentait-elle irrésistiblement attirée vers Yorick? C'est ce qu'il eût été difficile de décider encore, et c'est pourtant ce qui semblait résulter de l'émotion qui venait de se peindre dans la physionomie des deux jeunes gens.

Un incident ne tarda pas à éclairer Yorick sur la véritable nature du penchant qui l'entraînait. Comme il contemplait Nathalie à la dérobée, puisant dans cette contemplation un bonheur inexprimable, il entendit près de lui deux personnes qui causaient à demi-voix :

C'étaient deux médecins, le docteur Gavarus et le docteur Danclat. Ce dernier avait longtemps exercé sa profession à Rio-Janeiro, et soignait habituellement la famille Rozier. Yorick, à demi-caché dans l'embrasure d'une fenêtre, derrière les plis d'un rideau, ne perdit pas un seul mot de l'entretien.

— Elle est vraiment charmante, cette demoiselle Nathalie, disait le docteur Gavarus. Visage suave, taille parfaite, grâce exquise dans sa langueur ; il est impossible de rencontrer une jeune fille plus délicieuse, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, mademoiselle Rozier est ravissante à tous les points de vue, physiquement et moralement.

— Eh bien ! chose singulière, reprit Gavarus, plus j'observe cette jolie personne, plus il me semble qu'elle reflète parfois un éclat étrange, j'oserais dire mélancoliquement fatal. Je soupçonne que son organisation est des plus délicates,

et qu'elle doit être sujette à des troubles nerveux. Qu'en pensez-vous?

Le docteur Danelat, auquel cette question était posée, parut hésiter à répondre. Cependant il secoua la tête d'un air qui confirmait les soupçons de son interlocuteur.

— Pauvre enfant! reprit Gavarus. Est-ce que les crises sont fréquentes et d'une certaine gravité?

— Fréquentes, non; mais elles m'inquiètent parfois très-sérieusement.

— Cela est-il héréditaire ou accidentel?

— Accidentel. Nathalie a pris le germe funeste du mal qu'elle recèle au Brésil et dans la circonstance que voici : elle était toute jeune alors, elle avait un compagnon de jeux qu'elle aimait beaucoup, un petit créole qui s'ingéniait sans cesse à lui trouver des distractions et des plaisirs. Un jour qu'ils jouaient à la campagne dans le parc de M. Rozier, l'enfant s'avise de monter au haut d'un tamarinier pour s'emparer d'un nid de bengalis qu'il voulait offrir à sa compagne, mais ce nid était posé au sommet de l'arbre sur une branche mince et frêle. Qu'importe? le jeune créole s'élance hardiment, la branche casse, il tombe de quarante pieds et se brise le crâne à deux pas de Nathalie... On trouva l'un mort et l'autre éva-

nouie... Depuis lors, la chère enfant n'a jamais ri, et...

Le docteur Danclat s'interrompit. Il devint soucieux.

— Et elle tombe parfois en catalepsie, reprit Gavarus d'un ton très-mystérieux. Je m'en doutais.

— Chut! murmura vivement le médecin de M. Rozier. C'est un secret pour tout le monde, excepté pour son père et pour moi. Ne le divulguez pas.

— Soyez tranquille, je me tairai.

Yorick venait de tressaillir violemment. Son visage s'était couvert d'une pâleur de mort.

— Elle aussi! soupira-t-il avec accablement.

Il maîtrisa son agitation pour écouter de nouveau, car l'émouvant dialogue reprenait entre les deux médecins.

— Comment est-on parvenu à cacher aux regards indiscrets les effets de cette sinistre affection?

— Les symptômes du mal se représentent deux ou trois fois par an avec une certaine régularité. M. Rozier, dont la vigilance est admirable, ne manque jamais de les apercevoir. Il s'enferme avec sa fille et reste seul à veiller sur elle. Rare-

ment, d'ailleurs, l'état cataleptique dure plus d'un jour ou deux. Les moyens curatifs ordinaires n'ont pas encore réussi.

— De pareilles crises sont pleines de danger. Il est à craindre que la pauvre enfant ne puisse longtemps résister au péril de si mortelles prostrations.

— J'ai eu peur plus d'une fois, et j'avoue même que je redoute la prochaine attaque, car depuis quelque temps les forces de la chère petite diminuent à vue d'œil.

— Si la science est restée impuissante contre une si terrible névrose, ne pensez-vous pas qu'une révolution morale serait de nature à rendre les crises plus rares, sinon à les faire disparaître entièrement?

— Je ne sais... Je fonde toutefois une espérance sur l'efficacité souveraine des passions de la jeunesse, sur l'amour, par exemple. Mais jusqu'à présent le cœur de mademoiselle Rozier ne semble pas s'être ému: il est calme et triste comme toujours.

— Tant pis! je m'intéresse sincèrement à cette jolie personne. Si j'apprenais sa mort, j'en serais navré. C'est un ange de grâce et de douceur.

— Oui, un ange! murmura en soupirant le mé-

decin de la famille, et c'est pour cela que j'appréhende de la voir s'en aller vers Dieu.

A ces mots, les deux docteurs se séparèrent sans remarquer que Yorick était là derrière eux, pâle, défait, les yeux pleins de larmes, et répétant tout bas avec angoisse:

— Condamnée ! Ils l'ont presque condamnée !... Ah ! les impitoyables!

Il se tut et demeura comme abîmé dans une douloureuse méditation. La contredanse était terminée depuis un instant, qu'il ne s'en apercevait pas et gardait son attitude sombre et désolée.

— A quoi rêvez-vous-là? lui demanda-t-on. Composez-vous des vers, une chanson?

Yorick releva la tête; il reconnut M. Rozier.

— Une chanson! répondit-il au hasard. Je n'ai guère envie de chanter, je vous assure.

— Eh! de quoi donc avez-vous envie dans un pareil moment?

Yorick sembla réfléchir une seconde; il s'anima tout à coup, et, serrant les mains de M. Rozier à les briser:

— De danser! répondit-il.

— A merveille! Courez vite engager ma fille.

Yorick sentit son cœur se gonfler horriblement.

— Pauvre père ! murmura-t-il. Pauvre Nathalie Rozier !

Et il quitta furtivement le bal.

Pendant quelque temps on ne le vit nulle part. En vain alla-t-on frapper à sa porte, il n'était visible pour personne. M. Rozier, qui s'était épris d'une vive affection pour lui, lui adressa une lettre d'invitation pour un grand dîner, à laquelle il ne répondit pas. Ce ne fut que quinze jours plus tard qu'il reparut dans le monde. Comme on était habitué à ces sortes de disparitions, on le revit avec plaisir, mais sans curiosité. Nestor seul lui demanda ce qu'il était devenu, et pourquoi il ne s'était pas rendu à l'invitation de M. Rozier.

— Je venais, répondit-il avec un grand sérieux, de partir dans un char aérien attelé de cinq cents alouettes, pour assister aux noces du prince Myrtil et de la fée des Oiseaux. J'ai fait à cette occasion un charmant éphithalame, que je te chanterai un jour, je te le promets.

Nestor ne put obtenir aucune autre explication.

M. Rozier parut ravi de revoir Yorick, et le supplia de venir souvent le visiter, lui déclarant qu'il avait tous les jours son couvert mis à sa table. Nathalie, elle, l'accueillit avec un gracieux empressement, qu'elle ne témoignait à aucun

autre, ce qui fut remarqué. On remarqua aussi dès lors que Yorick, si gai, si jovial, si boute-en-train, perdait beaucoup de son habituelle vivacité, et qu'il ne parvenait à posséder tous ses élans d'esprit et de bonne humeur que dans la maison de M. Rozier. Encore y avait-il des moments où son front se plissait, où son rire expirait sur ses lèvres, où ses yeux devenaient humides. Si parfois on le surprenait dans cette disposition :

— Bon ! s'écriait-il, voilà que je ris jusqu'aux larmes, et je deviens triste à force d'être joyeux !

Le fait est que Yorick n'était plus au fond le même. Sa vivacité n'était guère de bon aloi, et son esprit, plus vif que jamais peut-être, avait certainement un éclat factice. Il amusait encore les autres ; mais s'amusait-il lui-même? mais n'y avait-il pas une sorte de parti pris dans sa joie excitée avec peine? C'était là son secret. Quoi qu'il en fût, devant Nathalie il parvenait toujours à trouver mille folies, mille mots étourdissants. Ses efforts réussissaient : Nathalie riait quelquefois ! Nathalie était presque heureuse! elle semblait s'épanouir comme une fleur sous un rayon de soleil.

III

Tout bon enfant qu'il était, Nestor ne se montrait point enchanté des succès obtenus par son ami. On eût dit même qu'il se repentait de l'avoir introduit chez M. Rozier. Il est vrai que notre gandin, à demi ruiné par ses bonnes fortunes, songeait sérieusement à combler le déficit creusé dans son patrimoine avec la dot de sa cousine. Aussi s'efforçait-il de l'entourer de soins galants, de l'éblouir de son étincelant esprit. Mais Nathalie n'accordait qu'une attention distraite à ses amabilités ; elle ne semblait point goûter ses saillies, lesquelles se ressentaient un peu trop des excentricités de mauvais aloi qui ont cours dans le pays des lorettes, où il avait coutume d'aller les recueillir. Il s'impatienta de la préférence que la jeune fille accordait visiblement à Yorick, et, un jour qu'ils étaient seuls dans le salon de M. Rozier, il entama l'entretien d'un ton amer, d'un air agressif.

— Parbleu ! mon cher, dit-il, tu es un gaillard bien avisé, et tu t'y prends avec adresse

pour t'emparer de l'imagination d'une riche héritière. Malepeste! mon bon, comme tu y vas en vainqueur! Mon oncle te trouve à son gré; tu ne déplais pas à ma cousine; et te voilà en beau chemin pour contracter un joli mariage, vive Dieu! Mais je te préviens qu'un compétiteur a l'intention de te barrer la route, et que tu n'arriveras pas à ton but.

Yorick regarda Nestor avec stupéfaction, puis il lui dit tranquillement :

— Qui donc m'empêchera de réaliser l'espérance que tu me supposes?

— Moi?

— Toi!... Pourquoi cela?

— Parce que j'ai résolu d'épouser Nathalie.

— Il faut d'abord qu'elle y consente, je crois.

— Elle y consentira quand je voudrai me donner la peine d'obtenir son aveu. Jusqu'à présent distrait par cent amourettes, peu soucieux de faire briller mes mérites aux yeux de ma cousine, je t'ai laissé le champ libre et ne t'ai point contre-carré. Mais, réflexions faites, je te déclare que je veux m'emparer de son cœur et de sa main, et je compte bien y réussir.

Il accentua ces derniers mots avec une fatuité superbe.

— Bonne chance, mon ami! répondit Yorick en souriant.

— Merci!... Un mot encore : Tu te rappelles sans doute que c'est moi qui t'ai présenté dans cet hôtel?

— Parfaitement.

— Eh bien! comme je désire qu'entre Nathalie et moi il ne se dresse aucun obstacle, et que ta présence continuelle ici peut être de nature à contrarier un peu mes desseins, — tu vois que je te fais l'honneur de te considérer comme un rival dangereux, — je te prie de ne plus revenir chez M. Rozier, au moins durant cinq ou six mois.

— Ce que tu me demandes là est tout simplement impossible. L'accueil que j'ai reçu dans cette hospitalière demeure, l'amitié généreuse qu'on m'y témoigne sans cesse, l'insistance gracieuse avec laquelle on m'invite, tout donnerait à une absence prolongée de ma part le caractère de l'ingratitude, et je me pique d'être doué d'une vertu assez rare de nos jours : la reconnaissance.

— Je t'excuserai.

— N'insiste pas. Ma conduite à l'égard de mademoiselle Nathalie et de son père ne saurait changer. Je ne cesserai point d'être leur ami, et je con-

tinuerai par mon empressement à leur prouver tout le plaisir que je ressens à les voir.

— A la bonne heure! voilà un refus catégorique. Eh bien! je te certifie, moi, que si tu ne conformes pas ta conduite au désir que je viens d'exprimer, si je te rencontre de nouveau dans cette maison avant que je ne sois devenu l'époux de ma cousine, tu me rendras raison de ton impertinence.

— Ah bah!

— Tu as bien compris ?

— On ne peut mieux.

— Réfléchis jusqu'à demain.

— A quoi bon? Ma résolution est prise.

— Et tu consens à interrompre tes visites, n'est-ce pas ?

— Et chaque jour, sans exception, je me ferai le commensal de M. Rozier.

— C'est une provocation !

— Comme il te plaira.

— Quelle arme manies-tu le plus habilement?

— Je n'ai jamais tenu ni une épée ni un pistolet.

— Tu veux donc que je te tue ?

— A la grâce de Dieu ! Je me soucie de l'exis-

tence comme d'une noisette. La vie, selon moi, ne vaut pas qu'on redoute la mort.

— Es-tu sincère? S'il en est ainsi, pourquoi te montres-tu si gai dans le monde, et même si joyeux?

— Question d'âge et de tempérament.

— Fou!... Voyons, dis-moi que tu consens à me satisfaire.

— Je mentirais.

— Alors nous nous battrons.

— Soit.

— Demain?

— Demain.

— A l'épée ou au pistolet? Choisis!

— Au pistolet, à bout portant.

Nestor ne s'attendait certainement pas à cette réplique : il demeura comme abasourdi.

— Qu'as-tu donc? reprit Yorick. Est-ce que cette sorte de duel ne te convient pas? Elle égalise pourtant les chances et donne à une rencontre le caractère de la vraie bravoure et de l'honneur.

— Cela n'est pas sérieux?

— Dis plutôt que cela est trop sérieux, mon cher Nestor.

— C'est féroce!

— Acceptes-tu?

— Non.

— Donc, pas de duel, car je refuse de me battre autrement.

— Nous verrons bien.

— C'est tout vu.

Et Nestor, à la fois embarrassé et furieux, s'éloigna.

Yorick s'élança pour le retenir.

— De grâce! s'écria-t-il, ne nous fâchons pas !

Mais, soit que Nestor n'eût point entendu, soit qu'il refusât toute offre de réconciliation, il disparut.

Une voix cependant fit tressaillir Yorick.

— Laissez-le partir, lui dit cette voix.

Il se retourna et vit mademoiselle Rozier debout au milieu du salon.

— Je vous en conjure, mademoiselle, supplia Yorick, donnez l'ordre à l'un de vos serviteurs de rejoindre votre cousin et de le ramener. Il vient de se brouiller avec moi, et je crains d'avoir eu tort, car enfin c'est lui qui m'a fait recevoir dans cette charmante maison, et je dois lui en témoigner ma reconnaissance, fût-ce aux dépens de mon bonheur.

— Vous n'avez pas eu tort, monsieur. Il ne

saurait convenir à un homme de cœur de se soumettre à une injonction.

— Quoi ! vous avez entendu ?

— Tout.

— En ce cas, vous savez ce que Nestor ambitionne, et vous n'ignorez pas qu'il a la folie de craindre la rivalité d'un pauvre diable qui ne songe guère à lui faire obstacle, moins encore à l'emporter sur lui. La jalousie, convenez-en, est une poltronne qui s'épouvante de tout, et même de rien.

— Nestor ne sera jamais mon mari.

— Quoi! mademoiselle, vous refusez de l'accepter pour époux ?

— Je ne donnerai ma main qu'à celui qui aura mon cœur. Je n'aime pas mon cousin.

— Mais vous l'aimerez... je l'espère du moins... quand il vous aura prouvé sa tendresse et son dévouement.

— Nestor est incapable d'une affection sérieuse. Son âme superficielle et légère n'aura jamais la puissance de me convaincre et de me captiver.

— Vous le jugez bien sévèrement, mademoiselle. Je me plais à penser qu'il parviendra à vous faire changer de sentiment à son égard.

— N'en croyez rien. J'ai d'ailleurs plus d'une

bonne raison pour persister, en ce qui le concerne, dans ma manière de voir, et pour ne point agréer ses hommages... qui manquent peut-être de désintéressement.

Disant cela, Nathalie fixait sur Yorick ses grands yeux noirs rayonnants et doux. Son visage était délicieux en ce moment. Sa peau avait la diaphanéité de l'albâtre; ses cheveux d'un noir mat se relevaient avec une grâce exquise sur son front d'un galbe parfait; ses lèvres un peu pâles, mais d'un dessin irréprochable, avaient je ne sais quelle harmonie tendre et suave qui ravissait. Certes, rien ne laissait supposer que cette jeune fille fût atteinte d'une affection nerveuse de la nature la plus grave, si ce n'est peut-être une légère nuance de bistre qui s'étendait par instant sous ses paupières inférieures, et une certaine contraction fébrile qui apparaissait par intervalles aux extrémités de sa bouche. Ses épaules, dessinées avec une rare élégance, montraient à demi des blancheurs ravissantes sous les coquetteries de la dentelle et de la soie; les fées eussent envié la finesse et la flexibilité de sa taille, qui méritait d'avoir des ailes pour planer au-dessus des réalités vulgaires d'ici-bas.

Elle alla s'asseoir sur un canapé, resta silen-

cieuse un instant, puis elle reprit avec une lenteur expressive :

— Mon père est sorti. Si je ne me trompe, il a dû passer chez M. Yorick.

— Chez moi, mademoiselle? Mais c'est de la témérité ! Ne sait-il pas que j'habite en l'air, tout près des nuages ? Je vole à son secours.

— A quoi bon ? Ne vous ayant pas rencontré, il va sans doute revenir.

— Hélas! s'il n'a pas été la victime de son imprudence! Mais puis-je apprendre de vous, mademoiselle, quel motif impérieux le poussait à cet acte d'audace et de désespoir?

— Je ne sais trop, répondit la jeune fille avec une sorte d'embarras. Il était convenable, assurément, qu'il vous fît une visite après toutes celles dont vous avez bien voulu nous honorer jusqu'à ce jour.

— En d'autres termes, il a voulu me remercier des bonnes grâces dont il m'entoure sans miséricorde. En vérité, cela devient intolérable, et très-sérieusement je compte lui en demander raison.

— Vos griefs contre mon père sont-ils donc si terribles?

— Je vous en fais juge : la reconnaissance n'est-elle pas le premier devoir d'un grand cœur ? Or,

je me pique d'avoir un très-grand cœur. Eh bien ! M. Rozier s'évertue si impitoyablement, j'ose le dire, à me combler de prévenances, d'invitations, d'amabilités, que ma reconnaissance ne pourra bientôt plus suffire et que je me prendrai en flagrant délit d'ingratitude, ce qui m'humiliera profondément. Vive Dieu ! je suis fier comme trois Diogène, comme deux hidalgos, comme un poëte de la Bohême, et je ne souffrirai pas cela !

— Calmez-vous, monsieur! exclama Nathalie gaiement. Je crois me rappeler que mon père a justement l'intention de mettre votre reconnaissance à l'épreuve. C'est sans doute pour cela qu'il s'est rendu chez vous. Tremblez !

— Brrr ! Est-ce qu'il songe à me demander le sacrifice de ma vie? Je consens à m'immoler, pourvu qu'il me permette de vous dire cordialement adieu.

Yorick modula cette dernière phrase avec une mélancolie involontaire, qui l'étonna lui-même et le fit un peu rougir.

Nathalie parut charmée de lui voir cette soudaine sentimentalité.

— Rassurez-vous, reprit-elle : mon père ne demande pas la mort du prochain. Il est moins cruel, moins exigeant.

— Méditerait-il de s'attaquer à ma bourse? Veut-il la prendre? Je la lui offre généreusement. Il y trouvera plusieurs pièces d'or et quelque menue monnaie... Je garde la menue monnaie.

— Vous ne devinez pas? répartit la jeune fille en jetant à l'écho du salon son trille mélodieux.

— Je vous en prie, révélez-moi le fatal secret. Je suis prêt à tout, même au crime, pour acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée ici.

— C'est à merveille, monsieur! Justement, ce que mon père a résolu d'exiger de vous est un crime; oui, un crime de haute trahison!

— Qui donc dois-je trahir?

— Vous-même.

— Moi-même? Mais c'est impossible!

— Vous reculez déjà?

— Sans doute; on trahit ses amours, on trahit sa patrie, on trahit jusqu'à son Dieu; mais se trahir soi-même...

— Eh bien?

— Fi donc! cela n'en vaut pas la peine.

Yorick avait une façon vraiment comique et intraduisible de préparer un mot et de le lancer. C'était là surtout ce qui donnait un intérêt très-vif à ce qu'il disait. Il ressemblait à ces chanteurs

bien doués, qui parviennent à rehausser par l'expression une mélodie dont le charme eût paru moins grand dans un autre voix, même habile. Toujours est-il que Nathalie prenait un réel plaisir à l'écouter, et qu'elle se montrait même heureuse chaque fois qu'il passait de longues heures près d'elle. Une fois lancé sur la pente des saillies, Yorick ne s'arrêtait plus. Parfois, cependant, il rencontrait une pensée à double sens, mi-partie triste et joyeuse, qui l'arrêtait tout à coup dans sa verve, comme un cheval lancé au galop fait halte brusquement. C'est qu'il se rappelait alors le mystérieux dialogue des deux médecins. Il tressaillait secrètement, et regardait Nathalie avec une rapide expression d'anxiété; puis, faisant effort sur lui-même, il reprenait sa course à travers les espaces accidentés de l'imagination et de l'esprit.

Comme il était, ainsi qu'il le disait lui-même, en pleine divagation, M. Rozier entra. Nathalie était très-animée; elle plaisantait et riait, et Yorick, oublieux de l'entretien des docteurs, ravi de voir la jeune fille heureuse, redoublait de verve et d'entrain.

M. Rozier ne fut pas aperçu tout de suite. Il profita de cette distraction des deux jeunes

gens pour les contempler avec une sorte d'enchantement paternel.

Nathalie fut la première à remarquer la présence de son père. Elle s'élança dans ses bras.

— A merveille, ma fille ! s'écria-t-il. Avant d'être arrivé au salon, j'ai entendu les éclats de ta gaieté. J'étais sûr que Yorick était ici.

Yorick s'inclina devant M. Rozier.

— Je suis venu ce matin solliciter une invitation à déjeuner, lui dit-il. M'invitez-vous ?

— Parbleu ! votre couvert est toujours mis à ma table, ne l'oubliez pas. Vous avez bien fait de venir, il faut que je vous parle. Je me suis rendu chez vous, il y a une heure, mais j'ai trouvé le nid vide : l'oiseau s'était envolé.

— Si vous voulez bien le permettre, dit Yorick, je vous recevrai ici. J'ai l'habitude d'accorder audience chez mes amis, pour cause d'insuffisance de mon appartement. Donnez-vous la peine de vous asseoir ; je vous écoute avec attention.

— C'est parfait ! reprit M. Rozier du ton le plus cordial. Disposez de mes salons. Je vous en prie même, s'il le faut.

— J'accepte votre offre magnifique, cher monsieur. Mais je vous préviens que je vais prendre des airs de grand seigneur.

Et, se redressant avec majesté :

— Parlez, reprit-il, et soyez bref, s'il se peut, car on m'attend au conseil des ministres.

— Monseigneur, dit M. Rozier en s'amusant de l'air comiquement superbe de Yorick, c'est une audience particulière et secrète que j'ai l'honneur de solliciter.

Et il s'inclina profondément, tandis que Yorick se promenait, les mains derrière le dos, la tête comme penchée sous le poids de graves préoccupations.

— Qu'on sorte ! dit-il brusquement. Qu'on me laisse seul avec monsieur.

Il feignit de prendre du tabac dans la poche de son gilet, et le respira avec bruit.

Nathalie regarda son père en souriant, et sortit du salon.

Resté seul avec Yorick, M. Rozier prit place sur une causeuse, et fit signe au jeune homme de s'asseoir près de lui. Yorick, abandonnant ses allures césariennes, et se rendit à l'invitation.

— Écoutez, lui dit d'un ton affectueux le père de Nathalie, vous êtes un charmant garçon; je vous ai pris en sincère amitié, et je désire vous en donner une preuve manifeste.

— Votre bienveillance, monsieur, répondit Yorick en quittant ses grands airs, me donne tous les jours des témoignages d'affection dont je me sens parfois très-confus.

— Vous êtes modeste, et je vous en aime davantage. Voici ce dont il s'agit en ce moment. Ma maison, avant que Nestor ne vous y eût présenté, était triste et monotone, en dépit des fêtes que je ne cessais de donner. Mais, depuis quelque temps, sa physionomie a bien changé, et c'est certainement à vous qu'elle doit sa métamorphose. Nous avons moins de réunions, moins de bals, et cependant plus d'animation, plus de gaieté. Ma chère Nathalie, elle-même, a vu son caractère subir de notables modifications dont je me réjouis de tout mon cœur. Enfin, vous êtes apparu chez moi, passez-moi l'expression ambitieuse, comme un génie bienfaisant dont la puissance dissipe les ombres et chasse les ennuis. Je ne suis pas ingrat, et je vous en garde une profonde reconnaissance.

— Quoi! c'est vous qui me parlez de reconnaissance, quand ce matin encore je me demandais si j'avais au fond de mon cœur assez de gratitude pour répondre à toutes vos bontés!

— Ces sentiments vous honorent, mon cher ami, mais ne me délient pas de mes obligations

envers vous. Veuillez me prêter attention : je suis riche, et vous ne l'êtes pas; cette raison vous expliquera l'initiative que je prends ici. Le riche doit presque toujours faire les premières démarches, car la richesse de celui qui n'a pas de fortune, c'est sa fierté.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Yorick avec une certaine émotion; mais je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

— Je veux en venir à ceci : je suis assez riche pour n'avoir pas besoin de regarder à la fortune dans le choix que je ferai d'un mari pour ma fille. Il me faut avant tout un gendre qui me convienne et qui plaise à mon enfant. Eh bien! j'ai interrogé Nathalie, et je sais que vous êtes celui qu'elle préfère entre tous. Voulez-vous l'épouser? Je vous offre sa main.

— A moi, monsieur? s'écria Yorick avec agitation.

— Sans doute, reprit M. Rozier; je m'écarte un peu, en cette circonstance, des usages reçus, car on ne voit pas beaucoup de pères proposer leurs filles à ceux qui ne les demandent pas.

— Vous voulez dire, monsieur, qu'on ne voit pas beaucoup de riches proposer un ange et l'o-

pulence à un pauvre diable qui n'osait certainement pas espérer un tel bonheur.

— Serait-ce donc un si grand bonheur pour vous? Alors vous acceptez?

— Si j'accepte! s'écria Yorick avec une subite exaltation. Est-ce que le condamné hésite à accepter sa grâce? Est-ce que les élus hésitent à monter au ciel? Ah! monsieur, vous me comblez, et je ne trouve que des larmes pour vous répondre!

Yorick, en effet, avait les yeux mouillés de pleurs; il serrait à les briser les mains de M. Rozier, qui paraissait, lui, vraiment ravi de l'effet que produisait son ouverture. M. Rozier déclara qu'il fallait que ce mariage se célébrât le plus tôt possible, parce qu'il voulait partir avec sa fille et son gendre pour l'Italie, espérant que la température du Midi aurait une influence heureuse sur la santé de son enfant. Bientôt il appela Nathalie, et, prenant Yorick par la main :

— Ma fille, dit-il, je te présente ton futur mari.

— Et moi, balbutia Yorick avec une émotion difficile à peindre, je vous présente un homme abasourdi, qui se croit le jouet d'un songe et qui a une peur horrible de se réveiller. Ah! made-

moiselle, reprit-il, laissez-moi mes belles illusions! ne m'enlevez pas ma joie!

— Refusez-vous de la partager avec moi, monsieur? dit la jeune fille avec une ineffable expression de tendresse et de bonheur.

— Vous m'aimez donc? s'écria Yorick.

— Oui, je vous aime, et de toute mon âme! répondit l'aimable enfant, dont le doux visage rayonna.

A cette déclaration, Yorick pâlit étrangement, tout son corps trembla comme si un frisson le glaçait; ses lèvres s'agitèrent, mais sans pouvoir articuler un seul mot. Tout à coup il s'empara des mains de Nathalie, les inonda de baisers et de larmes; puis il éclata en sanglots, s'élança hors du salon, et quitta l'hôtel précipitamment.

M. Rozier et sa fille demeurèrent interdits : ils se regardaient avec une sorte d'effroi. Le père de Nathalie fut le premier à vaincre cette paralysie de l'étonnement.

— Il y a vraiment des circonstances où la joie fait peur, dit-il. Mais rassure-toi, chère petite : on ne meurt pas d'un excès de bonheur. Nous reverrons bientôt Yorick.

IV

Après avoir refusé de se battre au pistolet à bout portant, Nestor, irrité de la tournure ridicule qu'avait prise sa provocation, s'était mis à marcher rapidement et au hasard dans les rues : il jurait ses grands dieux qu'il épouserait sa cousine. Peu à peu sa mauvaise humeur se calma; il résolut de brusquer les choses, et d'aller le soir même demander à son oncle la main de Nathalie.

— En vérité, se dit-il en haussant les épaules, avec un sentiment de dédain, je suis absurde de m'être inquiété de la mince influence que ce Yorick exerce sur l'esprit de ma cousine et de son père. Il ne saurait devenir pour moi un rival sérieux. Sans fortune, sans position, sans ce je ne sais quoi d'élégant et de distingué qui captive et séduit, comment me serait-il préféré? mon oncle n'est point un sot : il ne donnera jamais sa fille à un homme de rien.

Comme il se disposait à revenir sur ses pas et à se rendre de nouveau chez M. Rozier, une

main lui toucha l'épaule, et une voix étonnée lui dit :

— Êtes-vous devenu poëte ou conspirateur, mon cher? Composez-vous des vers, ou préparez-vous un complot? Vous avez l'air tout soucieux.

Nestor se retourna vers celui qui l'interpellait ainsi, et reconnut son médecin, le docteur Gavarus.

— Ah! c'est vous, docteur? Ravi de vous voir, dit-il en passant son bras sous celui de l'Esculape parisien et en l'entraînant. Rassurez-vous, reprit-il, je ne versifie ni ne conspire. Mais je songe à me marier.

— A la bonne heure! Le mariage est un topique souverain pour guérir les folies de la jeunesse, pour réparer les délabrements de la fortune et de la santé.

— Devinez-vous à quelle personne je médite de m'unir?

— Ma foi! non. Est-elle jeune, jolie? A-t-elle une famille riche? une brillante dot?

— Dix-huit ans, belle comme un ange, père riche à millions, cinq cent mille francs au contrat. Voilà le parti.

— Il est superbe! Mariez-vous bien vite.

— Je cours faire ma demande, et je vous emmène avec moi.

— Dans quel but?

— Si je balbutie, si je me trouble, vous viendrez à mon aide : vous parlerez.

— Où allons-nous?

— Chez mon oncle, pardieu!

— Chez M. Rozier?

— Oui.

— Alors, c'est mademoiselle Nathalie que vous avez le désir d'épouser?

— Sans doute.

Le docteur s'était arrêté brusquement. Il envisageait Nestor avec une sorte d'anxiété.

— Qu'y a-t-il? demanda ce dernier, et qu'avez-vous donc, mon cher Hippocrate?

— J'ai... j'ai un scrupule.

— Un scrupule! Je ne vous comprends pas.

Après une pause, le docteur reprit :

— Aimez-vous sérieusement cette ravissante Nathalie? L'aimez-vous d'un profond amour?

Singulière question! Elle me plaît beaucoup, comme tant d'autres aussi jolies qu'elle m'ont plu. C'est tout, et c'est bien assez pour que je sollicite sa main.

— Et la chère enfant, vous aime-t-elle? Vous a-t-elle montré une préférence significative? En un mot, son cœur est-il à vous?

— Peuh! je n'ose m'en flatter, répondit Nestor avec un mélange intraduisible de modestie et de présomption, mais j'ai tout lieu de croire que je ne lui déplais point. C'est une personne de goût : elle sait apprécier la distinction des manières et de l'esprit.

Le médecin sourit : il y avait dans ce sourire une pointe d'ironie que l'amour-propre de son interlocuteur ne sentit pas.

— Mon cher Nestor, lui dit le le docteur Gavarus en accentuant avec lenteur chacun de ses mots, si vous m'en croyez, vous n'accomplirez pas la démarche à laquelle vous voulez m'associer.

— Pourquoi donc?

— D'abord, parce qu'il est présumable, — excusez ma franchise, — qu'elle n'aurait aucun succès. Je connais assez mademoiselle Nathalie pour savoir qu'elle ne se mariera point à la légère, et que l'amour seul, — un grand amour, — aura le pouvoir de la décider à prendre un époux.

— Ah!... ensuite?

— Ensuite, je vous déclare que le préféré qui deviendra son mari devra l'aimer avec tendresse, avec passion, avec dévouement, car la pauvre enne fille est atteinte depuis son enfance d'une affection étrange et terrible, dont la guérison plus

ou moins radicale nécessitera une sollicitude constante, un miracle produit par l'influence magique du cœur.

— Que me dites-vous là ? Est-ce que vous devenez fou, par hasard ?

— Quoi ! vous ne savez rien, vous ne soupçonnez rien?

— De grâce, expliquez-vous.

— Je devrais garder le silence, au contraire. J'ai promis, en effet, à mon confrère Danclat, le médecin de M. Rozier, de ne point divulguer le triste secret que j'avais entrevu et dont il m'a confirmé l'existence. Mais l'intérêt cordial que vous m'inspirez, la douce sympathie que me fait ressentir la jeune et belle affligée, me déterminent à vous faire une révélation,

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Votre cousine, je vous le répète, cache une infirmité d'un caractère assez effrayant. Elle tombe parfois en catalepsie.

— En catalepsie ! balbutia Nestor avec stupeur.

— Oui. Vous connaissez sans doute les effets de cette rare et terrible maladie. Cessation extérieure de tout sentiment pour un temps indéterminé ; aptitude bizarre des muscles et des nerfs à se roidir et à conserver la position qu'a-

vait le malade au moment de la crise; bref, c'est la vie interne avec toutes les apparences de la mort.

— Diable! cela n'est pas gai du tout, savez-vous, docteur? Mais est-il bien vrai que Nathalie ait cette infirmité?

Le médecin raconta dans quelle circonstance mademoiselle Rozier avait dû contracter le germe de la sombre névrose, dont aucun traitement n'avait pu encore la guérir.

— Je m'étonne, ajouta-t-il, que vous n'ayez rien entrevu de mystérieux dans les habitudes de votre oncle, qui donne seul des soins à sa fille lorsque la catalepsie s'est emparée de la pauvre enfant.

— Eh bien! dit Nestor, j'avoue que j'ai été plus d'une fois surpris d'apprendre que ma cousine était souffrante et que son père s'enfermait pour veiller près d'elle. Mais j'étais loin de soupçonner, assurément, que le jeu régulier des organes eût en elle de si soudaines et de si lugubres suspensions.

— Vous comprenez maintenant, cher ami, que cette jeune personne ne doit pas accepter une simple union de convenance. Il importe qu'elle trouve dans le mariage une de ces passions géné-

reuses qui ravivent l'âme et sont capables de rétablir électriquement dans l'organisation un équilibre rompu.

Tandis que le docteur s'exprimait ainsi, Nestor l'écoutait à peine ; il réfléchissait.

— Ma foi ! s'écria-t-il, je commence à croire que vous avez raison, cher maître ! Non, je ne suis pas le mari qui convient à Nathalie Rozier. Elle-même, je le reconnais franchement, ne réalise pas tout à fait le type féminin auquel je rêve de m'unir. Je n'ai aucun goût d'ailleurs au rôle de garde-malade, et je n'entends pas me marier avec la certitude de le devenir. Je renonce donc à la main de ma cousine, dans la crainte de sentir tôt ou tard cette jolie petite main se refroidir et se contracter dans la mienne. L'idée seule m'en donne le frisson.

— Je vous approuve de ne point persister dans votre premier projet, dit le docteur. Aussi bien, quand il vous plaira sérieusement de vous marier, trouverez-vous sans peine quelque jeune fille charmante, riche, spirituelle — et pas du tout infirme — qui se fera une joie de vous épouser, et qui vous rendra le plus envié des maris.

— Parbleu ! repartit Nestor en cambrant sa

taille et en caressant avec complaisance sa blonde moustache.

Un vague reflet de moquerie passa dans le regard du docteur, qui serra la main du jeune fat, et s'éloigna.

Nestor rentra chez lui. Il se rappela bientôt la vive altercation qu'il avait eue le matin même avec Yorick, se repentit de l'avoir fait naître, et, cédant à l'influence d'une bonne pensée, il résolut de se rendre immédiatement chez son ancien camarade pour se réconcilier avec lui.

— Depuis ma nouvelle détermination, se dit-il, je ne puis plus le considérer comme un rival, et je désire qu'il redevienne mon ami.

Il donna l'ordre d'atteler et se fit conduire à l'adresse de Yorick.

Il s'informa près du concierge, qui ne répondit pas d'abord à ses questions. Ce mutisme le surprit et l'impatienta.

— Je vous demande si M. Yorick est chez lui, reprit-il d'un ton impérieux et sec.

Le concierge leva les yeux vers celui qui l'interrogeait, et laissa voir deux larmes sur ses joues.

— Oui, répondit-il d'une voix tremblante, il est chez lui... Mais il est mort.

Nestor tressaillit violemment et resta comme

pétrifié. Ce ne fut pas sans un grand effort qu'il parvint à secouer cette torpeur.

— Mort? s'écria-t-il. C'est impossible! Il y a quelques heures à peine, je l'ai vu bien vivant.

— Et maintenant il n'est plus! soupira le brave homme. Ah! qu'est-ce que de nous? Moi aussi, je l'ai aperçu tantôt : il rentrait, mais il paraissait tout étourdi, tout chancelant. Quelques minutes après, on le trouvait étendu roide dans l'escalier. Pas un souffle sur les lèvres, pas un battement au cœur. Pauvre garçon! Si aimable et si gai! Il est bien mort, hélas!

— A-t-on fait venir un médecin?

— J'en attends un, qui a promis d'accourir. Mais les médecins, ça n'est jamais pressé, parce que souvent on les dérange pour rien. Par exemple, ici, que va faire le docteur? Constater un décès, voilà tout.

Nestor était très-perplexe. Il se demandait s'il devait monter à la mansarde de Yorick ou s'en aller. Comme bien des gens, dont l'imagination redoute le blême aspect de la mort, il hésitait à se placer devant le visage pâle et froid de son ancien camarade. Cependant, ce qu'il y avait en lui de courage moral l'emporta sur l'effroi instinctif.

Il franchit les cinq étages, et se trouva près du corps inanimé rigidement étendu sur un lit, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes, les bras repliés, la main droite sur le cœur. Une petite table, couverte d'un linge blanc, était posée près du chevet ; un crucifix d'ivoire, entre deux flambeaux allumés, invitait au recueillement. Il y avait une vieille femme assise au pied de la couche funèbre : c'était une voisine de bonne volonté qui veillait.

La mansarde, d'ailleurs, quoique simplement meublée, était gracieuse et douce au regard. Des rideaux de perse lilas, des tapis modestes, mais de bon goût, de charmantes gravures, de jolies statuettes, d'élégants petits vases bleus remplis de fleurs, et au dehors, dans l'encadrement de l'unique fenêtre, le ciel immense et les dômes verts du Luxembourg, tout ce souriant aspect diminua aux yeux de Nestor l'effet répulsif produit par le côté lugubre du tableau. Il s'approcha du lit, examina Yorick dont les traits, quoique contractés, n'avaient aucun caractère effrayant, serra, non sans un peu de répugnance, sa main glacée et roide, puis se retira, satisfait de son intrépidité, ravi surtout d'aller dans la rue respirer le grand air des vivants.

Comme il ouvrait la portière de son coupé, il aperçut le valet de chambre de son oncle.

— Où allez-vous, François? lui demanda-t-il.

— Chez M. Yorick. J'ai ordre de m'informer de l'état de sa santé.

— Je viens de le voir. Ne montez pas, c'est inutile. Prenez place près de mon cocher. J'irai moi-même donner à votre maître les nouvelles qu'il demande. Tristes nouvelles, hélas !

Le valet de chambre obéit.

Un quart d'heure après, la voiture s'arrêtait devant l'hôtel de M. Rozier. Nestor sautait à terre ; il se rendait précipitamment au salon, où Nathalie et son père attendaient le retour du domestique qu'ils avaient envoyé aux informations. Lorsqu'ils virent entrer Nestor, dont la physionomie avait revêtu une expression de morne tristesse, ils devinèrent qu'il venait leur parler de Yorick et leur annoncer quelque chose de grave à son sujet.

M. Rozier, s'avançant vers son neveu, lui tendit la main.

— Eh bien! demanda-t-il, que sais-tu, mon ami?

— Rien de bon, répondit Nestor en exhalant un soupir.

— S'agit-il de ce cher Yorick ?

— Oui.

— Que lui est-il arrivé ? Parle. Ma fille et moi, nous sommes inquiets, tourmentés.

— C'est un pressentiment qui vous agite, car ce que j'ai à vous apprendre vous causera sans doute un vif chagrin.

— Yorick est donc bien malade ?

— Il a cessé de vivre.

Nestor avait voulu amortir la violence de la sombre nouvelle en employant une expression adoucie, mais il ne réussit guère dans sa louable intention. A peine, en effet, eut-il terminé sa phrase, que Nathalie se leva en se roidissant, proféra un cri de désespoir, et se renversa en arrière, le visage blême, le corps contracté.

M. Rozier, tout frémissant, s'élança vers sa fille, la reçut dans ses bras, et, portant le cher fardeau, navré, muet, il s'enfuit vers une chambre à coucher, dont il ferma la porte au verrou.

— Ma cousine est en état de catalepsie, murmura Nestor d'un air effaré. Elle aurait plusieurs millions de dot, que je ne l'épouserais certainement pas.

Pour dissiper son émotion mêlée de frayeur, il sortit de l'hôtel et se rendit au bois.

Le soir, une personne se présenta chez M. Rozier; elle pria le valet de chambre d'annoncer sa visite. Cette personne était très-pâle et semblait fortement impressionnée. En la voyant, en l'entendant, le domestique, qui avait écouté le court dialogue échangé le jour même entre Nestor et M. Rozier, recula de trois pas, et s'écria avec un accent d'épouvante :

— Vous, monsieur Yorick! Mais vous n'êtes donc pas mort?

Yorick — car c'était bien lui — ne voulut point remarquer ce qu'il y avait de comique dans cette exclamation.

— Non, François, répondit-il, non, je ne suis pas mort. Je n'ai eu que l'apparence d'un trépassé. Quelques heures seulement de syncope léthargique, Dieu merci! Allez vite prévenir M. Rozier que je désire le voir.

— C'est inutile.

— Pourquoi?

— Parce que mon maître est auprès de mademoiselle Nathalie, qui a perdu connaissance — ce qui, entre nous, lui arrive de temps en temps — et que M. Rozier ne se dérange jamais avant qu'elle ne soit rétablie complétement.

— Et savez-vous la cause qui a déterminé au-

jourd'hui l'évanouissement de mademoiselle Rozier?

— Oui. C'est la nouvelle apportée par M. Nestor, que vous n'existiez plus.

Yorick sentit un flot de larmes jaillir de son cœur à ses yeux. Il le refoula énergiquement.

— Ange! murmura-t-il avec une indicible expression d'enthousiasme et d'amour.

Il s'assit devant un petit bureau dans l'antichambre, traça quelques lignes au crayon, et dit à François de faire parvenir immédiatement l'écrit à M. Rozier.

Le domestique promit d'essayer. Il alla frapper à la porte de la chambre à coucher de sa jeune maîtresse. Il ne reçut point de réponse. Il frappa de nouveau, en annonçant cette fois qu'il apportait une lettre de M. Yorick. La porte s'entr'ouvrit alors doucement, et M. Rozier parut. Il prit silencieusement la lettre, puis il se renferma sans bruit.

Un instant après, un coup de sonnette retentit avec violence. François se hâta de se rendre à l'appel. Il trouva son maître qui l'attendait sur le seuil de la chambre à coucher.

— Qui vous a remis ce papier? s'écria-t-il d'une voix haletante.

— M. Yorick lui-même.

— Où est-il ?

— Me voici !

Au même moment, Yorick, qui avait suivi le valet de chambre, se précipitait vers M. Rozier, s'emparait de ses mains et les couvrait de pleurs.

Le domestique se retira discrètement.

— Quoi ! c'est vous, Yorick ! dit alors le père de Nathalie. Ah ! je n'espérais plus vous revoir ! Jugez de ma stupeur lorsque j'ai lu votre lettre ! Que vous est-il arrivé, malheureux?

— Une chose étrange, terrible, qui ne s'empare de mes sens qu'à de longs intervalles et après de profondes secousses de l'âme. La folle joie qui m'a remué le cœur lorsque j'ai acquis ce matin la certitude que j'étais aimé de la plus admirable et de la plus généreuse des créatures de Dieu a bouleversé tout mon être, et je suis tombé en catalepsie, au moment où je me refugiais chez moi pour cacher mon irrésistible exaltation.

M. Rozier écoutait d'un air atterré ce que lui avouait Yorick.

— Vous êtes donc cataleptique, vous aussi? murmura-t-il douloureusement.

— Je ne sais pas mentir, monsieur, et je vous affirme de nouveau que les atteintes du mal extra-

ordinaire dont nous parlons sont rares en moi, si rares qu'il y a plus de deux ans que je n'en ai souffert. Je m'en croyais même affranchi à jamais. Je suis bien assez affligé, d'ailleurs, par les accès de sombre mélancolie qui m'assiégent parfois, surtout à la suite de mes plus vives gaietés. Je me vois forcé alors de disparaître et de cacher dans la solitude l'humeur hypocondriaque dont je me sens envahi.

— Que m'apprenez-vous là, juste ciel?

—La vérité. Je devais vous la dire, et j'ai rempli maintenant un devoir de conscience et d'honneur. Après l'aveu que je viens de faire, je n'aspire plus au bonheur d'épouser mademoiselle Nathalie, car je ne suis pas — je le reconnais humblement — le mari qu'il lui faut. Mais rien ne pourra plus arracher de mon cœur l'enthousiasme passionné qu'elle m'inspire, la suprême reconnaissance dont je me sens l'âme pénétrée au souvenir de l'intérêt généreux dont elle m'a donné ce matin un témoignage si éclatant.

M. Rozier paraissait comme accablé sous le poids d'une hallucination fantastique. Il envisageait Yorick avec une sorte d'égarement dans les yeux.

Après une pause, Yorick reprit :

— Je vais partir, m'exiler, pour n'être plus, même involontairement, une nouvelle cause de trouble dans votre existence. J'irai je ne sais où, au hasard, devant moi, emportant au fond de ma pensée la suave image de votre chère enfant. Ce souvenir d'un ange suffira, j'en suis sûr, à dissiper en moi les noires tristesses, les mornes découragements, qui proviennent sans doute de mon existence orpheline, et de quelques déceptions cruelles dont ma jeunesse a trop vivement ressenti l'atteinte... Et maintenant je me retire, monsieur. Ce soir, j'aurai quitté Paris. Je sais que mademoiselle Nathalie est malade, et je n'ose vous supplier de me mettre un instant en sa présence. Mais je vous conjure de vouloir bien lui dire que si je me condamne à l'exil, parce que je ne m'estime pas digne d'elle, elle n'en sera pas moins toujours pour le proscrit l'idéal de la mansuétude, de la grâce et de la beauté. Adieu !

M. Rozier ne répondit pas tout de suite. Il prenait silencieusement conseil de sa prudence et de sa tendresse pour son enfant.

— Oui, adieu ! dit-il enfin, car j'approuve votre détermination, et je ne chercherai pas à vous retenir. L'aveu pénible que vous venez de me faire me décide à vous révéler une similitude fa-

tale qui existe entre ma fille et vous : ce qui rend impossible une union entre deux pauvres créatures affligées des mêmes défaillances et des mêmes surexcitations. Comme vous, Nathalie a parfois le spleen, et elle est sujette à des attaques intermittentes de catalepsie. En ce moment même, la chère petite est là sur son lit, sans un souffle apparent, froide, et comme inanimée. La nouvelle de votre mort l'a mise en cet état. Aussi avez-vous raison de croire qu'il ne convient pas de lier deux existences également soumises aux plus graves perturbations dans l'existence physique : elles seraient l'une pour l'autre une cause permanente de tristesse et de désolation. Partez donc, mon ami, en emportant mes regrets bien sincères, ainsi que mes vœux pour votre guérison. Je vous promets de redire à ma fille, dès que l'occasion me paraîtra opportune, toute l'ardente sympathie que vous ressentez pour elle, toute l'admiration enthousiaste que votre cœur lui a vouée à jamais !

Il tendit la main à Yorick, qui la serra convulsivement et la couvrit de pleurs.

Comme il allait s'éloigner, un profond soupir se fit entendre, et une voix plaintive articula ces mots :

— Mon père !... Yorick !...

M. Rozier tressaillit, et courut au chevet de sa fille. Il la trouva les yeux grands ouverts et un peu hagards, les membres détendus et flexibles, la poitrine soulevée par la réaction de chaleur qui affluait sous l'épiderme et qui commençait à colorer son teint.

— Mon père, murmura-t-elle encore, ah ! je te revois !... Que je suis contente !...

Puis elle se posa sur son coude, et promena dans la chambre un vague regard mêlé d'inquiétude et d'hésitation, comme si son esprit ne possédait pas une complète lucidité.

— Et lui ? balbutia-t-elle... est-ce qu'il n'est pas ici ?... Il me semblait l'avoir entendu parler... Serait-ce une illusion ?

Il était évident qu'elle ne se rappelait pas la cause déterminante de la syncope qu'elle avait eue le matin. M. Rozier ressentit un extrême embarras. Il ne savait que répondre. Nathalie reprit vivement :

— Non, ce n'est pas une illusion ! Je parie qu'il est là, tout près... avoue-le, père... et prie-le d'entrer... Je me sens bien portante maintenant.

— Il est parti, je crois.

— Tu te trompes ; j'entends marcher. Va voir.

L'excellent homme satisfit le désir de son enfant. Il vit Yorick très-agité, le visage en larmes, sans force pour s'élancer hors de l'hôtel, sans courage pour franchir le seuil de la chambre à coucher.

— Entrez, lui dit-il à plusieurs reprises.

Mais le pauvre garçon demeurait interdit, comme s'il ne comprenait pas. Tout à coup, cependant, un éclair de joie rayonna dans ses yeux, un cri enthousiaste lui échappa ; puis, maîtrisant par un effort sur lui-même la violence de son émotion, il pénétra dans la chambre de la malade d'un pas léger et d'un air souriant.

M. Rozier allait le suivre, lorsque le valet de chambre parut et annonça la visite du docteur Danclat.

— Soyez plus que jamais le bienvenu, cher docteur ! s'écria M. Rozier. Il faut que je vous consulte en secret, avant de vous conduire vers Nathalie. Il s'agit d'un cas de la plus bizarre gravité.

— Je vous écoute, répondit le médecin en s'asseyant sur une causeuse à l'une des extrémités du salon.

Pendant que cette consultation mystérieuse avait lieu, Yorick, le cœur palpitant, mais la phy-

sionomie gaie, se présentait devant la jeune fille, qui lui offrit le plus gentiment du monde sa petite main blanche à baiser.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il en se hâtant de mettre l'entretien sur le ton de la plaisanterie. Avez-vous eu un bon sommeil ?

Elle hocha la tête avec lenteur.

— Oui, répondit-elle, un profond sommeil surtout. Je ne suis pas bien sûre d'être entièrement éveillée. Je sens même que mon intelligence flotte encore dans une brume qui m'empêche de juger les choses avec précision.

— En d'autres termes, il y a un peu d'assoupissement dans votre pensée.

— C'est cela. Mais je compte me dégager dans un instant de cette légère somnolence, et reconquérir toute la lucidité de mon esprit.

— Vous n'êtes pas souffrante ?

— Non. La sensation que j'éprouve dans ce demi-rêve de mes sens éveillés est douce, si douce, qu'il me semble que je m'épanouis.

— En effet, il y a en vous comme un rayonnement divin, dont mon regard a quelque peine à soutenir l'éclat.

Et Yorick passa ses deux mains sur ses yeux.

— Moqueur! exclama Nathalie. J'allais vous

raconter un rêve étrange qui a vivement impressionné mon esprit, mais je n'en ferai rien ; vous êtes trop en train de plaisanter.

— Je vous jure que je vais être grave comme un mahométan ou comme un académicien.

— Fi ! l'assurance que vous m'en donnez est elle-même une plaisanterie.

— Que faut-il donc vous dire pour vous convaincre ?

— Rien ; cela vaut mieux.

— Le silence est parfois éloquent. Je vous écoute et ne souffle mot.

— J'ai rêvé, reprit Nathalie, que je me promenais dans un vaste jardin rempli des plus belles fleurs et des plus beaux oiseaux. Ces fleurs venaient d'elles-mêmes se former en bouquet entre mes doigts, se poser dans mes cheveux et se grouper à ma ceinture. Les oiseaux voletaient sans crainte autour de moi, se perchaient sur mes épaules, effleurant mes lèvres de leur bec familier, et chantant les mélodies les plus vives et les plus touchantes. Tout à coup l'un d'eux, le moins beau de tous, une fauvette, je crois, fit entendre des sons humains, et, à ma grande surprise, m'adressa la parole. « Pauvre Nathalie ! dit-elle, tu prépares déjà ton bouquet de mariée, comme si

tu devais vivre assez longtemps pour voir se lever le jour de ton hymen. Hélas! ta dernière heure est plus proche que tu ne penses,. et tu quitteras la terre dans ta robe de fiancée! Vois, déjà tes forces s'évanouissent; nous allons entremêler nos ailes pour te mener à ton dernier séjour. » En effet, mes yeux se voilèrent, mon cœur s'affaiblit, et je sentis qu'on me portait doucement au bruit de quelques chants mélancoliques; puis je perdis connaissance. Un moment après, je me trouvai dans un cimetière, la nuit, au clair de lune, près d'une tombe fraîchement disposée. Sur cette tombe, je vis un bouquet de fleurs d'oranger et je lus mon nom. Je demeurai stupéfaite, mais non effrayée, car cet aspect de la mort n'avait pour moi rien de terrible. Aussitôt j'aperçus de l'autre côté de la tombe un homme, ou plutôt une ombre qui me regardait avec une expression de navrante douleur : c'était vous. Je m'élance à votre rencontre, mais vous disparaissez à l'instant même en jetant à l'écho du cimetière un rire qui me glaça jusqu'au fond du cœur. Je m'éveillai brusquement.

Yorick se sentit fortement impressionné par la nature bizarre de ce rêve; cependant il ne laissa point voir son émotion.

— Que pensez-vous de ce songe? lui demanda la jeune fille.

— Rien. Je vous ai promis de rester muet. Je tiens parole.

— Je vous permets de parler. N'est-ce pas que mon rêve est effrayant?

— Le fait est que j'ai eu terriblement peur à un certain passage de votre récit.

— Lorsque vous m'êtes apparu dans le cimetière?

— Non; mais quand ces amours de petits oiseaux ont entrelacé leurs ailes pour vous porter. Je vous avoue que je n'ai pas une extrême confiance dans ce genre de locomotion. J'ai sérieusement craint de vous voir tomber de très-haut, ce qui eût été dangereux, convenez-en.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Je me garderais bien de l'être en ce moment.

— Pourquoi?

— Parce que je meurs d'envie de vous faire sourire.

— Ne vous faut-il que cela pour vous contenter? Alors, regardez-moi. Je souris.

Le visage angélique de Nathalie s'éclaira d'un reflet de gaieté, ses yeux s'animèrent magiquement, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme un écrin

qui montre deux petites guirlandes de perles fines. Mais soudain toute la grâce de sa physionomie disparut pour faire place à une sinistre expression de terreur. Elle blémit et frissonna.

— Ah ! mon Dieu! s'écria-t-elle en se soulevant avec effort, suis-je le jouet d'une hallucination ? ou suis-je devenue folle? Est-ce une personne vivante qui est là, devant moi, qui me regarde, qui me parle? Mais non! Je me souviens! je me souviens! Celui que j'aimais est mort, et c'est son fantôme qui est venu me visiter! Évanouissez-vous, chère ombre! car j'ai peur, j'ai peur!

Et la jeune fille retomba sur le lit; elle cacha sa figure dans les dentelles de l'oreiller.

Frémissant et navré, Yorick demeura un instant sans force et sans voix pour détromper Nathalie. Mais il fit appel à son courage, s'empara de deux mains glacées qu'il réchauffa dans les siennes, et dit avec une inflexion que la sollicitude la plus inquiète attendrissait ineffablement.

— Je vous en supplie, âme enchanteresse, rassurez-vous! Une erreur a laissé croire que je n'existais plus. Dieu merci! je suis encore de ce monde, et je veux vivre une éternité! Oui, reprit-il avec exaltation, je veux vivre pour savourer la élicité suave qui me remplit le cœur lorsque je

songe à la sympathie divine dont vos lèvres m'ont fait ce matin le saisissant aveu ! Ne tremblez plus, ma bien-aimée : je ne suis pas une ombre ! Je suis une réalité qui palpite à votre vue, et qui ne consentirait à disparaître d'ici-bas qu'en se dévouant pour vous !

A mesure que Yorick s'exprimait ainsi, la jeune fille relevait la tête qu'elle inclinait vers lui, et l'envisageait avec une curiosité stupéfaite, que l'examen rassurait visiblement.

— Eh bien ! dit-il, commencez-vous à croire que je sois bien vivant ?

— Oui, balbutia-t-elle. Je reconnais que Nestor a été la dupe de quelque apparence bizarre ou de quelque bruit mensonger. Ah ! que je suis heureuse, reprit-elle, de vous revoir, de vous entendre encore, de retrouver votre esprit si charmant et votre cœur si bon. Nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas ?

— Jamais ! répondit Yorick.

— Vous resterez ici, près de mon père, près de moi... toujours !

— Toujours ! Je suis votre esclave. Disposez de ma vie !

Mais il se rappela aussitôt la promesse qu'il avait faite à M. Rozier : promesse qui l'obligeait

à s'éloigner de Nathalie, à renoncer loyalement lui-même au radieux espoir de l'épouser. Cette pensée l'attrista subitement, et pencha sur sa poitrine son front devenu soucieux.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda la malade avec anxiété.

— Rien... rien... C'est-à-dire, j'oubliais qu'il va falloir que je parte, que je vous quitte... pour un peu de temps, du moins.

— Où comptez-vous aller?

— Je ne sais encore... En Suisse, en Italie... n'importe où!

— Vous voyagerez... seul?

— Seul.

— Je ne vous comprends pas. Renoncez-vous donc à notre union?

— Ah! juste ciel!... Bien malgré moi!

— Qui vous force à vous éloigner?... Expliquez-vous?

— La nécessité!... le devoir!

— Vous ne m'aimez donc plus?

Cette question si résolue, si catégorique, le rendit muet, hagard, presque fou. Elle résonna dans son cœur comme une impiété, comme un sacrilége, qui froissait tout ce qu'il y avait en lui d'enthousiasme et d'adoration. Ce fut en se ra-

nimant par un soubresaut de sa volonté, qu'il répondit d'un ton de reproche douloureux :

— Ah ! Nathalie, qu'osez-vous supposer là? Comment est-il possible que vous doutiez de moi, de mon affection, de mon culte, de cet entraînement passionné de tout mon être qui me ferait bénir la mort si je pouvais me sacrifier pour vous rendre éclatante d'épanouissement joyeux, d'énergie vitale et de félicité !

La jeune fille l'écoutait avec un sentiment de bonheur manifeste, auquel se mêlait une expression d'étonnement.

— Alors, pourquoi voulez-vous m'abandonner? dit-elle d'une voix plaintive et d'un air stupéfait.

Yorick chercha une réponse évasive, et ne la trouva point.

Depuis quelques minutes, cependant, M. Rozier et le docteur Gavarus se tenaient sans bruit sur le seuil de la chambre. En quelques mots, M. Rozier avait appris au médecin l'étrange situation dans laquelle étaient engagés Nathalie et Yorick. Le savant praticien avait émis aussitôt son opinion, puis il avait exprimé le désir d'entendre ce que diraient les deux jeunes gens. Au moment où le silence se fit, M. Rozier se pencha à l'oreille du docteur.

— Persistez-vous dans l'avis que vous avez énoncé tout à l'heure? lui demanda-t-il.

— Plus que jamais. Je vous le répète, je crois fermement à la toute-puissance magnétique des passions ardentes de la jeunesse pour rétablir dans le système nerveux l'équilibre rompu. A vingt ans, les joies de l'amour partagé sont le meilleur remède aux défaillances de l'âme et aux troubles de l'esprit.

— C'est bien, dit M. Rozier.

— Pourquoi vous taisez-vous, Yorick? murmurait Nathalie en cet instant.

— Parce que c'est à moi de parler, repartit une voix qui surprit les amoureux.

La jeune fille leva le regard, et vit son père s'avancer vers elle, suivi du docteur Gavarus.

— Ah! venez à mon aide, murmura Yorick.

— Il nous quitte! il part! soupira Nathalie.

— Oui, il part, mais il ne nous quitte pas, répartit gaiement M. Rozier; car nous voyagerons avec lui.

Il y eut de l'ébahissement pénétré d'allégresse dans l'attitude et la physionomie des deux jeunes gens.

— Est-ce bien la vérité, père? s'écria la malade.

— Vous oubliez nos conventions, monsieur, hasarda Yorick tout tremblant.

— Je dis la vérité, et je n'oublie rien, repartit M. Rozier. Je m'empresse d'ajouter que le voyage n'aura lieu que dans un mois. D'ici là, Nathalie et Yorick seront mariés.

Se tournant alors vers Gavarus :

— M'approuvez-vous, docteur? ajouta-t-il.

— Absolument, répondit le médecin.

On pouvait craindre qu'une nouvelle si brusque, si inattendue, ne produisît un effet violent et peut-être funeste sur l'organisation délicate des deux fiancés. Le contraire eut lieu. Les forces de Nathalie se ravivèrent, pour ainsi dire, électriquement : elle s'élança dans les bras de son père, dont elle couvrit le visage de caresses et de baisers. Quant à Yorick, il croisa les mains comme s'il voulait prier, dirigea son regard humide vers le ciel, et dit avec effusion :

— Mon Dieu! que la vie est parfois clémente pour l'abandonné, pour l'orphelin sans famille et sans nom! Ah! j'ai l'âme inondée de tendresse, de reconnaissance et d'amour! Je vous rends grâces, mon Dieu! car vous m'ouvrez le paradis!

Trois semaines plus tard, Nathalie et Yorick se

mariaient à l'église de Saint-Roch. Tous ceux qui virent, ce jour-là, les jeunes époux remarquèrent qu'ils étaient rayonnants. Nestor, présent à la cérémonie, se repentit d'avoir si légèrement renoncé à ses prétentions sur la main de sa cousine; mais il se consola bientôt en se promettant de multiplier ses conquêtes à l'infini, et même en concevant le perfide espoir d'inscrire un jour Nathalie sur la liste des victimes de ses irrésistibles séductions.

M. Rozier et ses enfants se promenèrent pendant une année environ à travers les plus beaux pays de l'Europe. Ce fut un enchantement pour tous les trois, car ils eurent, durant cette longue promenade, trois compagnons assidus et charmants : l'esprit, la gaieté, le bonheur. Pas une crise, au reste, ne vint ébranler l'organisme des jeunes époux : comme l'avait prévu le docteur Gavarus, leur santé se consolidait sous l'influence de la jennesse souriante et de l'amour heureux.

De retour à Paris, M. Rozier a rouvert ses salons; il donne des bals ravissants, dont Nathalie et Yorick font les honneurs avec une bonne grâce qui charme tout le monde. Nestor, seul, se montre ironique et mécontent. Il est vrai qu'il a risqué une déclaration pour séduire sa cousine, et que la

jeune femme lui a ri tout gentiment au nez. Le bruit court d'ailleurs que ses conquêtes ont dévoré sa fortune, et qu'il sollicite une place dans les bureaux d'une grande administration publique, refuge hospitalièrement ouvert aux écrivains sans talent et aux fils de famille ruinés.

LA PÊCHEUSE DE CREVETTES

Lorsque pour la première fois je vis pêcher la crevette, j'étais à Boulogne-sur-Mer, une jolie ville qui semble s'être détachée des côtes de l'Angleterre pour venir se poser coquettement sur le sable de notre rivage. Il ne faut pas, en effet, une bien grande perspicacité pour reconnaître au premier coup d'œil que Boulogne, cité française par le cœur, n'est cependant, par sa forme, sa population, ses habitudes et ses intérêts, qu'une colonie anglaise, une proche parente de Folkstone, qu'elle salue amicalement, à travers le détroit toutes les fois que le ciel est pur et le soleil brillant.

On m'objectera sans doute qu'il ne faut pas trop se fier à ces airs de parenté sympathique, et l'on me montrera deux petits monuments qui ne sont point de nature à rassurer les esprits sur l'éternité d'une entente cordiale entre les deux rives. Voyez plutôt : au sommet d'une colline, tout près de Boulogne, s'élève une colonne destinée à perpétuer le souvenir d'une expédition projetée par Napoléon I[er] contre l'Angleterre. Voyez encore : dans la ville même, on remarque un socle de marbre posé sur l'emplacement qu'occupait le trône de l'empereur lors de la distribution des croix, le 28 thermidor an XII. Mais qu'importe! quelle est l'amitié qui n'a pas ses taches? quelle est la famille unie qui n'a pas eu ses jours de discorde? Donc, je maintiens qu'une ville dont toutes les constructions modernes affectent les allures britanniques, où l'on rencontre à chaque pas une mistress et un gentleman, où tout le monde presque invariablement parle ou baragouine l'anglais, est une cousine germaine des cités de la blanche Albion. A Dieu ne plaise que je mette en doute son patriotisme; mais je n'en constate pas moins l'altération profonde de son caractère national. Après quoi, je reviens à la pêche aux crevettes.

Je me dirigeais, par une matinée de juillet, vers l'hôtel des Bains, situé sur la plage, vis-à-vis le quai du Petit-Paradis. Tout en cheminant sur le sable, je considérais à distance les élégantes proportions de l'édifice, qui se présente entouré d'une grille de fer, soutenu par des colonnes de stinkale, couronné d'une terrasse où les baigneurs vont respirer le grand air salin et contempler un vaste horizon. Tout à coup je fus distrait par l'arrivée de deux femmes qui passèrent devant moi. Elles étaient assurément remarquables, grâce à l'originalité de leur costume et à l'expression de leur physionomie.

Toutes deux marchaient pieds nus, vêtues d'un jupon rouge rapiécé descendant à peine au-dessous du genou, d'un tricot de laine violette qui dessinait rigidement leur buste, d'une écharpe de cotonnade enroulée autour de la tête, croisée sur le cou et nouée derrière l'occiput. Elles portaient au dos un grand panier rond, semblable à une hotte, lequel se rattachait aux reins par plusieurs lanières, et au-dessus de la poitrine par une courroie dont les extrémités se fixaient à deux anses tressées au bord du panier. Elles avaient sur l'épaule chacune un filet de moyenne dimension qui se pelotonnait sur une ou deux perches dont le

poids courbait un peu leur corps. C'étaient des pêcheuses de crevettes, qui s'en allaient travailler à marée basse. L'une paraissait avoir cinquante ans ; peut-être était-elle moins âgée, car la vivacité de son regard contredisait ouvertement l'assertion des rides profondes dont son front était sillonné. Une particularité contribuait sans doute à la vieillir en apparence : elle avait la peau toute tavelée de marques de la petite vérole; mais, sous la guipure du pigment, ses traits avaient conservé une certaine distinction, et l'on pouvait croire que la pauvre femme avait dû être belle avant qu'elle eût été atteinte et défigurée par cette maladie de la laideur.

Ce qui venait corroborer une telle opinion, c'était la vue de sa compagne, une toute jeune fille qui, quoique radieusement jolie, offrait avec elle une ressemblance intime où l'on reconnaissait sans peine la consanguinité de la mère et de l'enfant. Cette jeune fille avait une quinzaine d'années environ, elle était svelte et découplée comme une statue de Canova. A travers l'étroitesse de son costume se décelait la fermeté d'un corps de marbre blanc teinté de rose. Mais ce qu'il y avait en elle de vraiment étrange, de presque idéal, c'était l'éclat suave, la pureté raphaélique de son

visage, que le hâle des brises de mer n'avait qu'imperceptiblement bruni. Des cheveux lustrés comme l'aile du corbeau, de grands yeux doux et pensifs sous l'arc irréprochable de deux sourcils bien noirs, un nez droit dont la rectitude aquiline n'excluait ni la finesse ni la grâce, une bouche toute mignonne et toute vermeille, laissant entrevoir dans un demi-sourire deux petites guirlandes de perles laiteuses : tel apparaissait ce visage aux contours harmonieux et charmants. Ajoutons à cela un sentiment de bonté naïve, un reflet de candeur spirituelle, émanation d'une âme évidemment en équilibre avec toutes les séductions du corps, et l'on comprendra ma surprise et mon admiration.

Je m'étais arrêté ; mon regard curieux et stupéfait suivait les deux femmes qui s'éloignaient rapidement. Elles n'étaient plus qu'à peu de distance des premières lames, lorsque plusieurs marins firent halte à deux pas de moi.

— Ohé ! dit l'un, n'est-ce point Milady et la Chevrette que j'aperçois là-bas ?

— Elles-mêmes, répondit un autre. Retiens ton cœur, Jean Picot, ou il va s'envoler.

— Bah ! reprit le premier. La Chevrette est trop jeune encore pour que Milady songe à la

marier. C'est égal, elle est crânement gentille, la petite ; et si raisonnable, et si douce !... Une vraie bénédiction, quoi !

« Milady, la Chevrette, » ces dénominations pittoresques aiguisèrent, je l'avoue, singulièrement ma curiosité.

Au risque d'être mal accueilli, je m'adressai à celui qu'on avait appelé Jean Picot, et je lui exprimai mon étonnement de ce que je venais d'entendre.

Il me toisa d'un coup d'œil, et me répondit sommairement :

— La Chevrette est ainsi nommée à cause de sa vivacité dans l'eau, et parce qu'elle est la plus adroite pêcheuse de Boulogne. Quant à Milady, c'est toute une histoire, mais ce serait trop long à vous raconter. Bonjour, monsieur !

Et il me tourna le dos ; puis il reprit sa marche, suivi de ses compagnons, qui riaient sous cape de mon air déconcerté.

Un instant après, j'allais continuer mon chemin vers le Casino, lorsque me vint la fantaisie de voir pêcher la crevette. Bien entendu, le désir de me trouver près de la Chevrette était pour beaucoup dans cette fantaisie-là.

Quand j'arrivai au bord de la vague qui défer-

lait mollement sur la grève, une scène maritime et charmante s'offrit à mes yeux. Le soleil, encore incliné vers l'Orient, tamisait dans un grand nuage diaphane ses rayons attiédis, et venait colorer d'une lumière rosée, pour ainsi dire vaporeuse, toute l'étendue de la mer. Au milieu de cette clarté suave, les deux pêcheuses se profilaient à merveille, la jeune fille surtout, dont les mouvements agiles avaient une désinvolture et une grâce qui ravissaient. Le Poitevin et Isabey, ces maîtres en l'art de reproduire les aspects familiers du rivage, se fussent laissé tenter par la réalité poétique de ce délicieux tableau.

Cependant, si j'étais assez rapproché pour bien apprécier l'ensemble de la scène, j'étais encore trop éloigné pour saisir et comprendre parfaitement les détails de la pêche qui se faisait à une certaine distance du bord de l'eau, car la pente de la plage est presque insensible en cet endroit. Je résolus dès lors de parvenir jusqu'à la zone où pêchaient Milady et sa fille, que la marée descendante ne mouillait guère au-dessus du genou. En une minute, j'étais nu-pieds et jambes nues. Le flot commençait à me caresser l'orteil, lorsque j'aperçus à mes côtés un Anglais, nommé lord F... Le lorgnon dans l'œil et le sourire aux lèvres, il

savourait avec une satisfaction évidente les harmonies de la perspective qui m'avait si doucement captivé.

Lord F... avait une réputation d'excentricité qu'il méritait assurément. On citait de lui des actions fort originales, accomplies avec un sang-froid parfait. Au demeurant, c'était un excellent homme, très-spirituel, très-poli et très-généreux, quoiqu'il possédât plusieurs millions.

— Jolie marine ! jolie pêcheuse ! murmura-t-il avec un accent d'outre-Manche, qui n'avait d'ailleurs rien de choquant.

Puis, comme je traversais l'écume argentée dont se frangéait l'Océan, je le vis s'avancer lui-même dans la mer, tranquillement, en bottes vernies, en pantalon de coutil blanc, sans paraître songer à ce qu'une promenade si romantique avait d'inusité, d'étrange, de subversif du *cant* anglais.

Nous fûmes bientôt l'un et l'autre dans le remous où la Chevrette et sa mère pêchaient avec un engin que la science technique nomme une truble. Une truble est un filet qui s'arrondit et se prolonge en poche, le bord en est tendu par un demi-cercle de bois, une corde forme le diamètre ; au milieu de cette corde, un bâton est attaché par un bout et fixé solidement au demi-cercle de bois.

On appuie sur le manche pour ratisser les fonds sableux avec la corde de la truble, après quoi on retire le filet, et la crevette se trouve prise dans la poche dont les mailles sont serrées. Comme on le voit, cette pêche est facile, elle exige cependant une certaine dextérité, et la Chevrette y déployait une prestesse, une coquetterie naturelles, qui expliquaient la singularité de son surnom. Elle ramenait souvent au-dessus de l'eau sa truble abondamment fournie de ces petits crustacés de mer, et sa hotte se remplissait comme par magie. A ce jeu primitif du filet, qui convient surtout aux femmes et aux enfants, Milady était visiblement moins adroite. Elle se plaignit de sa mauvaise chance en souriant et en contemplant sa fille avec un certain orgueil maternel. Mais soudain elle nous aperçut, lord F... et moi, nous dirigeant vers la Chevrette, et elle devint sérieuse, presque sombre. Par un mouvement d'effroi instinctif, elle se rapprocha de sa jeune compagne, comme si elle se disposait à la défendre, et se plaça brusquement devant l'Anglais, qu'elle envisagea d'un regard malveillant. Lord F... ne parut pas remarquer cette hostilité; il fit un demi-tour si bien combiné, si stratégique, qu'il se planta entre la mère et la fille, et put étudier tout à son aise, le

lorgnon invariablement fixé dans l'œil, la pèche miraculeuse de la Chevrette,

— Oh ! dit-il, c'est très-gentil et très-amusant.

— Vous vous mouillez, milord ! lui cria sèchement la vieille pêcheuse, le sourcil froncé.

— Je crois que oui, répondit celui-ci d'un ton fin. Que voulez-vous ? c'est fait. Je changerai. Merci.

Milady n'ajouta pas un mot, mais sa physionomie conserva l'expression farouche qu'elle avait revêtue. Quand elle jugea la récolte suffisante, elle fit signe à sa fille de la suivre, et toutes deux sortirent de la vague qui commençait à monter.

Lord F... et moi, nous étions déjà sur le sable sec.

J'achevais de me chausser, tandis que mon humoristique voisin secouait gaiément ses bottes, d'où jaillissait une multitude de petites cascades. Le panier au dos et le filet sur l'épaule, les deux pêcheuses repassèrent devant nous. Avec sa générosité habituelle, lord F... leur dit :

— J'offre vingt livres sterling de votre provision de crevettes.

Milady lui lança un coup d'œil irrité.

— Je ne vends pas si cher, répondit-elle d'un ton hautain.

Et elle hâta sa marche.

Lord F... resta stupéfait.

— Elle est honnête, c'est bien ! murmura-t-il, mais elle n'aime pas les Anglais, c'est mal ! car il y a de bonnes gens partout, même de l'autre côté du détroit.

Là-dessus, il enfonça les mains dans ses poches et regagna, avec une lenteur toute philosophique, le cottage élégant qu'il habitait en vue même de la mer.

Le lendemain, le ciel était pur, une brise du large tempérait l'ardeur du soleil. Je grimpai sur la falaise d'amont pour mieux apercevoir les horizons lointains. Au détour d'un sentier creux qui serpentait, j'entendis jurer les mille millions de millions de tonnerres, puis je me trouvai nez à nez avec un beau garçon de vingt-deux ans à peine, un marin, celui-là qui, la veille, avait si lestement éconduit ma curiosité.

Il venait de casser, en la laissant tomber, une superbe pipe culottée comme un nègre du Sénégal ; une larme de colère et de pitié lui roulait dans les yeux à la pensée de sa maladresse et à l'aspect des restes dispersés de cette amie intime du matelot. Je m'associai à son chagrin et lui tendis sympathiquement un porte-cigares plein de

panatellas. Il essaya d'abord de le repousser, comme s'il refusait toute consolation, mais il se ravisa bientôt, estimant sans doute qu'il était indigne d'un homme de se laisser abattre par la douleur. Il choisit le plus beau *puros* et l'alluma. Après quoi, touché sans doute de mes bons procédés, il s'excusa de m'avoir si mal accueilli la veille. Il ajouta qu'il avait du loisir et me proposa de me conter l'histoire de Milady. Il ne pouvait pas m'être plus agréable.

Nous nous assîmes sur l'herbe, au bord d'une falaise, d'où l'on entrevoyait, au point de jonction du ciel et de l'Océan, une ligne blanchâtre que mon marin affirma être la côte d'Angleterre. Je le crus sur parole, et j'écoutai son récit que je résumerai fidèlement.

« Il y avait autrefois un pêcheur de Boulogne, nommé Simon Toussaint. Il était vieux et il avait une fille qui s'appelait Georgette. C'était le plus joli brin de fille de tout le département. Quand elle s'en allait à l'église dans son pimpant déshabillé du dimanche, elle était si fraîche, si suave, si accorte, que tout le monde autour d'elle faisait chorus pour la complimenter. Cela ne l'empêchait point d'être active, laborieuse, bonne ménagère

et pêcheuse finie pour la crevette et le menu poisson. Seul, son père se montrait un peu rude envers elle; il la grondait souvent, surtout quand il avait bu, ce qui malheureusement était chez lui une habitude de presque tous les jours. Cette sévérité paternelle irritait Georgette. Elle la comparait aux prévenances, aux éloges dont elle était généralement l'objet, et cela commençait à lui faire prendre en aversion la maisonnette où elle vivait. Par bonheur, Simon Toussaint s'en allait chaque année à la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve. Sa fille avait quelques mois de répit. Mais aussi elle demeurait seule, maîtresse de ses actions, sans conseil, sans sauve-garde. Or, il arriva qu'un jour elle fit la rencontre d'un Anglais qui passait pour être un *lord*.

» Bientôt, sous le singulier prétexte d'acheter de la crevette, ce lord entrait chez la jolie pêcheuse, et il y restait plus longtemps qu'il ne convient à beaucoup d'égards. Toujours est-il que Georgette, d'un naturel assez vif et assez gai, devint peu à peu toute pensive, toute soucieuse; on remarqua, soit à l'office, soit à la danse, sa mine distraite et aussi ses airs où perçait une certaine fierté. Son père revint de la pêche; de méchantes langues lui apprirent ce qui se passait; et, dans

un accès de colère que surexcitait encore une longue station au cabaret, il battit sa fille sans miséricorde. Elle ne souffla mot, elle ne poussa pas même un soupir; mais le lendemain elle disparut. On sut plus tard qu'elle avait suivi en Belgique le prétendu lord, qui n'était, en réalité, qu'un banqueroutier anglais de la cité de Londres.

» Pendant deux années, on n'eut pas de nouvelles de Georgette. Dans cet intervalle, Simon Toussaint périt en mer pour s'être laissé, après boire, surprendre par un grain. La maisonnette qui lui appartenait à Boulogne resta fermée six mois environ. Puis, un matin, elle se rouvrit; un passant goguenard, qui s'en aperçut, se mit à crier : « Est-ce que *Milady* est de retour?... » Celle qu'on avait appelée ainsi était revenue, en effet. Mais quelle était changée ! si changée qu'on ne la reconnaissait plus! Ses traits avaient horriblement grossi; ses yeux seuls s'étaient rapetissés. Son visage, naguère si lisse, si satiné, si rose, s'était fané à jamais: il était troué comme un gros tamis. Il est des maladies qui défigurent, et la malheureuse avait ainsi perdu sa beauté. Après cela, on devine aisément que le faux lord l'avait abandonnée. Il l'avait abandonnée en pleine détresse : en sorte qu'un jour, manquant d'abri,

manquant de pain, elle n'avait eu d'autre ressource que de revenir au pays en mendiante, et de rentrer furtivement sous le toit d'où elle était partie en fugitive. Le monde est souvent cruel, il se montra d'abord impitoyable pour Georgette. C'était à qui lui lancerait à la face l'injure la plus blessante. Chacun se plaisait à la saluer du nom de Milady, et l'on s'informait en ricanant de la santé de milord. A toutes ces méchancetés, l'infortunée ne répondait rien. Elle se montrait douce, patiente, résignée ; elle expiait. Du reste, on la revoyait comme autrefois active, laborieuse. Il n'y avait pas de maisonnette aussi propre que la sienne. Son petit étal était toujours le mieux fourni de crevettes, de moules, d'esquilles et de lançons. Si bien que la malveillance publique ne tarda pas à la laisser tranquille. Même un pêcheur eut compassion d'elle, et l'épousa. Il n'eut point à s'en repentir, car il fut heureux. Il avait une bonne femme, il eut une bonne fille, la Chevrette, qui se nomme aussi Marie-Rose, et qu'il adorait. L'an dernier, il tomba malade ; nuit et jour on l'entoura de soins assidus qui l'eussent sauvé s'il avait pu l'être. Mais il rendit l'âme en bénissant les deux chères créatures agenouillées à son chevet.

» L'habitude est tenace, ajouta Jean Picot en terminant ; on appelle encore la vieille pêcheuse Milady, mais point devant elle, car il y a des miséricordes pour ceux qui prouvent comme elle la sincérité de leur contrition. Au demeurant, c'est la meilleure femme qui soit au monde, avenante et polie avec tous, excepté pourtant avec les Anglais, qu'elle déteste, ce qui se comprend, quoique, à vrai dire et sans nous offenser, j'en connaisse, moi, qui nous valent bien. »

L'histoire était finie. Je remerciai le conteur et lui offris encore un cigare, qu'il accepta avec empressement, puis nous nous séparâmes. Je descendis la falaise, et, tout en flânant, je traversai la ville basse, aux élégantes constructions, et je me dirigeai vers la ville haute, où je désirais visiter les vieilles tours et les vieux remparts, débris de fortifications contemporaines de Godefroy de Bouillon, un des illustres enfants de Boulogne-sur-Mer. Chemin faisant, je vis la maison où Lesage, l'inimitable auteur de *Gil Blas,* est mort en 1747 ; et je m'arrêtai un instant devant l'habitation modeste qui abrita le berceau de Sainte-Beuve, le charmant poëte d'hier, le judicieux critique d'aujourd'hui.

Au retour de cette promenade sentimentale, j'eus une agréable surprise. A la porte d'une maisonnette, dont la façade se festonnait de capucines, de vigne-vierge et de volubilis, je reconnus la Chevrette. Elle était en pimpante toilette, car le calendrier marquait grande fête ce jour-là. Une robe blanche, serrée à la ceinture par un large ruban bleu, l'embellissait à miracle. Ses beaux cheveux noirs, relevés sur le front, s'enroulaient en nattes épaisses derrière la tête. Ses pieds, resserrés dans des brodequins vernis, se cambraient élégamment. Ses doigts, modelés à ravir, s'échappaient avec grâce de deux mitaines noires brodées au plumetis. Elle se composait un bouquet, et ce gentil travail l'occupait si bien qu'elle ne s'aperçut pas de ma présence. Je ralentis ma marche, et je pus la considérer tout à mon aise sous son aspect nouveau et toujours enchanté. Soudain, le piétinement d'un cheval se fit entendre. Une minute après, lord F..., monté sur un magnifique alezan, se croisait avec moi. Puis, comme saisi d'admiration, il s'arrêta brusquement devant la demeure de Milady.

— Marie-Rose ! cria aussitôt une voix émue du fond de la maisonnette. Viens ici, mon enfant !

Marie-Rose obéit.

— C'est dommage ! murmura lord F... en souriant, je la trouvais encore plus jolie comme ça.

Et il piqua des deux.

Savait-il les motifs de l'animadversion que la vieille pêcheuse ressentait à sa vue ? Je l'ignore. Quant à moi, qui les connaissais depuis une heure, je n'avais point été surpris du cri d'effroi qu'elle avait proféré.

Pendant quelques jours le temps fut mauvais. Le vent d'ouest se déchaîna furieux, et les flots écumants se ruèrent sur la plage avec un épouvantable fracas. La tourmente commençait à s'apaiser, lorsque je dus quitter Boulogne et revenir en toute hâte à Paris. Je n'avais revu ni Milady ni la Chevrette, et, je l'avoue, leur souvenir m'accompagnait. Je le conservai même assez longtemps vivace et sympathique, puis, lentement, il s'amortit sous l'étreinte des préoccupations et des soucis de chaque jour. Je restai trois ans sans retourner à Boulogne-sur-Mer. Lorsqu'un été je résolus d'y aller prendre les bains, j'avais parfaitement oublié mes pêcheuses de crevettes. Un incident me les remit tout à coup en mémoire. C'était la veille de mon départ, je déjeunais avec un ami, un naturaliste très-savant, mais quelque peu entaché de pédantisme, d'ailleurs excellent

garçon. On nous servit des crevettes, je les considérai un instant tout pensif : je venais de me rappeler Milady et sa merveilleuse enfant. Mon Lacépède imagina que je m'extasiais devant les crustacés. Il me dit en clignant de l'œil :

— Eh ! eh ! mon cher, on voit que tu les aimes. Très-bien ! attaquons... A propos, reprit-il, je parie que tu ne saurais citer la plupart des noms que porte ce joli animal. Voyons, dis !... Ignorant, va ! En latin, ça se nomme *Gibba squilla,* et aussi *Crango vulgaris*. En français, chevrette, salicot, salicoque, grenade, cigale de mer, crevette franche, pour la distinguer du *bouquet*, qui est plus petit, etc. Ai-je besoin de t'apprendre que ça n'est rouge que parce que c'est cuit ?... Non, à la bonne heure ?... Tu sais alors qu'en sortant de l'eau, la crevette est verdâtre, glauque ?... Parfait ! Cependant, prends garde, on en connaît une espèce qui est grise : on la pêche dans les rivières, particulièrement dans la Garonne, au-dessous du bec d'Ambez. Celle-ci blanchit pendant la cuisson, si elle a toujours vécu dans l'eau douce... J'ajouterai bien vite que, après avoir passé quelques jours dans l'eau de mer, l'anomalie disparaît, ou peu s'en faut. A plus forte raison si elle y séjourne quelques semaines. On constate alors

que l'originaire de la Garonne ne diffère plus de la fille de l'Océan... A quoi ce changement doit-il être attribué? Sans doute à la différence de la nourriture et à la diversité des éléments.

Mon savant ami se tut et me regarda, probablement dans l'espérance que je lui adresserais un éloge sur son savoir. J'étais un peu distrait, je ne dis mot. Mon indifférence piqua son amour-propre. Il saisit entre ses doigts une superbe crevette, et poursuivit d'un ton doctoral :

— Tiens, je vais faire en deux minutes ton instruction au sujet de ce crustacé. Écoute et profite... Reconnais d'abord que ce petit animal ressemble à l'écrevisse, sauf qu'il n'est point armé comme elle de larges et fortes pinces. Sa queue est composée de quatre pièces en forme d'ailes, qui se replient et s'écartent à volonté. Suis bien ma démonstration. Chacune de ces pièces est plumeuse sur le bord; celles de l'extérieur sont garnies de pointes saillantes; celles de l'intérieur, au contraire, n'ont point d'appareil défensif. Des piquants très-déliés terminent cette membrane, admirablement construite pour une natation rapide. Mais quoi! tu as l'air inattentif comme un enfant. Voyons, recueille-toi. Remarque maintenant deux antennes d'une protubérance en forme de tube

très-court. Vois sur la tête, à la partie antérieure, un ingénieux appareil de locomotion ; il a la forme d'un éventail, les bords sont plumeux ; quoique d'un tissu très-solide ; ce tissu est mince, flexible et transparent. Enfin, te voilà tout oreilles. Un peu de patience. Je n'en abuserai pas. Nous arrivons aux pattes. C'est compliqué, tu vas voir : la pre mière paire est la plus longue, elle se termine par une pince avec laquelle l'animal peut saisir son aliment. Viennent ensuite trois paires de même dimension, la longueur des pinces exceptée. Elles sont suivies par cinq autres dont le développement subit une diminution progressive ; celles-ci diffèrent surtout des précédentes en ce qu'elles sont garnies de soies courtes et roides, très-utiles pour amortir les chocs... Et, désormais, tu en sais autant que moi sur la structure de ce succulent crustacé.

Je félicitai mon pédant, croyant qu'il avait fini. Je me trompais, car il ajouta aussitôt :

— Il n'en est point, hélas ! des habitudes de la crevette comme de sa conformation. Ces habitudes sont encore inconnues. Les naturalistes n'ont pu les observer jusqu'à présent. Eh ! que veux-tu, mon ami ? Les mystères qui s'accomplissent sous les eaux de l'Océan ne se révèlent aux yeux de

l'homme qu'en de rares circonstances. Il convient même de l'avouer : les secrets qu'on a surpris à la mer n'ont, pour la plupart, été observés qu'à la hâte et par un petit nombre de témoins. Rarement ils sont assez bien approfondis pour que la science les enregistre avec certitude. Par bonheur, le savant est infatigable, son investigation persévérante, et, comme dit le poëte: *Omnia vincit labor improbus*. Espérons.

— Espérons, et surtout déjeunons, répliquai-je avec une légère impatience, en avalant la dernière crevette qui pouvait servir de prétexte à une plus longue dissertation.

Je partis.

Un matin, me promenant sur la plage, en société, j'aperçus la Chevrette qui cheminait le panier au dos, la truble sur l'épaule. Je remarquai bien vite qu'elle avait grandi, et qu'elle était encore plus belle qu'autrefois. Volontiers je serais allé de nouveau assister au spectacle de son travail pittoresque; mais je ne pouvais, sans impolitesse, abandonner mes compagnons, et je m'abstins à regret. Un quart d'heure après, nous passions devant le cottage de lord F... Il était sur le balcon, tenant à la main une longue-vue qu'il

braquait dans la direction où Marie-Rose pêchait à marée basse. Je l'entendis murmurer distinctement ces mots :

— Toujours ravissante ! Décidément elle m'intéresse, et je ferai sa fortune, si elle veut.

Vers le soir, je rencontrai Jean Picot. Il me reconnut et nous nous serrâmes la main. Après quoi, je lui montrai mon porte-cigares, toujours abondamment rempli. Mais il hocha la tête, et me dit qu'il n'était guère en train de fumer. En effet, je remarquai sa pâleur et son abattement. Je lui en demandai la cause avec une sollicitude qui le toucha. Il me raconta que peu de semaines auparavant, dans une traversée de Boulogne à Dieppe, une horrible bourrasque avait brisé sa barque contre les rochers. Pour comble d'infortune, la compagnie qui l'avait assurée venait de faire banqueroute, et tout était perdu pour lui. Il ajouta que ce sinistre le navrait d'autant plus qu'il était à la veille de se marier, et qu'il n'apportait en dot à sa promise que ses deux bras et son cœur. Je le consolai de mon mieux. Tout en causant, je l'accompagnai. Il m'apprit que sa fiancée était la Chevrette elle-même. Milady était morte depuis un an; et l'orpheline, comprenant qu'il lui fallait une protection, un appui, avait agréé la main de

Jean Picot. Les bans se publiaient; le jour solennel était fixé. Au moment où mon compagnon achevait de m'annoncer ces nouvelles, nous arrivions devant la maisonnette de Marie-Rose. Soudain il m'arrêta par un brusque mouvement, son corps se pencha, ses yeux s'écarquillèrent, son oreille se tendit. Je ne tardai pas à comprendre son émotion, car, dans l'encadrement d'une fenêtre, à travers des arabesques de capucines, de vigne vierge et de volubilis, j'aperçus lord F... Il parlait à la Chevrette, sa voix était animée.

— Ainsi, vous refusez? disait-il.

— Oui, milord, je refuse.

— Eh bien ! vous avez tort, mon enfant. Je vous le répète, vous administreriez ma maison, et vous auriez de beaux appointements. Le pays où je vais me rendre comme consul général d'Angleterre est un des plus charmants qu'il y ait en Europe. Vous vous y plairiez, croyez-moi. Réfléchissez bien.

— J'ai bien réfléchi.

— Et vous persistez?

— Je persiste.

— Folle! vous laissez échapper le bonheur.

— Au contraire, milord, je suis en train de le saisir.

— Comment cela?

— J'aime de tout mon cœur un honnête et digne garçon, un marin, et je vais l'épouser. J'obéis ainsi au dernier conseil de ma mère, qui est au ciel.

La Chevrette prononça ces mots avec une touchante solennité. Lord F... demeura pensif.

— Au fait, dit-il enfin, vous avez sans doute raison, chère petite. L'argent ne vaut pas l'amour, surtout à vingt ans, l'âge des illusions et des sentiments désintéressés. Adieu.

Puis il sortit et s'éloigna sans remarquer notre présence.

Deux jours plus tard, Jean Picot reçut le billet que voici :

« Monsieur,

» Je sais que vous allez épouser Marie-Rose.
» J'ai appris également que vous aviez perdu
» un petit sloop qui composait tout votre avoir.
» Il ne faut pas entrer sans ressource sérieuse
» dans la vie de ménage. C'est pourquoi je vous

» donné une barque destinée à remplacer celle
» que la mer vous a prise. Vous me rendrez cela
» quand vous serez devenu très-riche ou quand
» je serai devenu très-pauvre, comme il vous
» plaira. En attendant, que votre femme soit heu-
» reuse, elle le mérite à tous égards.

» Lord F...

» Consul général d'Angleterre en Suisse. »

Un beau cutter, amarré dans le port, était inscrit en effet au nom de Jean Pi[illegible] hésitait à l'accepter ; Marie-Rose l'y décida, en lui disant qu'il ne fallait point repousser le bienfait sans arrière-pensée et sans condition. Il eût été d'ailleurs assez difficile de répondre par un refus, car lord F... était déjà parti pour occuper à Berne son poste officiel.

Devenue la femme d'un maître au cabotage, Marie-Rose n'abandonne point la pêche aux crevettes ; au contraire, elle s'y livre plus que jamais. Seulement, elle la fait en grand, avec l'aide de son mari. Ils montent en bateau, munis de trois ou quatre filets disposés de manière à parcourir les fonds sablonneux comme des trubles de large dimension. Ils jettent ces filets à la mer, puis les

relèvent à intervalles, et obtiennent ainsi une ample moisson. Souvent Jean Picot emplit de crevettes sa barque, du port de plusieurs tonneaux, puis il va les vendre à Saint-Valery, à Dieppe ou à Fécamp.

FIN



POISSY. — IMP. DE AUG. BOURET.






BIBLIO